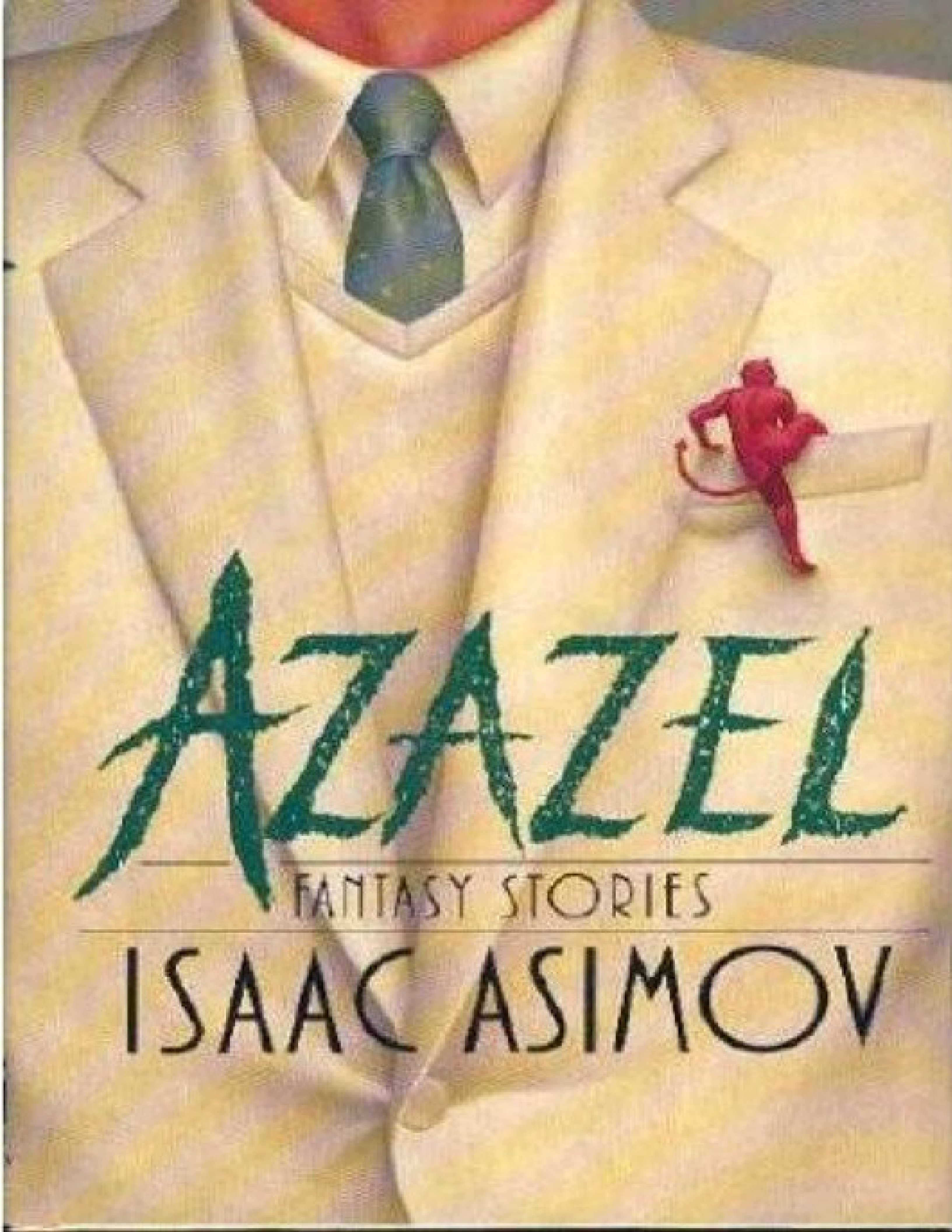
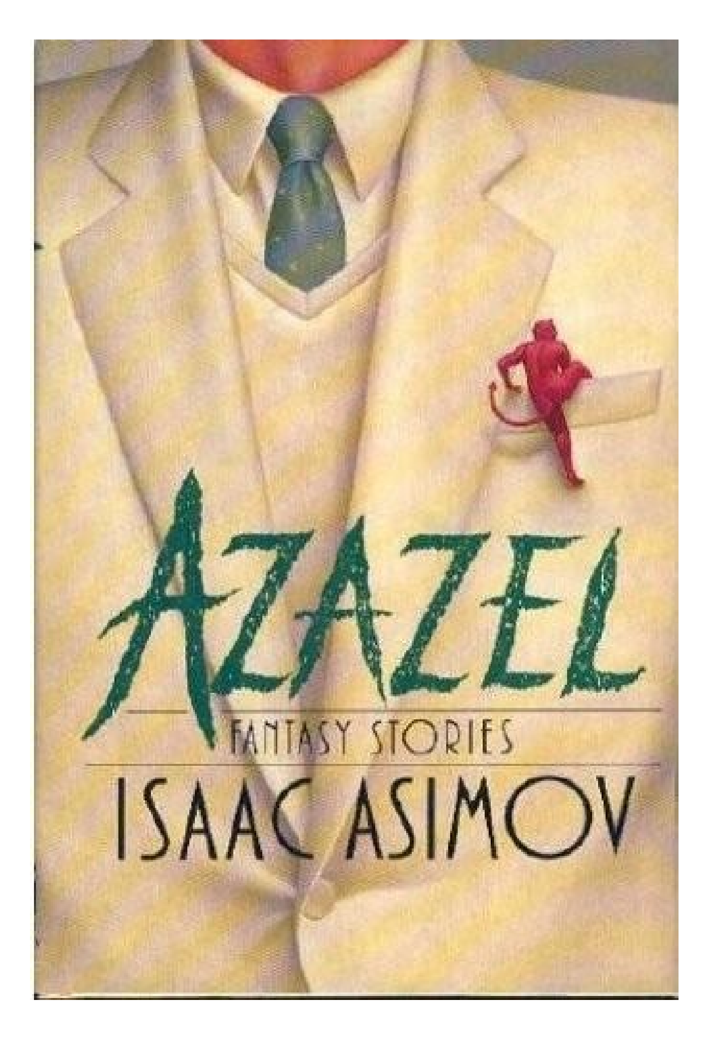

AZAZEL
FANTASY STORIES
ISAAC ASIMOV



Isaac Asimov

Azazel

(1988)

Asimov a rencontré George à une convention de science-fiction. Curieux personnage, passé maître dans l'art de se faire inviter à dîner, George va cependant fasciner l'écrivain en lui racontant l'ahurissante histoire de sa vie. George a un problème : il aime à rendre service, et, pour ce faire, il possède un atout de taille même s'il n'est haut que de deux centimètres, en la personne d'Azazel, un diablotin d'origine apparemment extra-terrestre, que George peut faire apparaître à volonté. Azazel a des pouvoirs très étendus et il suffit que

George lui explique le cas pour que le minuscule personnage intervienne dans le sens désiré. Malheureusement, il arrive que George ne s'explique pas toujours clairement ou qu'Azazel comprenne de travers : il va en résulter, pour les deux apprentis sorciers, une série de catastrophes...

A la douce Sheila Williams,

Directrice de la rédaction

du Isaac Asimov's Science Fiction Magazine.

Introduction

N 1980, un gentleman du nom d'Eric Protter me demanda de lui donner tous les mois une nouvelle policière pour le magazine dont il était rédacteur en chef. J'acceptai. Je ne sais pas E dire non aux gens charmants (et tous les rédacteurs en chef que j'ai rencontrés dans ma vie étaient des gens charmants).

La première de ces nouvelles, qu'Eric Protter accepta et publia, était intitulée « Getting Even ». Il s'agissait d'un cocktail de policier et de fantastique, et l'on y faisait la connaissance d'un petit démon de deux centimètres de haut, d'un dénommé Griswold dans le rôle du narrateur, et d'un auditoire constitué de trois hommes, dont l'un parlait à la première personne : c'était moi, bien que je ne sois jamais nommé. Les quatre hommes étaient censés se rencontrer une fois par semaine à l'Union Club, et je pensais poursuivre la série avec le récit des histoires que leur racontait Griswold.

Mais lorsque je tentai d'écrire une seconde nouvelle (intitulée cette fois « A Night Of Song » — «

Dans la nuit des chants mettant de nouveau en scène le petit démon de Getting Even », Eric dit «

Non ». Manifestement, un peu de fantastique ne pouvait nuire une fois de temps en temps, mais il ne fallait pas que ça devienne une habitude.

J'ai mis donc « Dans la nuit des chants » de côté et poursuivis cette série de nouvelles policières sans une once de fantastique. Trente de ces histoires (qui ne devaient pas faire plus de deux mille ou deux mille deux cents mots, Eric s'était montré très ferme à ce sujet) furent réunies en 1983 dans une anthologie intitulée The Union Club Mysteries, publiée chez Doubleday. Je n'y fis pas figurer «

Getting Even », qui n'allait pas avec les autres nouvelles, puisqu'elle mettait en scène le petit démon.

Entre-temps, je ruminais l'affaire de « Dans la nuit des chants ». J'ai horreur du gâchis, et je ne supporte pas qu'un texte que j'ai écrit reste dans un tiroir si je peux faire quelque chose pour y remédier. Je retournai donc voir Eric et lui

demandai si je pouvais publier cette nouvelle ailleurs, puisqu'il l'avait refusée.

— Bien sûr, répondit-il, à condition que vous changiez le nom des personnages. Je veux l'exclusivité des histoires de Griswold et de son auditoire pour mon magazine.

C'est ce que je fis. Griswold devint George, et je réduisis son auditoire à un seul personnage, celui qui parlait à la première personne (moi). Cela fait, je vendis « Dans la nuit des chants » au Magazine of Fantasy and Science Fiction (F & SF). Puis j'écrivis un autre épisode de ce que je considérais désormais comme « Les Aventures de George et Azazel », Azazel étant le non du petit démon. Cette nouvelle, « Un sourire ravageur », fut également vendue à F & SF.

Mais j'ai aussi mon propre magazine de science-fiction, le Isaac Asimov's Science Fiction Magazine (IASFM), et Shawna McCarthy, qui en était alors rédactrice en chef, ne vit pas d'un très bon œil le fait que je publie dans F & SF.

J'essayai de lui expliquer mon point de vue :

— Mais, Shawna, les nouvelles de George et Azazel sont des histoires fantastiques, et IASFM ne publie que de la science-fiction.

— Eh bien, changez le petit démon et sa magie en un petit extraterrestre doté d'une technologie qui nous dépasse, et vendez-moi les histoires, répondit-elle.

J'en passai par les exigences et, comme les histoires de George et Azazel me plaisaient toujours autant, je continuai à en écrire, de sorte que je peux maintenant en réunir dix-huit, dans ce volume intitulé Azazel (S'il n'en contient que dix-huit, c'est qu'une fois affranchi des contraintes de longueur imposées par Eric j'ai pu raconter des Aventures de George et Azazel » deux fois plus longues que celles de Griswold.)

Mais, cette fois non plus, je n'y inclus pas « Getting Even », dont la tonalité différait sensiblement de celle des nouvelles qui devaient lui succéder. Après m'avoir inspiré deux séries différentes, «^

Getting Even » aura connu le triste sort des nouvelles qui se retrouvent assises entre deux chaises, si je puis dire, et ne s'intègrent finalement à aucune des séries

qu'elles auront suscitées. (Mais ne vous en faites pas trop pour elle : elle a été publiée en anthologie, et vous n'avez peut-être pas fini de la relire sous d'autres formes.)

Je voudrais souligner quelques points de détail à propos de ces histoires ; des choses que vous auriez sûrement remarquées tout seul, mais je suis un incorrigible bavard.

1) Je vous disais que je n'avais pas repris la première nouvelle que j'avais écrite sur le petit démon parce qu'elle ne cadrait pas avec le reste. Ma ravissante rédactrice en chef, Jennifer Brehl, soutenait pourtant qu'il était nécessaire d'introduire ces nouvelles par un texte expliquant les circonstances de ma première rencontre avec George, et comment le petit démon était entré dans la vie de celui-ci.

Jennifer a beau être l'incarnation même de la douceur, il n'est pas question de lui résister lorsqu'elle crispe ses petits poings ; c'est ainsi que j'écrivis « Le Démon de deux centimètres », nouvelle qui répond à sa demande et ouvre ce recueil. Par ailleurs, Jennifer décida qu'en fin de compte, Azazel était bien un diablotin et non pas un extraterrestre, ce qui nous ramène au fantastique. (Au fait, «

Azazel » est un nom biblique ; ceux qui lisent la Bible considèrent en général que c'est le nom du démon, bien que l'affaire soit un peu plus compliquée que cela.) 2) George est décrit comme un tapeur, et bien que j'aie ce genre de parasites en horreur, je trouve George adorable. J'espère qu'il vous plaira aussi. Le personnage qui s'exprime à la première personne (et qui est, en réalité, votre fidèle serviteur, Isaac Asimov en personne) est souvent en butte aux avanies de George, qui finit invariablement par lui carotter quelques dollars, mais peu importe.

Comme je l'explique à la fin de la première nouvelle, ses histoires valent bien ça, et je me fais beaucoup plus d'argent grâce à George que je ne lui en donne — d'autant que ce don est fictif.

3) Il faut que vous sachiez que ces nouvelles ont été conçues comme des satires humoristiques ; il se peut que vous en trouviez le style ampoulé et « non-asimovien ». C'est voulu ; tenez-vous-le pour lu.

N'achetez pas ce livre si vous en attendez autre chose, vous vous ennuieriez. (Vous ne pourrez pas dire qu'on ne vous a pas prévenus.) Et, au fait, si vous y décelez occasionnellement l'influence de P.

G. Wodehouse, croyez-moi, ce n'est pas un hasard.

1

Le démon de deux centimètres

Je fis la connaissance de George à une convention littéraire, il y a un paquet d'années maintenant, et je me rappelle avoir été frappé par l'expression d'ineffable candeur qu'arborait le visage rond de cet homme entre deux âges. J'avais aussitôt décidé que c'était un gentleman tout à fait incapable de la plus mince turpitude, en bref le genre d'individu à qui on n'hésiterait pas à confier son portefeuille le temps d'aller piquer une tête dans la piscine.

Il m'avait reconnu (ma photo ne traîne pas pour rien au dos de tous mes livres) , car il me salua cordialement, en m'expliquant à quel point il aimait mes romans et mes nouvelles - grâce à quoi je conçus naturellement une haute idée de son intelligence et de ses goûts - et nous nous serrâmes la main avec effusion.

- Je m'appelle George Volapûk, dit-il.

- Volapûk, répétai-je, pour être sûr de ne pas l'oublier (comme si on pouvait l'oublier). Ce n'est pas très courant, comme nom.

- C'est danois, répondit-il. Et très aristocratique. Je descends de Canute, ou Knut, un roi danois qui conquit l'Angleterre au début du onzième siècle. L'un de mes ancêtres était son fils. De la main gauche, bien sûr.

- Bien sûr, marmonnai-je, en me demandant en quoi cela allait de soi.

- On l'appela Knut, comme son père, poursuivit George. Et lorsqu'on le présenta au roi, le souverain danois eut ces paroles : « Par ma chandelle verte, est-ce là mon héritier ? »

" Pas tout à fait ", répondit le courtisan qui tenait le jeune Knut dans ses bras, " car cet enfant est illégitime, sa mère étant la blanchisseuse avec qui vous... "

" Ah-ah ! répondit le roi. Voilà Knut ! " Et tel fut, dès cet instant, son patronyme : Voilaknut, tout simplement. Ce nom m'a été transmis en droite ligne par les mâles, si ce n'est qu'avec le temps et ses vicissitudes il s'est transformé en Volapük.

Tout ceci en braquant sur moi un regard qui reflétait l'azur même du ciel et distillait une telle ingénuité que le doute n'était pas permis.

— Et si nous déjeunions ? fis-je avec un ample geste de la main en direction d'un somptueux restaurant, à l'évidence réservé aux individus dont le veston s'adornait à l'endroit du portefeuille d'un substantiel renflement.

— Ne redoutez-vous pas le luxe un tant soit peu ostentatoire de cette gargote, et ne vous semble-t-il pas plutôt que le ravissant self-service qui est juste en face... ?

— C'est moi qui invite, ajoutai-je.

— En regardant mieux, fit George, de l'air d'avoir dans la bouche un morceau de lard qui ne voulait pas fondre, je reconnais maintenant à cet endroit une atmosphère accueillante qui pourrait, en effet, convenir.

Entre la poire et le fromage, la conversation se réinstalla sur le tapis de la généalogie.

—Mon ancêtre Voilaknut, m'expliqua George, eut un fils qu'il baptisa Sweyn. Un nom bien danois.

— C'est vrai, repris-je. Le père du roi Knut s'appelait Sweyn — Barbe-Fourchue. Ce nom s'écrit généralement S-v-e-n, de nos jours.

—Vous n'avez pas besoin de faire étalage de votre science avec moi, cher ami, fit George en se renfrognant un tantinet. On peut supposer que vous avez été gratifié d'une éducation minimale.

— Pardon, dis-je, quelque peu interloqué.

Il eut un geste magnanime de la main, commanda un autre verre de vin et

poursuivit.

— Sweyn Voilaknut éprouvait une réelle fascination pour les jeunes représentantes de l'espèce, caractéristique dont ont d'ailleurs hérité tous les Volapük, et il avait beaucoup de succès auprès d'elles. Comme chacun de nous, ajouterais-je si j'osais. C'est un fait dûment avéré que plus d'une femme, après le départ de ce gaillard, s'exclama en secouant la tête d'un air admiratif : « Oh, quel fils de Knut ! » (Il s'interrompit pour reprendre abruptement :) Vous voyez ce que c'est qu'un thaumaturge ?

— Brumeusement, répondis-je. (C'était un mensonge éhonté, mais je ne voulais surtout pas lui donner l'impression de ramener ma science.) Mais vous allez me le dire.

—Un thaumaturge est une sorte de magicien, poursuivit George avec quelque chose qui aurait pu passer pour un soupir de soulagement. Sweyn se plongea dans les arcanes des sciences occultes, chose possible à cette époque où l'on n'avait pas commencé à honorer les démons du doute et du matérialisme. Il avait le chic pour dénicher des moyens de convaincre les jeunes créatures de se comporter avec cette espèce de douceur et de complaisance qui constitue le summum de la féminité, et de renoncer à toute velléité de protestation, voire de résistance.

—Ah-ah, fis-je d'un ton de connivence.

—Mais pour ce faire, il avait besoin de démons, aussi mit-il au point quelque moyen de les susciter en brûlant certains simples et en prononçant de fortes paroles magiques à demi oubliées.

— Et ça marchait, monsieur Volapûk ?

—Appelez-moi George, je vous en prie. Bien sûr que ça marchait. II avait des hordes et des foultitudes de démons à sa solde car, ainsi qu'il le déplorait souvent, les femelles de ce temps-là avaient une tête de mule ou de cochon, sinon des deux, et lui chicanaient ses origines royales, en faisant, sur la façon dont il descendait du souverain en question, des remarques manquant parfois d'aménité. Toujours est-il que, lorsque ledit démon avait opéré son sortilège, elles voyaient bien qu'il était tout naturel qu'un enfant naturel obéît à la nature.

—Vous croyez vraiment, George ? demandai-je.

—Absolument. Figurez-vous que l'été dernier, dans un vieux château anglais maintenant en ruine mais qui avait naguère appartenu à ma famille, je suis tombé sur son livre de Recettes. Pour Evoquer Les Démons. Tout y était stipulé : le nom exact des simples, la façon de les faire brûler, dans quel ordre précis, les paroles à prononcer, et sur quelle intonation, tout. C'était écrit en vieil anglais — ou plutôt en anglo-saxon, vous voyez — mais il se trouve que je suis en quelque sorte linguiste et...

Un léger scepticisme dut se faire sentir.

—Non, sans blague ? fis-je.

Il me jeta un regard hautain.

—Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Ai-je l'air de m'esclaffer ? L'ouvrage est parfaitement authentique.

J'en ai personnellement testé les recettes.

— Et vous avez fait apparaître un démon.

— Parfaitement.

—Il pointa un index significatif en direction de sa poche poitrine.

— Il est là ?

George effleura sa poche. Il allait hocher la tête lorsque ses doigts palpèrent quelque chose de révélateur, ou plus exactement, semblèrent ne rien palper du tout. Il jeta un coup d'œil au fond.

— Il est parti, dit-il, l'air contrarié. Il s'est dématérialisé. Mais peut-être ne faut-il pas trop lui en vouloir. Il m'avait accompagné hier soir parce qu'il se posait des questions sur cette convention — on le comprend — et je lui ai donné un peu de whisky avec un compte-gouttes. Ça a eu l'air de lui plaire

; il se pourrait même que cela lui ait quelque peu trop plu, parce qu'il a commencé à provoquer en duel le perroquet en cage du bar et à lui donner des

noms d'oiseau. Par bonheur, il a sombré dans un coma éthylique avant que le volatile n'ait eu le temps de rétorquer, mais ce matin, il ne semblait pas au mieux de sa forme, et je ne serais pas étonné qu'il ait réintégré ses pénates, où qu'elles se trouvent, pour récupérer un tantinet.

Là, je ne pouvais pas laisser passer ça. II ne s'attendait tout de même pas à ce que je gobe ses salades, si ?

—Vous voulez me faire croire que vous aviez un démon dans votre poche poitrine ?

— Vous avez tout de suite compris, répondit George. C'est agréable d'avoir affaire à quelqu'un qui pige vite.

— Il était grand comment ?

—Deux centimètres.

—Mais ça fait moins d'un pouce.

— Absolument. Tout à fait. Un pouce fait deux centimètres et demi, alors...

— Mais... qu'est-ce que ça peut être qu'un démon de deux centimètres de haut ?

—Un petit démon, fit George. Mais comme on dit, mieux vaut un petit qui frétille qu'un gros qui...

— Tout dépend de ses dispositions d'esprit.

—Oh, Azazel — puisque tel est son nom — est animé des meilleures intentions du monde. Quelque chose me dit qu'on doit le regarder de très haut, par chez lui, car il se donne un mal fou pour m'impressionner par ses pouvoirs ; sauf qu'il refuse obstinément de les employer à faire ma fortune, ainsi que le voudraient les lois les plus élémentaires de la camaraderie. Il prétend que ses pouvoirs ne sauraient être mis au service que de tierces personnes.

—Allons, allons, George. J'ai peine à croire que telle soit l'éthique des enfers.

George plaça un doigt sur ses lèvres.

—Ne dites jamais des choses pareilles, mon pauvre ami. Azazel en serait monstrueusement offensé.

D'après lui, son monde serait un endroit très correct, voir agréable, et parfaitement civilisé, et c'est avec un respect considérable qu'il parle de son souverain, dont il tait le nom et qu'il appelle seulement « L'Un-Dans-L'Autre ».

—Et.. il fait vraiment le bien ?

— Chaque fois qu'il en a l'occasion. Prenez le cas de ma filleule, Juniper Pen...

— Juniper Pen, hein ?

—Oui. Je vois à la lueur d'intense curiosité qui brille dans votre œil que vous aimeriez connaitre son histoire, et c'est avec plaisir que je m'en vais vous la narrer.

Juniper Pen (c'est George qui parle) était, au début de cette histoire, une étudiante de première année aux grands yeux clairs, une jeune fille douce et innocente, fascinée par l'équipe de basket, dont les membres étaient tous des jeunes gens bien découplés, plus séduisants les uns que les autres.

Celui sur lequel les sentiments de la chère petite semblaient s'être plus précisément cristallisés, un dénommé Leander Thomson, était un grand gaillard muni de grandes mains qui s'enroulaient sur le ballon, et, potentiellement, sur toute chose de la taille et de la forme d'un ballon de basket, d'une façon qui donnait à penser à Juniper. Il était manifestement à l'origine et le destinataire des étincelantes clameurs qui émanaient d'elle lorsqu'elle assistait à l'un de ses matchs.

Elle me racontait ses jolis petits rêves, car comme toutes ces jeunes créatures, qu'elles soient ou non mes filleules, elle ne pouvait résister à l'impulsion de se confier à moi. Il faut dire que mon attitude chaleureuse mais empreinte de dignité invite aux confidences.

— Oh, oncle George, me disait-elle. Il n'y a assurément aucun mal à ce que je

fasse en rêve des projets d'avenir avec Leander. Je vois en lui l'un des plus grands joueurs de basket de l'univers ; je sais qu'il est de l'étoffe des plus immenses professionnels de tous les temps, et qu'il devrait être incessamment détenteur d'un contrat en béton, ou plutôt en or massif. Ce n'est pas comme si j'étais exigeante : tout ce que je demande à la vie, c'est une belle petite demeure couverte de vigne vierge, un minuscule jardin qui s'étendrait à perte de vue, un simple bataillon de serviteurs organisés en escouades, tous mes vêtements classés par ordre alphabétique pour chaque jour de la semaine et tous les mois de l'année, et...

Mais je me devais d'interrompre son charmant babil.

— Ma chère enfant, il y a juste un bémol dans votre programme. Leander n'est pas un très bon joueur de basket, et il est peu vraisemblable qu'on lui fasse jamais signer un contrat pharamineux.

— C'est tellement injuste, dit-elle avec une adorable moue. Pourquoi n'est-il pas un très grand joueur de basket ?

— Parce que c'est ainsi que va le monde. Pourquoi ne pas plutôt accorder votre juvénile affection à un bon joueur de basket ? Ou, les choses étant ce qu'elles sont, à un jeune et honnête agent de change de Wall Street dûment initié, comme il se doit ?

— En fait, j'y avais bien pensé toute seule, oncle George, mais il se trouve que c'est Leander que j'aime. Il y a des moments où je me demande, en pensant à lui : L'Argent est-Il vraiment si important

?

— Silence, jeune personne ! m'exclamai-je, outré. (Les femmes d'aujourd'hui ont vraiment une façon de parler...)

— Mais pourquoi ne pourrais-je avoir aussi la fortune ? Est-ce vraiment trop demander ?

Était-ce vraiment trop demander, en effet ? Après tout, j'avais un démon à ma disposition. Un petit démon, certes, mais avec un cœur gros comme ça. Il ne refuserait sûrement pas de favoriser l'éclosion d'un amour véritable, afin d'apporter le lait de la tendresse humaine puis la lune de miel à deux âmes dont

les cœurs battaient à l'unisson à la pensée de caresses et de fonds judicieusement placés.

Azazel m'écouta avec attention lorsque je l'eus invoqué à l'aide des formules magiques appropriées.

(Non, je ne vous dirai pas en quoi elles consistent. N'avez-vous véritablement aucune éthique personnelle ?) Comme je disais donc, il m'écouta attentivement, mais avec ce qui me parut être une absence totale de cette franche sympathie à laquelle j'étais en droit de prétendre. Je l'avais, j'en conviens, attiré dans notre continuum alors qu'il se trouvait dans une sorte de bain turc, car il était enroulé dans une petite serviette et grelottait avec beaucoup d'ardeur, et sa voix paraissait plus aiguë et plus stridente que jamais. (En réalité, je ne pense pas que ce soit vraiment sa voix ; je crois

plutôt qu'il s'agit d'une sorte de communication télépathique. Quoi qu'il en soit, j'entendais ou j'avais l'impression d'entendre une petite voix haut perchée.)

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de pastèque-ball ? demanda-t-il. Vous jouez au ballon avec des pastèques, maintenant ? Et puis d'abord, qu'est-ce que c'est qu'une pastèque ?

Je m'efforçai de lui expliquer la chose : basket-ball, nom masculin, mot américain, « balle au panier », et cetera, et cetera, mais il y a des moments où, pour un démon, il n'est vraiment pas malin. Il me contemplait comme si je n'avais pas été en train de lui expliquer toutes les subtilités de l'affaire avec une clarté lumineuse.

—Je ne pourrais pas plutôt voir comment ça se passe ? demanda-t-il enfin.

—Mais bien sûr, répondis-je. Il y a justement un match ce soir et Leander m'a donné un billet. Tu n'auras qu'à venir dans ma poche.

—Parfait, fit Azazel. Rappelle-moi quand tu seras prêt à partir. Pour l'instant, il faut que je retourne à mon zymjig.

J'augurai qu'il voulait parler de son sauna, mais je n'eus pas le temps de lui poser la question ; il avait déjà disparu. Je dois à la vérité de reconnaître que je trouve parfaitement exaspérant que l'on place ses minables et mesquines petites affaires au-dessus des intérêts vitaux auxquels je me trouve confronté — ce qui, cher

ami, me fait penser que le garçon semble tenter d'attirer votre attention. Je crois qu'il a une addition pour vous. Veuillez, je vous prie, la prendre, de sorte que je puisse poursuivre mon récit.

Je me rendis donc au match de basket ce soir-là, avec Azazel dans ma poche. Il passa la tête par-dessus le bord afin de suivre la partie, et je ne vous dis pas les questions qu'il aurait suscitées si quelqu'un l'avait repéré : il a la peau rouge vif et deux trognons de cornes sur le front. On ne peut que se féliciter qu'il ne soit pas complètement sorti de ma poche ; sa queue robuste, d'un centimètre de long, constitue en effet un trait marquant et parfaitement répugnant de sa physionomie.

N'étant pas personnellement un réel aficionado du basket, je préférai laisser Azazel tirer ses propres conclusions du spectacle qui s'offrait à lui. Bien que plus démoniaque qu'humaine, son intelligence peut être parfois assez diabolique.

— J'ai cru déduire, me dit-il après le match, pour autant qu'il y ait quelque chose à comprendre à l'acharnement des grands balourds maladroits et rigoureusement dénués d'intérêt qui se démenaient dans l'arène, qu'une certaine excitation se faisait sentir chaque fois que cette balle passait dans l'un des arceaux.

-C'est ça, dis-je. On marque un panier, tu vois.

-Ainsi donc ton protégé deviendrait l'idole de ce jeu stupide s'il parvenait à envoyer à chaque fois la balle dans le comment dis-tu, déjà ? Le panier ?

— Exactement.

Azazel tortilla sa queue d'un air pensif.

—Ça ne devrait pas être trop difficile. Il n'y a qu'à ajuster ses réflexes pour lui permettre de déterminer l'angle, la hauteur, la force... Voyons, fit-il après avoir ruminé en silence pendant un instant, j'ai étudié et enregistré son complexe de coordination personnel pendant ce match... Oui, c'est faisable. Je dirais même que c'est fait. Ton Leander n'aura plus aucun problème à faire passer le ballon dans le cabas.

Ce n'est pas sans une certaine excitation que j'attendis le prochain match de la saison. Je n'avais rien dit à la jeune Juniper ; c'était la première fois que je faisais

appel aux pouvoirs surnaturels d'Azazel, et je n'étais pas sûr et certain que les fruits tiennent la promesse des fleurs, si vous voyez ce que je veux dire. De plus, je voulais lui laisser la surprise. (Ça, pour être surprise, elle le fut. Tout autant que moi, d'ailleurs.)

The match arriva enfin. L'équipe locale de la fac de Voyouville, que Leander contribuait si peu à éclairer de son flambeau, affrontait les grandes brutes efflanquées du Collège de Redressement Al -

Capone, et on s'attendait à une rencontre épique.

Mais ce que personne n'avait imaginé, c'est l'ampleur de l'épopée. Les Capone Five menèrent immédiatement la marque, et j'observai Leander avec une acuité toute particulière. On aurait dit qu'il avait un peu de mal à déterminer la marche à suivre, au début, et la première fois qu'il voulut essayer de dribbler, ses mains donnèrent même l'impression de ne pas très bien savoir quoi faire du ballon. Je subodorai que ses réflexes avaient été si bien remaniés au départ il n'arrivait tout simplement plus à maîtriser ses muscles.

Pourtant, tout se passa bientôt comme s'il s'habituait à sa nouvelle structure interne, et il empoigna la balle qui sembla se dérober entre ses mains. Mais quelle dérobade ! Elle décrivit une parabole dans l'atmosphère pour passer droit au centre du panier.

Une ovation sauvage ébranla les gradins tandis que Leander contemplait pensivement le panier comme s'il se demandait ce qui venait de se produire.

Ce qui venait de se produire se reproduisit. Un grand nombre de fois. Leander ne pouvait pas effleurer la balle sans qu'elle lui échappe et décrive une courbe, laquelle courbe passait immanquablement par le panier. Cela survenait apparemment de façon instantanée, en tout cas personne ne prit Leander à viser, ou à faire le moindre effort. L'hystérie de la foule, qui ne voyait dans tout cela que pure et simple dextérité, allait croissant.

Mais ce qui devait arriver arriva, et le match ne tarda pas à sombrer dans le chaos. Des coups de sifflet hostiles se firent bientôt entendre dans les gradins ; les pensionnaires couturés de cicatrices et au nez cassé qui supportaient les Récidivistes d'Al-Capone se mirent à proférer d'un organe véhément des remarques peu flatteuses, voire discourtoises, et les spectateurs en vinrent aux poings un peu partout sur les bancs.

Vous voyez, ce qu'Azazel n'avait pas compris, et que j'avais oublié de lui préciser, pensant que c'était évident, c'est que les deux paniers du terrain n'étaient pas rigoureusement identiques : il y avait celui de l'équipe locale et celui de l'équipe invitée, et chaque joueur visait le panier de l'équipe adverse.

Quant au ballon, avec la lamentable ignorance propre à tout objet inanimé, il passait par le panier le plus proche de Leander chaque fois que celui-ci s'en emparait. Avec pour résultat que, de temps à autre, Leander réussissait à marquer contre son propre camp.

Ce qu'il persista à faire en dépit des remontrances amicales que lui beuglait puissamment, à travers l'écume qui moussait à ses lèvres, l'entraîneur de Voyouville, Pépé McClaw alias « la Griffe et la Dent

», lequel dénuda ses quenottes dans un soupir nostalgique lorsqu'il lui fallut éjecter Leander de la partie, et se mit à sangloter sans retenue lorsqu'on lui désincrusta, afin de pouvoir procéder à l'expulsion requise, les doigts de la gorge dudit Leander.

Après cela, mon pauvre ami, Leander ne fut plus jamais le même. J'aurais compris, naturellement, qu'il cherche l'oubli dans la boisson et s'anéantisse dans une morne et mélancolieuse soûlographie.

Qui aurait pu lui en vouloir ? Mais il tomba plus bas encore dans la déchéance. Il se consacra à ses études.

Sous les regards méprisants, parfois même empreints de pitié, de ses congénères, il s'adonna à la lecture, s'enterra dans les livres et s'abîma dans les profondeurs moites du savoir.

En dépit de quoi Juniper s'accrocha à lui. « II a besoin de moi », disait-elle, les yeux embués de larmes qui ne voulaient pas couler. Ne reculant devant aucun sacrifice, elle alla jusqu'à l'épouser lorsqu'ils eurent l'un et l'autre obtenu leur diplôme. Elle ne le laissa pas davantage tomber lorsque sombrant plus bas que tout, il reçut la marque d'infamie suprême : un doctorat d'État.

Ils habitent maintenant, Juniper et lui, un petit appartement, quelque part dans un quartier chic. Il donne des cours de physique tout en poursuivant des recherches

en cosmogonie, à ce que j'ai cru comprendre. Il gagne soixante mille dollars par an, et ceux qui l'ont connu à l'époque où il était un respectable athlète parlent de lui, tout bas et d'un air effarouché, comme d'un candidat possible au prix Nobel.

Juniper ne se plaint jamais, mais elle reste fidèle à son idole déchue. Elle n'exprime jamais sa frustration, pas plus dans ses paroles que dans ses actes, mais elle ne peut abuser son vieux parrain.

Je sais bien que, de temps en temps, elle a une pensée mélancolique pour la somptueuse petite demeure couverte de vigne vierge qui ne sera jamais la sienne, et les collines qui se perdaient dans le lointain, à l'horizon du minuscule domaine de ses rêves.

— Voilà toute l'histoire, conclut George en raflant la monnaie que le garçon avait rapportée et en recopiant le montant du reçu de la carte de crédit (afin de le déduire de sa déclaration de revenus, sans doute). A votre place, ajouta-t-il, je laisserais un bon pourboire.

C'est ce que je fis, dans un état second, tandis que George s'éloignait avec un grand sourire. Je me fichais pas mal qu'il ait récupéré la monnaie ; je me disais que George n'avait gagné qu'un déjeuner là où j'avais recueilli une histoire que je pourrais faire mienne, et qui me rapporterait plusieurs fois le prix dudit déjeuner.

Je pris même la décision de l'inviter à partager un repas de temps à autre.

2

Dans la nuit des chants

J’ai un ami — la vie est ainsi faite — qui laisse parfois entendre qu'il est capable de faire surgir des esprits des profondeurs insondables.

Enfin, pas des esprits : un seul, avec ça tout petit, et doté de pouvoirs strictement limités. Il en parle parfois, mais seulement lorsqu'il en est à son quatrième scotch and soda. C'est un point d'équilibre délicat à atteindre : trois, et le mot d'« esprit » n'évoque rien pour lui (pas plus une émanation surnaturelle qu'une manifestation d'intelligence) ; cinq, et il s'effondre le nez dans son verre.

— Vous vous souvenez de votre esprit, George ? risquai-je ce soir-là, pensant qu'il avait atteint le niveau idoine.

— Hein ? fit George, en contemplant le fond de son verre comme si son contenu enfui le lui avait fait perdre.

—Je ne fais pas allusion aux vins et spiritueux dont vous êtes si féru, précisai-je, mais au petit esprit de deux centimètres de haut que vous m'avez dit une fois avoir réussi à faire venir d'un autre monde.

Celui aux pouvoirs paranormaux.

—Aaah, Azazel ? fit George. Pas son nom, bien sûr. Le vrai, je n'arrivais pas à le prononcer. Faut croire qu'il est imprononçable. Alors c'est comme ça que je l'appelle. Oui, je m'en souviens.

—Vous faites souvent appel à lui ?

— Non. Trop dangereux. Beaucoup trop dangereux. On est toujours tenté de faire joujou avec le pouvoir. Moi, je suis prudent. Sacrément prudent. Vous savez que j'ai un sens élevé des valeurs. C'est comme ça que je me suis laissé aller à aider un ami, une fois. Les dégâts que ça a fait ! Affreux. Je n'ose pas y penser.

— Que s'est-il passé ?

— Il vaudrait peut-être mieux que je vous raconte ce que j'ai sur le cœur, poursuivit George, tout pensif. Faut pas ruminer ces choses-là...

J'étais alors dans mon âge d'airain (c'est George qui parle) et, en ce temps-là, les femmes revêtaient une importance considérable dans mon existence. Ça peut paraître idiot maintenant, avec le recul du temps, mais je me rappelle très nettement avoir pensé, à l'époque, que d'une femme à l'autre, la différence était considérable.

En réalité, vous en pêchez une au hasard dans le lot, et vous prenez ce qui vient, elles se valent toutes. Mais à l'époque...

J'avais un ami, Mortenson — Andrew Mortenson. Je ne pense pas que vous puissiez le connaître. Je ne le vois d'ailleurs plus guère, depuis quelques années.

Ce qui s'est passé, c'est qu'il s'était entiché d'une particulière. Un ange, disait-il. Un ange à l'âme rose tendre tirant sur le bleu clair, et il ne concevait pas la vie sans elle, disait-il. C'était sa seule étoile, l'astre de ses jours, et sans elle, son luth constellé portait le soleil noir de la mélancolie et le monde

n'était que putride bacon noyé dans une miasmatique et purineuse graisse de machine. Vous voyez le genre.

Le problème, c'est qu'elle le laissa finalement choir comme une vieille chaussette, et ceci, apparemment, avec une cruauté raffinée, panachée du plus total manque de considération pour son amour-propre. Dans le désert de son cœur, la barbare l'avait humilié jusqu'au tréfonds des moelles en s'amourachant d'un autre à son nez et à sa barbe, assortissant son largage d'un bras d'honneur et se gaussant impitoyablement de ses larmes.

N'allez surtout pas prendre cela au pied de la lettre. J'essaye juste de vous donner l'impression générale. Nous étions assis ici même, autour d'un verre, et mon cœur tendre fondait au spectacle de sa détresse.

— Enfin, Mortenson, lui dis-je. C'est navrant, bien sûr, mais vous n'allez tout de même pas vous mettre la rate au court-bouillon pour si peu. Lorsque vous aurez pris un peu de recul, et la peine de réfléchir sainement, vous verrez qu'au fond, ce n'est qu'une femme. Regardez dans la rue, vous en verrez passer tout un tas.

— Mon vieux, me répondit-il non sans amertume, dorénavant et à partir de désormais, je suis déterminé à mener une existence d'anachorète, dont les femmes seront rigoureusement exclues.

Sauf la mienne, que je ne pourrai éviter de rencontrer de temps à autre, bien sûr. C'est seulement que j'aurais bien voulu faire quelque chose pour elle...

—Votre femme ? demandai-je ingénument.

— Mais non, voyons, qu'est-ce que vous voudriez que je fasse à ma femme ? Je parle de cette femelle qui m'a rejeté telle une vile épluchure.

—Quoi par exemple ?

— Du diable si je le sais ! répondit-il.

—Il se pourrait que je sois en mesure de vous aider, repris-je, car mon cœur saignait véritablement pour lui. Je pourrais faire appel à un esprit doté de pouvoirs prodigieux. Un petit esprit, bien sûr.

(J'élevai mon pouce et mon index séparés d'une distance de deux centimètres, pour qu'il se fasse une juste idée de la situation.) Et il n'a pas beaucoup d'envergure.

Je lui parlai d'Azazel, et, bien sûr, il me crut. J'ai souvent remarqué que je recelais un réel pouvoir de conviction. Ce que l'on ne pourrait hélas dire de vous, mon pauvre cher ami ; l'incrédulité qui s'abat sur l'environnement dès que vous ouvrez la bouche est d'une densité telle que l'on pourrait la découper à la scie à métaux. C'est loin d'être mon cas. Rien de tel qu'une bonne réputation et un air franc et honnête, alliés à un savoir profond et à un esprit fertile en ressources, pour emporter l'adhésion de son auditoire.

Donc, ses yeux brillaient tandis que je lui parlais. Il me demanda si je pouvais faire en sorte qu'elle reçoive ce qu'il me demandait.

—Si c'est avouable, mon cher. J'espère que vous n'avez pas une idée derrière la tête comme de lui faire répandre une odeur pestilentielle ou cracher un crapaud toutes les fois qu'elle ouvrirait la bouche.

— Bien sûr que non, fit-il avec indignation. Pour qui me prenez-vous ? Elle m'a donné deux années de bonheur, quoique en pointillés, bien sûr, et je tiens à lui revaloir ça.

Vous disiez donc, si je n'abuse, que les pouvoirs de votre génie étaient limités ?

—C'est une toute petite créature, répondis-je en élevant de nouveau mon pouce et mon index.

—Pourrait-il lui donner une voix parfaite ? Enfin, pendant un certain temps. Disons, pour une représentation ?

— Je vais lui demander, conclus-je provisoirement.

C'était bien d'un gentleman. Son ex-maîtresse chantait des cantates à l'église

locale, si tant est que ce soit le terme approprié. J'avais, à l'époque, l'oreille assez musicale, et il m'arrivait souvent de me rendre à ce genre de manifestation (en prenant bien soin d'éviter la corbeille à la quête, cela va sans dire). J'aimais assez l'entendre chanter, et le public donnait l'impression de subir la chose avec la courtoisie de rigueur. Il m'était arrivé de songer que ses mœurs n'étaient pas tout à fait en harmonie avec l'environnement, mais Mortenson prétendait qu'ils faisaient preuve d'une certaine indulgence envers les sopranos.

Je consultai donc Azazel. Il se montra tout disposé à m'aider ; pas question de ces stupidités comme d'exiger mon âme en échange, vous voyez. Je me rappelle lui avoir demandé une fois s'il voulait mon âme, et il ne savait même pas de quoi il retournait. (Cela dit, lorsqu'il me demanda de quoi il s'agissait il apparut que j'étais également incapable de lui répondre.) Ce qu'il y a, c'est qu'on le tient pour quantité si négligeable dans le monde d'où il vient que le fait de jouer les fiers à bras dans notre univers lui monte à la tête. En tout cas, il adore rendre service.

Il répondit qu'il pouvait tenir trois heures, et, lorsque je lui passai le message, Mortenson déclara que ce serait parfait. Nous choisîmes un soir où elle devait chanter du Bach ou du Haendel, je ne sais plus lequel de ces vieux ravageurs de clavier, et devait fournir un solo d'une longueur impressionnante.

Mortenson se rendit à l'église ce soir-là, et je l'accompagnai, bien sûr. Je me sentais un peu responsable de ce qui allait arriver, et je pensais qu'il valait mieux que je sois là pour veiller au grain.

—J'ai assisté aux répétitions, m'expliqua Mortenson d'un ton lugubre. Elle chantait comme elle a toujours chanté, c'est-à-dire comme si quelqu'un lui marchait sur la queue.

Enfin, en supposant qu'elle ait une queue mais vous voyez ce que je veux dire ?

Je voyais surtout que ce n'était pas la barcarolle qu'il me chantait naguère lorsqu'il me décrivait sa voix. « La musique des sphères », l'avais-je entendu dire à plusieurs reprises, et tout le reste était au même diapason. Mais depuis, bien sûr, il avait été largué, ce qui a toujours une fâcheuse tendance à altérer le jugement du mâle.

—Ce n'est pas, dis-je en braquant sur lui un regard peu amène, une façon de parler d'une femme à qui vous entendez dispenser le plus fabuleux des dons.

—C'est exactement ça. Je veux que sa voix soit parfaite. Vraiment parfaite. Et je vois à présent, maintenant que les brumes de l'amour se sont éclaircies devant mes yeux, qu'elle a encore du chemin à faire. Vous pensez vraiment que votre petit génie sera à la hauteur de la situation ?

-La métamorphose n'est programmée que pour vingt heures quinze. (L'aiguillon du doute commençait à me tarauder.) Vous espériez peut-être qu'elle allait révéler sa perfection dès la répétition pour décevoir son public par la suite ?

—Vous n'y êtes pas du tout, répondit-il sobrement.

Ils commencèrent un peu en avance et lorsqu'elle se leva, sans sa robe blanche, pour chanter, il n'était que vingt heures quatorze à ma vieille montre de gousset, qui ne retarde jamais de plus de deux secondes. Ce n'était pas ce que je qualifierais de soprano léger ; c'était plutôt le modèle ample et généreux, et elle était dotée de la caisse de résonance voulue pour atteindre les notes les plus haut perchées et couvrir l'orchestre. Et ça y allait à la manœuvre : chaque fois qu'elle inspirait les dizaines de litres d'air exigés par ses soufflets, je percevais distinctement, en dépit de plusieurs couches de revêtement textile, les avantages que Mortenson avait pu voir en elle.

Elle amorça sa prestation ainsi qu'à l'accoutumée, mais, à vingt heures quinze précises, ce fut comme si une autre voix s'était substituée à la sienne. Je la vis sursauter légèrement, comme si elle n'arrivait pas à en croire ses oreilles, et l'une de ses mains, celle qu'elle tenait collée à la place de ce muscle qu'elle dénommait abusivement cœur, donna l'impression de se mettre à vibrer.

Sa voix s'enfla. Son organe semblait avoir cédé la place à un instrument merveilleusement tempéré.

Chaque note était la perfection même ; chacun des sons issus de sa gorge paraissait avoir été fraîchement créé pour cet instant précis, et à côté, tout autre son, quand il aurait été du même timbre et de la même hauteur, n'eût évoqué qu'une pâle copie bien imparfaite.

Chaque note résonnait dans son absolue perfection, avec juste le vibrato voulu — si tant est que ce soit le terme approprié augmentant ou diminuant de volume selon une puissance et un contrôle prodigieux, qu'elle maîtrisait, à l'évidence,

divinement.

Et chacune était plus idéale que la précédente. L'organiste ne regardait plus sa musique, il n'avait d'yeux que pour elle, et je n'en jurerais pas, mais il me semble qu'il s'arrêta bientôt de jouer. De toute façon, même s'il avait continué, je ne l'aurais pas entendu. Il était impossible de prêter l'oreille à autre chose tandis qu'elle chantait. Il n'y avait plus qu'elle au monde.

Sur son visage, la surprise avait cédé la place à une intense exaltation. Elle avait reposé sa partition, devenue inutile. Sa voix chantait toute seule. Elle n'avait pas besoin de la contrôler ou de la diriger de quelque façon que ce fût. Le chef d'orchestre se tenait si raide qu'on aurait dit qu'il avait avalé un parapluie, et tous, dans le chœur, donnaient l'impression d'avoir été frappés par l'éclair.

Le solo s'acheva enfin, mais les voix qui s'élevèrent du chœur n'étaient que de pâles murmures, comme si elles étaient honteuses et ne pouvaient supporter l'idée de se faire entendre ce même soir, en cette même église.

Et pendant le reste du programme, il n'y en eut que pour elle. Les autres pouvaient toujours chanter en même temps, on n'entendait que l'intense harmonie qui émanait d'elle, si douce qu'elle semblait

un chant du ciel, et lorsqu'elle s'interrompait, c'était comme si nous étions assis dans les ténèbres ; et nous ne pouvions plus supporter la mort de la lumière.

Et quand tout fut fini... eh bien, on n'est pas censé applaudir dans un édifice consacré, et c'est pourtant ce qui se passa. Tous ceux qui se trouvaient dans l'église bondirent sur leurs pieds au même instant, comme autant de marionnettes animées par la même ficelle, et se mirent à applaudir, à applaudir à tout rompre, et il fut bientôt évident qu'ils frapperaient toute la nuit dans leurs main s si elle ne se remettait pas à chanter.

Alors elle chanta à nouveau, a capella, car c'est tout juste si, de l'orgue, émanait un murmure hésitant en fond sonore. Toutes les lumières étaient braquées sur elle ; on ne distinguait plus personne dans le chœur.

Et tout cela sans aucun effort. Vous n'avez pas idée de l'aisance avec laquelle elle chantait. Je m'efforçai de détourner mon attention de sa voix pour la regarder respirer, reprendre son souffle, pour voir combien de temps elle tiendrait la note en pleine puissance, avec la seule aide d'une paire de poumons somme toute

standard pour l'alimenter en air.

Mais cela ne pouvait pas durer éternellement, et cela prit fin. Même les applaudissements cessèrent.

C'est à ce moment-là seulement que je pris conscience de la présence de Mortenson, assis à mes côtés, les yeux étincelants, tout son être absorbé par son chant. Et c'est alors seulement que je commençai à comprendre ce qui s'était passé.

Il faut dire aussi que j'ai la rectitude de la ligne droite euclidienne ; on chercherait en vain la moindre tortuosité dans mon caractère. Comment aurais-je donc pu prévoir ce qu'il manigançait ? Ce n'est pas comme vous qui êtes tellement tordu que vous pourriez monter un escalier en colimaçon sans tourner ; vous, vous avez tout de suite deviné ce qu'il avait derrière la tête.

Elle avait chanté à la perfection. Mais elle ne chanterait plus jamais comme cela.

C'était comme si l'on avait permis à cette aveugle de naissance de voir pendant trois heures ; d'embrasser toutes les merveilles qui nous entourent, avec leurs couleurs, leurs nuances, et toutes les splendeurs auxquelles nous ne prêtons pas garde parce que nous y sommes habitués. Vous imaginez cela : entrevoir le monde dans toute sa gloire pendant trois petites heures, et retourner à la plus noire des nuits !

On parvient à accepter la cécité lorsqu'on ne connait rien d'autre. Mais avoir brièvement la révélation d'autre chose et replonger dans les ténèbres ? Personne ne pourrait le supporter.

Cette femme ne chanta plus jamais, évidemment. Mais ce n'est qu'un aspect des choses. La vraie tragédie, elle était pour nous, nous qui l'avions écoutée.

Nous avions, pendant trois heures, baigné dans la perfection faite musique. Comment vouliez-vous après cela que nous supportions jamais d'écouter quoi que ce fût de moins bon ?

Depuis, c'est comme si je n'avais plus d'oreilles. Je suis allé, tout récemment, à un de ces festivals de rock qui ont tant de succès aujourd'hui, rien que pour tester mes organes auditifs. Vous n'allez pas me croire, mais je n'ai pas reconnu un seul air. Pour moi, ce n'était que du bruit.

Ma seule consolation, c'est que Mortenson, qui, de tous les auditeurs présents ce soir-là, était le plus concentré, celui qui écoutait le plus intensément, est aussi le plus atteint. Il ne peut pas sortir sans ses boules Quiès. Le moindre murmure lui est insupportable.

Ça lui apprendra !

3

Un sourire ravageur

Alors, demandai-je récemment à George en buvant une bonne bière. (Enfin, lui ; parce que moi, j'avais pris un ginger ale.) Comment va votre diablotin, ces jours-ci ?

George prétend avoir un petit démon de deux centimètres à sa botte. Je n'ai jamais réussi à lui faire avouer que c'était un mensonge. Mais ça, je ne connais personne qui y soit arrivé.

II me jeta un regard sinistre.

— Ah oui, répondit-il, c'est donc à vous que j'en ai parlé. J'espère que vous n'avez rien dit à personne

?

— Pas un mot. Je sais maintenant que vous avez perdu l'entendement ; cela suffit largement. Je ne tiens pas à ce que l'on pense la même chose de moi. (De toute façon, son démon, il en a parlé à au moins une demi-douzaine de personnes, à ma connaissance ; je n'ai donc pas besoin d'être personnellement indiscret.)

— Je ne voudrais pas avoir votre déplaisante faculté à douter de tout ce à quoi vous ne comprenez rien — et vous ne comprenez pas grand-chose — pour une livre de plutonium. Quant à ce qui resterait de vous si mon démon apprenait un jour que vous l'avez qualifié de « diablotin », cela ne vaudrait pas un atome de plutonium.

— Vous n'avez jamais réussi à comprendre son vrai nom ? demandai-je,

imperméable à ses vaines menaces.

— Impossible ! Il est rigoureusement imprononçable par des lèvres terrestres. II signifierait, si j'ai bien compris : « Je suis le Roi des Rois ; contemple mon œuvre, ô, Tout-Puissant, et perds tout espoir

» — ou quelque chose dans ce goût-là. Ce qui ne veut rien dire, bien sûr, décréta George en contemplant d'un air nostalgique son verre, qu'il avait asséché jusqu'à l'indécence. Il compte pour des prunes dans son univers. C'est pour cela qu'il est tellement coopératif ici. Dans notre monde à la technologie primitive, il a les moyens de faire un maximum d'esbroufe.

— Vous l'avez revu, récemment ?

— Il se trouve que oui, en effet, admit George en braquant sur moi un regard bleu hypnotique et en poussant un soupir profond comme vingt mille lieues sous les mers, après lequel sa moustache blanche ébouriffée mit un moment à retomber.

Tout commença (c'est George qui parle) par la faute de Rosie O'Donnell, une amie d'une de mes nièces, et, par ailleurs, une chère petite chose tout à fait délicieuse.

Elle avait des yeux bleus, presque aussi lumineux que les miens, des cheveux feuille morte, longs et brillants, un adorable petit nez piqueté de taches de rousseur, conformément à l'usage en vigueur chez les meilleurs auteurs d'histoires d'amour, un cou de cygne, et une silhouette élancée qui n'était pas opulente au point d'en être disproportionnée, mais hautement prometteuse de délices.

Tout cela, évidemment, ne m'inspirait qu'un intérêt purement intellectuel, ayant atteint depuis belle lurette l'âge de raison, et ne sacrifiant plus dorénavant aux rudes contraintes de l'attachement physique que lorsque les femmes insistent absolument pour cela, ce qui, grâce au ciel, ne survient plus que lors d'un week-end occasionnel.

De toute façon, Rosie avait fraîchement épousé — et, allez savoir pourquoi, adorait de la plus excessive façon — une immense baraque d'Irlandais qui ne

faisait rien pour dissimuler toute vraisemblance, d'un caractère ombrageux. J'en aurais indiscutablement fait bon marché au temps de ma verte jeunesse, mais je dois à la vérité d'avouer que je serais plutôt, aujourd'hui, dans ma verte vieillesse — oh, depuis peu, je vous l'accorde.

En vertu de quoi ce n'est pas sans réticence que j'accueillis la propension de Rosie à me considérer comme une amie intime de son sexe et de sa génération, et à me prendre pour objet de ses confidences de petite fille.

Ce n'est pas que je l'en blâme, comprenez-moi bien. Ma grande dignité naturelle, le fait que je rappelle plus ou moins inévitablement, par mon apparence, certains des plus nobles empereurs romains, font que les jeunes femmes séduisantes sont automatiquement attirées vers moi. Quoi qu'il en fût, je ne laissai jamais les choses aller trop loin et je veillai à toujours ménager une distance suffisante entre Rosie et moi, car je ne tenais pas à ce que certains récits, évidemment déformés, parviennent à l'indiscutablement volumineux et, selon toute vraisemblance, ombrageux Kevin O'Donnell.

— Oh ! George, dit un jour Rosie en frappant ses petites mains avec jubilation, vous n'avez pas idée comme mon Kevin est adorable et comme il me rend heureuse. Vous savez ce qu'il fait ?

— Je ne suis pas tout à fait sûr... commençai-je, car je m'attendais évidemment à des révélations profondément indiscrètes, que vous devriez...

Mais elle ne prêta pas attention à mon interruption.

—Il a une façon de froncer le nez et de cligner des yeux en souriant de toutes ses dents, jusqu'à ce que tout en lui ait l'air tellement heureux. C'est comme si le monde entier n'était plus qu'un soleil radieux. Oh ! Si seulement j'avais une photo de lui dans cette attitude ! J'ai bien essayé d'en prendre une, mais je n'ai jamais réussi à saisir exactement cette expression.

—Pourquoi ne pas vous contenter de l'original, ma chère ? demandai-je.

— Oh, c'est que voilà... (Elle hésita avant de poursuivre en piquant le plus charmant des fards.) Il n'est pas toujours comme cela, vous voyez. Il a un travail très difficile à l'aéroport, et il lui arrive de rentrer épuisé et exterminé, et dans ces

cas-là, il devient un tantinet susceptible, et il me regarde un tout petit peu de travers. Ce serait un tel réconfort pour moi que d'avoir une photo de lui comme il est réellement. Un tel réconfort...

Et ses yeux bleus s'embrumèrent de larmes contenues.

Je dois admettre que j'eus alors l'ébauche d'un soupçon de tentation de lui parler d'Azazel (c'est ainsi que je l'ai baptisé, car je ne tiens pas à l'appeler par ce qu'il prétend être la traduction de son vrai nom) et de lui expliquer ce qu'il pourrait peut-être faire pour elle.

Mais je n'en fis rien, étant d'une discrétion sépulcrale. A propos, je me demande bien comment vous avez réussi à en entendre parler.

Au demeurant, il me fut aisé de résister à cette impulsion, car je suis un individu réaliste, endurci, et peu enclin aux sentiments futiles. Je veux bien admettre que mon cœur, vieille poudrière éventée, saute parfois comme une jeune cartouche de dynamite à la vue d'une douce jeune femme d'une extraordinaire beauté, mais je professe à l'égard de ces demoiselles des sentiments empreints d'une dignité rigoureusement avunculaire. Enfin, généralement. Et il me vint à l'esprit qu'après tout, je pouvais aussi bien lui venir en aide sans lui parler d'Azazel. Ce n'était pas que je craigne qu'elle ne me croie pas, non car je suis un homme dont les paroles emportent l'adhésion de tous, sauf des psychotiques comme vous, évidemment.

J'exposai le problème à Azazel, qui ne m'en sut aucun gré. — Tu n'arrêtes pas d'exiger des abstractions, me dit-il. — Pas du tout, répondis-je. Je te demande une simple photographie. Tout ce que tu as à faire, c'est de la matérialiser.

—Ah oui, c'est tout ce que j'ai à faire. Si ça te paraît si facile, pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ? Je pense que tu comprends la nature de l'équivalence masse-énergie ?

— Rien qu'une petite photographie.

—Oui, et avec une expression que tu ne parviens même pas à décrire ou à définir.

—Je ne l'ai jamais vu me regarder comme il regarde sa femme, bien sûr, mais j'ai une foi infinie dans tes capacités.

Je pensais bien arriver à le circonvenir par le biais d'une petite dose de basse flatterie.

—Il faudra que tu prennes la photo toi-même, finit-il par déclarer d'un ton boudeur.

-Je n'arriverai pas à saisir la bonne...

— Ce n'est pas la peine. Je ferai le nécessaire, mais ça serait tout de même beaucoup plus facile si je pouvais disposer de quelque chose de concret sur quoi focaliser cette abstraction. Autrement dit, une photo ; même parfaitement médiocre. Du genre de ce que l'on peut attendre de toi. Et en un

seul exemplaire, évidemment. Je ne peux pas faire plus, et je ne me foulerai pas le muscle subjonctif pour toi ou pour n'importe quel microcéphale de ton monde.

Oui, bon, il est assez enclin aux caprices. Je pense que c'est juste pour se faire valoir, et pour impressionner l'adversaire en lui faisant accroire qu'avec lui, ce n'est pas du tout cuit.

Je rencontrai les O'Donnell le dimanche suivant, alors qu'ils revenaient de la messe (je dois dire qu'en fait je m'étais mis en embuscade). Ils consentirent à se laisser photographier dans leurs habits du dimanche. Elle était ravie, même s'il eut l'air un peu grognon. Après cela, aussi discrètement que possible, je pris un gros plan de Kevin. Je ne parvins pas à en tirer le moindre sourire, rictus, fossette, ou quoi que ce fût que Rosie trouvait si séduisant, mais je me dis que cela n'avait probablement aucune importance. Je n'étais d'ailleurs même pas certain que l'appareil était réglé comme il fallait.

Mais après tout, je n'ai jamais prétendu être l'un des plus grands photographes que la terre ait porté.

Je rendis ensuite une petite visite à l'un de mes amis qui se trouve être un véritable magicien de la chambre noire. Il développa les deux clichés et me tira un 18 x 24 de la physionomie de l'impétrant.

Pendant toute l'opération, il passa son temps à ronchonner que je n'imaginais pas à quel point il était occupé, mais s'il espérait m'impressionner, c'était raté. Après tout, quelle valeur ses stupides activités pouvaient-elles receler en comparaison des questions primordiales qui m'agitaient ? Je m'émerveille toujours du nombre

de gens qui ne comprennent pas cette simple évidence.

Mais lorsqu'il eut terminé l'agrandissement, son attitude changea radicalement. Il le contempla et c'est d'un ton que je ne pourrais décrire que comme rigoureusement agressif qu'il me dit :

— Vous n'allez pas me raconter que c'est vous qui avez réussi à prendre une photo comme ça ?

— Pourquoi pas ? répondis-je en tendant la main pour la prendre, mais il ne fit pas mine de me la tendre.

— Vous allez en vouloir plusieurs tirages, dit-il.

— Non, non.

Je jetai un coup d'œil par-dessus son épaule. C'était une photo d'une netteté admirable, aux couleurs somptueuses, sur laquelle Kevin O'Donnell arborait un sourire. Pourtant, je ne me souvenais pas de l'avoir vu aussi radieux au moment où j'avais appuyé sur le déclencheur. Le cliché montrait un beau garçon à l'air heureux de vivre, mais cela me laissait passablement indifférent. Peut-être une femme l'aurait-elle regardé de plus près, ou un homme comme mon ami photographe, qui — ce sont des choses qui arrivent — n'avait pas sur la condition masculine des convictions aussi fermement arrêtées que les miennes.

— Rien qu'une autre, pour moi, dit-il.

— Non, répondis-je fermement, et je pris la photo en lui saisissant le poignet pour être sûr qu'il ne le retirerait pas. Le négatif aussi, s'il vous plaît. Vous pouvez garder l'autre, la photo des deux.

— Ce n'est pas celle-là que je veux, fit-il, non sans humeur.

Il avait l'air passablement démoralisé lorsque je m'en allai.

J'encadrai la photo, la plaçai sur la cheminée, et fis un pas en arrière pour la contempler. Il en émanait indiscutablement une sorte de rayonnement assez frappant. Azazel avait fait du bon travail.

Quelle serait la réaction de Rosie ? Je l'appelai et lui demandai si je pouvais passer la voir. Il se trouvait qu'elle allait sortir, mais si je pouvais être là d'ici une heure...

Je pouvais, et j'y fus. J'avais soigneusement emballé la photo, que je lui tendis sans un mot.

— Jésus Dieu ! s'exclama-t-elle tout en coupant la ficelle et en défaisant le papier. Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est l'anniversaire de quelqu'un, ou...

Mais lorsqu'elle eut extrait la chose, sa voix s'éteignit, elle écarquilla les yeux et son souffle s'accéléra.

— Oh, non ! dit-elle dans un soupir, en levant les yeux vers moi. C'est la photo que vous avez prise dimanche ?

Je hochai la tête.

— Mais vous avez parfaitement saisi l'expression. Il est adorable. C'est exactement ça. Oh, je peux la garder, s'il vous plaît ?

— C'est pour vous, répondis-je sobrement.

Elle m'entoura de ses bras et m'embrassa chaleureusement sur les lèvres. Chose fort désagréable, naturellement, pour un homme qui, comme moi, a la sentimentalité en horreur, et qui m'obligea à m'essuyer la moustache ensuite, mais je pouvais comprendre qu'elle n'ait pas pu résister à cette impulsion.

Je ne vis pas Rosie pendant une semaine après cela.

Puis je la rencontrai devant chez le boucher, un après-midi, et il aurait été incorrect de ne pas lui offrir de l'aider à porter son sac à provisions jusque chez elle. Je me demandai naturellement si cela impliquerait un autre baiser, et je décidai qu'il serait grossier de refuser si la chère petite chose insistait. Mais elle avait l'air quelque peu abattu.

— Comment va la photo ? fis-je en me demandant si elle ne s'était pas mal conservée — on ne sait jamais.

Elle s'illumina aussitôt.

—Très bien ! Je l'ai mise sur la chaîne Hi-fi, de façon à pouvoir la regarder quand je suis assise à la table de la salle à manger. Il me regarde en coulisse, d'une façon si coquine, et il fronce le nez juste comme il faut. On dirait vraiment qu'il est vivant. J'ai des amies qui ne peuvent pas en détacher leurs yeux. Je crois qu'il va falloir que je la cache, sinon elles vont me la voler !

—A moins qu'elles ne le volent, répondis-je en manière de plaisanterie.

—Je ne crois pas, dit-elle en secouant la tête.

Elle avait retrouvé son air sinistre. Je lançai un autre ballon d'essai.

— Comment Kevin trouve-t-il cette photo ?

— Il n'en a rien dit. Pas un mot. Il n'est pas très observateur, vous savez. Je me demande même s'il la vue.

—Vous pourriez la lui montrer et lui demander ce qu'il en pense.

Elle conserva un parfait mutisme pendant toute la longueur d'un demi-pâté de maisons, tandis que je me coltinais son monstrueux sac à provisions en me demandant si elle s'attendait à ce que je lui accorde un baiser par-dessus le marché.

— En fait, dit-elle tout d'un coup, il est tellement stressé par son travail que ce n'est pas le moment de lui en parler. Il rentre à la maison à des heures impossibles, et c'est à peine s'il m'adresse la parole. Enfin, vous savez comment sont les hommes.

Elle essaya de mettre un peu de joie dans son rire, hélas, ce fut piteux. Mais entre-temps nous étions arrivés devant la porte de son appartement, et je lui rendis son sac.

—Enfin, merci encore, mille et mille fois, pour la photo, dit-elle d'un ton pensif.

Et elle tourna les talons. Elle n'avait pas exigé de baiser, mais j'étais tellement perdu dans mes pensées que je ne m'en rendis compte qu'à mi-chemin de chez moi, et il semblait ridicule de faire demi-tour à seule fin de lui éviter une

déception.

Une dizaine de jours passèrent ainsi, puis, un matin, elle m'appela. Pouvais-je venir déjeuner chez elle ? Croyant faire preuve de retenue, je lui demandai si c'était convenable. Qu'est-ce que les voisins allaient penser ?

— Oh, c'est complètement idiot, répondit-elle. Vous êtes si incroyablement vieux — je veux dire, vous êtes un si incroyablement vieil ami, ils ne pourraient pas imaginer... De toute façon, je veux vous demander votre avis.

Il me semble qu'en prononçant ces paroles, elle réprimait un sanglot. Allons, il faut savoir faire preuve d'élégance. Je me trouvai donc, à l'heure dite, dans son petit appartement baigné de soleil.

Elle avait préparé des sandwiches au jambon et au fromage et des parts de tarte aux pommes, et la photo trônait sur la chaîne, comme elle avait dit.

Elle me serra la main et ne tenta pas de m'embrasser, ce qui était plutôt un soulagement, si ce n'est que j'étais trop attristé par sa mine pour éprouver un quelconque apaisement. Elle était littéralement décomposée. Je mangeai la moitié d'un sandwich en attendant qu'elle dise quelque chose, et, comme elle n'en faisait rien, je me vis forcé de lui demander carrément la raison de la tête de catastrophe qu'elle me faisait.

— C'est Kevin ? demandais-je.

J'étais sûr que c'était ça. Elle hocha la tête et éclata en sanglots. Je lui tapotai la main en me demandant si cela suffisait.

— J'ai peur qu'il finisse par perdre son travail, dit-elle enfin, alors que j'avais entrepris de lui pétrir distraitement l'épaule.

— Mais enfin, sûrement pas, voyons ! Et pourquoi cela ?

— Eh bien, c'est un vrai sauvage. Même au travail, apparemment. Il y a des siècles qu'on ne l'a pas vu sourire. Il ne m'a pas embrassée et n'a pas dit un mot gentil depuis je ne sais plus combien de temps.

Il se dispute sans arrêt avec tout le monde. Il ne veut pas me dire ce qui ne va pas et il se fâche si je lui demande. Un de nos amis qui travaille avec Kevin à l'aéroport a téléphoné hier. Il m'a dit que Kevin a l'air tellement sinistre et lugubre au bureau que leurs supérieurs avaient fini par s'en rendre compte. Je suis sûr qu'il va perdre son travail, mais qu'est-ce que je peux faire ?

En fait, je m'attendais à quelque chose dans ce goût-là depuis notre dernière rencontre, et je savais qu'il n'y avait qu'à lui dire la vérité — maudit Azazel ! Je m'éclaircis la gorge.

— Rosie, la photo...

— Oui, je sais, dit-elle en s'en emparant et en la serrant contre son cœur. C'est ce qui me donne la force de ne pas craquer. C'est le vrai Kevin, et il sera toujours à moi, toujours, quoi qu'il arrive.

Et elle éclata en sanglots.

Ce n'est pas facile, mais il fallait bien que je crache le morceau, il n'y avait pas moyen de faire autrement.

— Vous ne comprenez pas, Rosie, lui dis-je. C'est la faute de cette photographie. J'en suis sûr. Tout le charme et toute la joie de vivre qui émanent de cette photographie viennent bien de quelque part.

Ils ont été arrachés à Kevin lui-même. Vous ne voulez pas me croire ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? (Au moins, elle avait arrêté de sangloter.) Une photographie, ce n'est que de la pellicule, de la lumière qui passe par un diaphragme et ce genre de choses.

— Normalement, oui, mais cette photo-là...

J'y renonçai. Je connaissais les points faibles d'Azazel. Il n'avait pas pu créer la magie de cette photo à partir de rien du tout, mais je n'étais pas certain de pouvoir expliquer à Rosie sa technique, basée sur le bon vieux principe de la conversation de l'alacrité.

— Disons qu'aussi longtemps que cette photographie sera là, repris-je, Kevin sera malheureux, irritable et aimable comme une porte de prison.

— Mais elle sera assurément toujours là, poursuivit Rosie en la remettant fermement à sa place, et je ne vois pas pourquoi vous dites des bêtises pareilles à propos de cette chose-là, qui est une pure splendeur. Allons, je vais faire du café.

Elle disparut dans la cuisine et je n'avais pas besoin d'Azazel pour voir qu'elle se considérait comme parfaitement offensée.

Je fis la seule chose à faire. Après tout, c'était moi qui avais pris cette satanée photo. C'était donc moi qui était responsable, par le truchement d'Azazel, de son pouvoir maléfique. Je m'emparai

prestement du cadre et en sortis la photo que je déchirai en deux par le milieu avant d'en faire quatre, huit, seize morceaux que je fourrai dans la poche de mon veston.

Le téléphone se mit à sonner à l'instant précis ou j'empochais les vestiges de la photo. Rosie surgit de la cuisine pour répondre. Je reposai à sa place le cadre désormais vide et désolé.

J'entendis Rosie piailler de bonheur et d'excitation.

— Oh, Kevin, disait-elle, comme c'est merveilleux ! Je suis si contente ! Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Oh, ne t'avise jamais de recommencer !

Lorsqu'elle revint, son petit visage était radieux.

— Vous savez ce que m'a fait cette horrible Kevin ? Il avait un calcul dans un rein depuis près de trois semaines, il a vu un docteur et tout ça, il avait des douleurs affreusement terribles, et on ne savait pas s'il ne faudrait pas l'opérer, et il ne me l'a pas dit de peur que je m'inquiète. Quel idiot, non ? Pas étonnant qu'il ait été dans le trente-sixième dessous ! Et il ne lui est pas venu à l'esprit une seconde que je me faisais infiniment plus de soucis en le voyant si mal fichu que si j'avais su ce qu'il avait.

Franchement ! Les hommes ne devraient pas sortir sans leur duègne !

— Mais pourquoi êtes-vous si contente, maintenant ?

— Il vient d'évacuer son calcul il y a un petit moment, et la première chose qu'il a faite était de m'appeler, ce qui est très gentil de sa part, mais il était bientôt

temps. Il avait l'air tellement heureux et content, au téléphone ! On dirait que ce bon vieux Kevin est revenu, exactement comme sur la photo que...

Puis, dans un hurlement :

—Où est la photo?

J'étais déjà debout, prêt à partir.

— Je l'ai détruite, dis-je en me rapprochant vivement de la porte. C'est pour cela qu'il a réussi à se débarrasser de son calcul. Sinon...

—Vous l'avez détruite ? Espèce de...

J'étais déjà dehors. Je n'escomptais pas la moindre gratitude, bien sûr, mais je pouvais tabler sur un meurtre si je m'éternisais dans les parages. Aussi dédaignai-je l'ascenseur pour dévaler l'escalier aussi vite que je le jugeai raisonnable. Pourtant, traversant l'épaisseur de toute une porte blindée, un long mugissement de douleur me vrilla les oreilles jusqu'au deuxième étage.

Une fois chez moi, je brûlai les débris de la photo.

Je ne l'ai jamais revue. Pour autant que je le sache, depuis, Kevin serait le plus adorable et le plus délicieux des maris, et ils fileraient le parfait amour, mais la seule lettre que j'aie jamais reçue d'elle

— sept pages d'une conception tourmentée, pratiquement incohérentes, écrites d'une petite écriture serrée — établissait sans équivoque qu'à son avis, la seule et unique explication à l'humeur

de dogue de son cher et tendre tenait dans le calcul, et que l'arrivée et le départ dudit calcul en synchronisme exact avec ceux de la photographie n'étaient que pure coïncidence.

Mais surtout, elle proférait des menaces passablement déplacées à l'égard de mon intégrité physique, et assez platement, envers certaines parties de mon individu plus précisément désignées, usant pour ce faire de termes et d'expressions que j'aurais juré qu'elle ne pouvait pas connaître et encore bien moins employer.

Enfin, je suppose maintenant qu'elle n'exigera plus jamais de m'embrasser, ce que je trouve, allez savoir pourquoi, plutôt décevant.

4

Que le meilleur gagne

Je ne vois pas souvent mon ami George, mais je ne manque jamais de lui demander des nouvelles de ce petit démon qu'il prétend pourvoir faire apparaître à volonté.

- Selon je ne sais plus quel vieil auteur de science-fiction au crâne dégarni, me disait-il, n'importe quelle technologie suffisamment en avance sur son temps passerait pour de la magie. Cela dit, mon petit Azazel n'est pas une bizarrerie extraterrestre mais un démon en bonne et due forme. Et il a beau ne mesurer que deux centimètres de hauteur, il peut faire des choses stupéfiantes. Euh, mais comment avez-vous entendu parler de lui ?

-En vous écoutant.

La physionomie de George présenta toute l'extériorité de l'abattement neurasthénieux, et c'est d'un ton funèbre qu'il laissa tomber :

- Je ne parle jamais d'Azazel.

-Sauf toutes les fois que vous ouvrez la bouche, répondis-je. Qu'a-t-il fait ces temps-ci ?

George poussa un soupir, qu'il était allé chercher au fond de ses chaussettes, rien qu'à l'odeur.

-Là, dit-il, vous effleurez une corde sensible. Mon jeune ami Théophilus a quelque peu pâti de nos efforts conjugués, à Azazel et à moi-même. Et pourtant, nous ne lui voulions que du bien.

II éleva sa chope de bière devant son visage, en usa comme il convient, et poursuivit.

Mon ami Théophilus (c'est George qui parle), que vous ne pouvez pas connaître car il évolue dans les sphères autrement élevées que les cercles sordides que

vous fréquentez, est un jeune homme raffiné. Ce grand admirateur des courbes harmonieuses et du port divin de ce rtaines jeunes

personnes — choses contre lesquelles je suis heureusement immunisé — n'est malheureusement pas doté de la faculté de leur inspirer des sentiments mutuels et réciproques.

Je ne sais combien de fois il m'a dit :

—Je n'y comprends rien, George, j'ai tout pour moi : bonne cervelle juteuse, conversation et aperçus ingénieux, manières affables et physique avantageux...

—Eh oui, répondais-je, vous avez des yeux, un nez, un menton et une bouche. J'irais même jusqu'à dire que vous disposez de tout cela en quantité voulue et aux endroits requis.

— ... j'ai une vive intelligence de choses de l'amour, bien que les occasions m'aient été comptées de la mettre en pratique. Et, en dépit de tout cela, il me semble que je sois incapable d'attirer l'attention de ces délicieuses créatures. On dirait qu'il n'y a que ça autour de nous, et vous remarquerez que pas une seule ne tente quoi que ce soit pour m'extorquer un entretien, bien que j'arbore l'expression la plus engageante qui soit.

Là, il me crevait le cœur. Je le connaissais depuis toujours. En tout cas, depuis le jour où, à la demande de sa mère, qui le gavait au sein, je l'avais pris sur mes genoux pendant qu'elle réparait le désordre de son corsage. Ces choses-là créent malgré tout des liens.

— Seriez-vous, ami, plus heureux si vous parveniez à attirer leur attention ? demandai-je simplement.

—Ce serait le paradis, répondit-il sobrement.

Pouvais-je lui refuser le paradis ? Telle fut l'interrogation que j'adressai à Azazel, qui lui réserva, comme à l'accoutumée, un accueil d'une glacialité polaire.

— Tu ne pourrais pas plutôt vouloir un diamant ? Je pourrais te dégauchir un blanc-bleu d'un bon demi-carat en réorganisant les atomes d'un petit morceau de charbon, mais... l'irrésistibilité aux femmes ? Et où tu veux que j'aille pêcher ça ?

—Ne pourrais-tu réorganiser ses atomes ? suggérai-je dans l'espoir de l'aider. Je voudrais faire quelque chose pour lui, ne serait-ce qu'en souvenir du grandiose équipement nutritif de sa chère maman.

— Bon, je vais réfléchir. Les êtres humains, poursuivit Azazel, méditatif, secrètent des phéromones.

Naturellement, avec cette manie que vous avez aujourd'hui de vous baigner à tout bout de champ et de vous inonder de parfums synthétiques, vous ne risquez pas de prendre conscience de vos mécanismes naturels de séduction. Mais je pourrais peut-être modifier l'organisation des composants biochimiques de ton ami de façon à lui faire produire une quantité exceptionnelle de phéromones suractivées lorsque la répugnante vision d'une femelle de ton espèce repoussante s'imprimera sur sa rétine.

—Mais il va puer, non ?

—Pas du tout. C'est à peine si l'on percevra son signal olfactif. Mais cela devrait déterminer, chez les représentantes de l'espèce, une impulsion vague et atavique de se rapprocher de l'organisme émetteur et de lui sourire. Il est probable que cela induira en retour chez elles une stimulation de la

production des phéromones, et on peut tout de même espérer que le reste s'enclenchera automatiquement.

— Je suis en effet, repris-je, fondé à penser que, pour la suite des événements, le jeune Théophilus saura payer de sa personne. C'est un individu exceptionnel qui ne manque ni d'énergie ni d'ambition.

Je pris toute la mesure de l'efficacité du traitement d'Azazel lorsque je tombai sur ledit Théophilus, à une terrasse de café.

Je mis un moment à l'apercevoir, car ce qui avait tout d'abord attiré mon attention était un attroupement de jeunes personnes arrangé selon une symétrie circulaire. Il se trouve par bonheur que je suis vacciné contre les jeunes femmes depuis que j'ai atteint l'âge de raison, mais c'était l'été, et elles étaient toutes sans exception habillées avec une insuffisance réfléchie, que j'étudiai avec la discrétion qui convient à un homme de raison.

C'est donc au bout d'une grande minute, consacrée, pour autant que je m'en

souvienne, à l'analyse de la traction et des contraintes imposées au bouton qui maintenait certain chemisier en position fermée, et à me demander si... Mais foin de digressions ! Il me fallut donc, comme je disais, un certain temps pour remarquer que ce n'était autre que Théophilus qui se trouvait au centre de l'amas circulaire et qui semblait être le point de mire de ces créatures estivales. Aucun doute : l'exubérante thermométrie de cette fin d'après-midi ne faisait qu'amplifier ses sécrétions phéro-moniques.

Je m'ouvris un chemin parmi la meute de ces dames, et investis, non sans sourires et clins paternels, voire une éventuelle tape avunculaire sur une épaule, un fauteuil placé juste à côté de Théophilus qu'une jeune personne particulièrement séduisante me céda avec une petite grimace agacée.

— Eh bien, eh bien, Théophilus, mon jeune ami, dis-je, quel spectacle charmant et suggestif !

C'est alors que je m'avisai de l'expression effarante de tristesse qui assombrissait son visage.

—Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je, inquiet.

Et vous savez ce qu'il m'exprima, sans remuer les lèvres et si bas que je devinai ses paroles plus que je ne les entendis ?

—Pour l'amour du ciel, tirez-moi de là.

Je suis, de notoriété publique, un homme d'infinies ressources : il est impossible qu'on énonce devant moi une quelconque difficulté sans qu'en mon cerveau affluent des troupeaux entiers de solutions définitives. Ce fut l'affaire d'un instant. Je me levai et prononçai la brève allocution suivante :

— Mesdames, pardon de l'impoétique trivialité de ce détail, mais il se trouve que, pour la satisfaction de certaines urgences biologiques, mon jeune ami ici présent est contraint de se rendre aux toilettes pour hommes. Si vous voulez bien nous attendre ici, nous serons de retour dans un instant.

Nous nous précipitâmes dans le petit restaurant que nous quittâmes aussitôt par la porte de derrière. L'une des jeunes femmes, dont les biceps faisaient des bosses particulièrement disgracieuses et apparemment munie d'un esprit soupçonneux tout aussi repoussant, avait réussi à

faire le tour du restaurant, mais nous la repérâmes à temps et parvînmes à affréter un taxi. Elle nous pourchassa sur une distance de deux pâtés de maisons, avec une vélocité terrifiante, et en poussant des clameurs auprès desquelles les trompettes de Jéricho ne semblaient rétrospectivement que pâles mirlitons.

— Il est clair, Théophilus, dis-je lorsque nous fûmes enfin en sûreté dans la chambre de ce dernier, que vous avez déchiffré les arcanes de la séduction. Vous devez avoir l'impression de vous trouver au nirvâna que vous appeliez de vos vœux ?

— Pas vraiment, non, répondit Théophilus qui semblait peu à peu se décontracter dans l'air conditionné. Elles se protègent les unes les autres. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais je me suis rendu compte subitement, il y a quelque temps de cela, que des jeunes femmes inconnues m'approchaient et me demandaient si nous ne nous étions pas rencontrés à Atlantic City. Je n'ai jamais mis les pieds à Atlantic City de ma vie, assura-t-il avec indignation.

»Je n'avais pas plus tôt réfuté ce fait qu'une autre m'abordait et proclamait que je venais de faire tomber mon mouchoir et qu'elle me le rendait avec plaisir, lorsqu'une troisième survenait aussitôt et me demandait : " Vous ne voulez pas faire du cinéma, mon grand ? "

— Vous n'avez qu'à en choisir une, n'importe laquelle, suggérai -je. J'aurais pris celle qui vous proposait de faire du cinéma. C'est une vie facile, et grouillante de pulpeuses starlettes.

— Mais je ne peux pas choisir ! Elles se surveillent mutuellement comme des hyènes. Dès que je donne l'impression de m'intéresser plus particulièrement à l'une d'elles, toutes les autres se jettent dessus afin de lui arracher les yeux avant de la jeter dehors. Je suis plus seul que jamais, sauf qu'avant, au moins, je n'étais pas obligé de les observer tandis qu'elles me brandissaient leurs seins dans la figure.

Je poussai un soupir de commisération et dis :

— Pourquoi ne pas organiser un tournoi éliminatoire ? La prochaine fois que vous vous retrouverez entouré de femmes, comme tout à l'heure, tenez-leur ce langage : « Mes douces chéries, je suis profondément attiré par chacune d'entre vous. Aussi vous demanderai-je de vous mettre en rang, par ordre alphabétique, de telle sorte que chacune puisse m'embrasser à son tour. Celle qui le fera avec

l'abandon le plus raffiné sera mon invitée pour la nuit. »

Le pire qui puisse vous arriver serait d'être avidement embrassé.

—Hmmm, fit Théophilus. Pourquoi pas ? Que la meilleure gagne, et à elle le butin. J'adorerais être butiné par la gagnante. (Il passa la pointe de sa langue sur ses lèvres, fit la bouche en cul de poule et s'exerça à lancer des baisers dans l'air.) Je crois que cela pourrait se faire. Ce serait peut-être moins éprouvant si j'exigeais qu'elles gardent leurs mains derrière le dos pendant le baiser, vous ne pensez pas ?

—A la réflexion, je ne pense pas, Théophilus, mon ami, lui dis-je. Vous préférez sans doute payer un peu de votre personne, compte tenu de l'enjeu, et je vous suggère d'adopter la règle du « tous les coups sont permis ».

—Vous avez peut-être raison, déclara Théophilus, qui n'était pas du genre à se cramponner à une idée face à un spécialiste susceptible de faire état d'une copieuse expérience en la matière.

A cette époque à peu près, je dus m'absenter un bon mois pour affaires, et je ne revis Théophilus que beaucoup plus tard — mais vous n'êtes pas pressé, auguré-je. C'était au supermarché, et il poussait un chariot raisonnablement plein de denrées diverses et variées. Je fus frappé par son attitude : à sa façon de regarder furtivement d'un côté et de l'autre, on aurait dit un lapin le jour de l'ouverture de la chasse.

Lorsque j'arrivai à sa hauteur, il fit un écart et rentra la tête dans les épaules en poussant un cri étranglé puis il me reconnut et dit :

—Jésus Dieu ! J'ai cru que c'était une femme !

— Vous avez toujours ce problème ? fis-je en hochant la tête. Alors, vous n'avez pas organisé ce tournoi éliminatoire ?

—J'ai essayé. Et c'est là que mes ennuis ont commencé.

—Que s'est-il passé ?

—Et bien...

Il regarda d'un côté puis de l'autre, et fit quelques pas pour jeter un coup d'œil dans une allée transversale. Soulagé de constater que la voie était libre, il me parla d'une voix basse, haletante, comme un homme qui sait que la discrétion est de mise et que le temps lui est compté.

— Je l'ai organisé dit-il. Je leur ai fait remplir des fiches détaillées très complètes en indiquant leur âge, la marque du dentifrice utilisé, quelques références — enfin, les trucs habituels — et puis j'ai fixé une date. Je m'étais débrouillé pour que le tournoi ait lieu dans la grande salle de bal du Waldorf Astoria, et j'avais tout prévu : une ample provision de Dermophil indien pour les lèvres, une bouteille d'oxygène en cas de besoin, et je m'étais même assuré les services d'un masseur professionnel pour soigner ma forme. Mais la veille du tournoi, un homme vint me voir chez moi.

» Je dis un homme, mais l'être qui apparut à mes yeux médusés donnait plutôt l'impression d'un tas de briques en mouvement de deux mètres de hauteur et d'un mètre cinquante de large. Il avait des mains comme des pelles, Poclain, et on voyait bien qu'il était capable d'envoyer valdinguer un camion et d'assommer toute une potée de rhinocéros adultes non prévenus. Les commissures de ses lèvres se retroussèrent en ce qui aurait pu passer pour un sourire mais révélait des crocs rappelant de très près ceux du machairodus, et il me tint à peu près ce langage :

— Ma sœur, monsieur, fait partie des concurrentes inscrites au tournoi de demain.

— Vous m'en voyez, monsieur, très heureux, répondis-je, dans l'espoir de maintenir la conversation sur le strict terrain de la plus exquise urbanité.

— Ma petite sœur, monsieur, est une fleur délicate de notre vieil arbre généalogique, reprit-il. C'est la prunelle de nos yeux, à mes trois frères et à moi-même, et aucun de nous ne pourrait supporter qu'elle subisse une déception.

— Vos frères, monsieur, vous ressemblent-ils ? m'enquis-je.

— Pas du tout, monsieur, répondit-il d'un ton chagrin. Ayant été malade dans ma

prime jeunesse, j'aurai vécu toute ma vie rabougri et ratatiné alors que mes frères sont de magnifiques représentants de l'espèce humaine, grands comme ça.

II éleva la main de deux mètres cinquante-neuf, je précise, au-dessus du sol.

— Je suis, monsieur, sûr que mademoiselle votre charmante sœur à les meilleures chances de son côté, répondis-je avec ferveur.

— Vous me voyez, monsieur, ravi de l'apprendre. Il se trouve que la nature m'a, pour compenser, sans doute, la chétivité de ma constitution, doté d'un don de seconde vue, et que je suis persuadé que ma petite sœur remportera le tournoi. Le fait est, poursuivit-il, que pour quelque étrange raison ma petite sœur a conçu pour votre personne un juvénile attachement, et que nous serions, mes frères et moi-même, plus mauvais que des hyènes putrides si elle devait être déçue. Et nous avec elle...

Il eut un rictus qui dévoila ses crocs encore plus haut que précédemment et fit craquer les articulations de sa main droite, l'une après l'autre, produisant un vacarme évocateur du bruit d'un fémur en train de rompre. Je n'ai entendu rompre que très peu de fémurs dans ma vie, mais un accès soudain de seconde vue me fit reconnaître que c'est à ce bruit que cela devait ressembler.

J'ai, monsieur, dis-je, le sentiment qu'il se pourrait que vous ayez raison. Avez-vous une photo de la jeune personne, pour référence ultérieure ?

— C'est drôle, mais il se trouve justement que j'en ai une sur moi, répondit-il.

— Il produisit une photo encadrée, et — épouvantable visu ! — l'espace d'un instant, je dois admettre que le cœur me manqua. Je ne voyais pas comment elle pourrait gagner le tournoi.

Et pourtant, il doit y avoir du vrai dans ces histoires de seconde vue, car, en dépit des handicaps accumulés contre elle, cette demoiselle gagna haut la main. Il y eut bien quelque chose qui faillit ressembler à un pugilat en règle lors de la proclamation des résultats, mais l'impétrante évacua ellemême la salle avec une célérité remarquable, et depuis lors, nous sommes malheureusement — ou plutôt heureusement — inséparables. En fait, elle est par-là, plongée à mi-corps dans les bacs à viande. Elle mange beaucoup de viande. Cuite, parfois.

Je vis la demoiselle en question, et reconnus celle qui avait naguère coursé notre

taxi sur la valeur de deux pâtés de maisons. C'était de toute évidence une jeune personne nantie d'une forte détermination, et j'admirai ses biceps avantageux, ses pectoraux proéminents et les épais sourcils qui se rejoignaient au-dessus de son nez.

— Vous savez, Théophilus, dis-je, il serait peut-être possible de ramener à son niveau primitif l'attirance que vous inspirez aux femmes.

—Je ne me sentirais pas tranquille, répondit-il avec un profond soupir. Ma fiancée et ses volumineux frangins pourraient mal interpréter sa soudaine déperdition d'intérêt pour ma personne. Je dois dire en outre que la situation n'est pas dépourvue de compensations. C'est ainsi, par exemple, que je

peux me promener à toute heure du jour et de la nuit dans n'importe quelle rue de la ville ; quel que soit le danger potentiel, je suis parfaitement en sécurité avec elle. L'agent de la circulation le plus borné devient un ange de douceur si l'envie lui prend de froncer les sourcils à son adresse. Et elle est aussi spontanée qu'inventive dans ses démonstrations d'affection. Non George, tel est mon destin et je l'accepte. Le quinze du mois prochain, nous nous marierons et elle me fera franchir dans ses bras le seuil de la maison neuve que ses frères nous ont offerte. Ils ont fait fortune dans le compactage des épaves automobiles, grâce à des frais généraux particulièrement modestes. Ils font ça avec leurs mains, vous voyez. C'est juste que de temps en temps je regrette...

Ses yeux s'étaient égarés, involontairement, sur les formes graciles d'une jeune femme blonde qui venait vers lui le long de l'allée. Elle le regarda comme il la regardait et son être sembla vibrer ainsi que toute une manufacture de harpes.

—Excusez-moi, dit-elle timidement, et sa voix était une musique céleste, mais ne nous sommes-nous pas rencontrés l'autre jour, au bain turc ?

Au moment où elle prononçait ces paroles, des pas ébranlèrent le sol derrière nous et nous fûmes interrompus par un baryton courroucé.

—Théophilus, mon cœur, fit la voix, cette... morue t'importunerait-elle, par hasard ?

Le front barré d'une somptueuse ride, la lumière des jours de Théophilus se pencha de toute sa hauteur sur la jeune personne qui se recroquevilla devant elle, avec une expression de pure terreur.

Je m'interposai promptement entre les deux femmes — au prix d'un risque considérable pour ma personne, bien entendu, mais j'ai la bravoure du roi de la jungle, c'est bien connu.

— Cette douce enfant est ma nièce, madame, dis-je. M'ayant aperçu de loin, elle s'est précipitée dans cette direction pour apposer un chaste baiser sur mon front. Que ceci l'ait placée sur la trajectoire de votre bien-aimé Théophilus est l'effet d'une coïncidence aussi absolue qu'inéluctable.

Ainsi que je le constatai avec désespoir, l'immonde propension à la suspicion que j'avais discernée chez la douce amie de Théophilus dès notre première rencontre se manifesta à nouveau.

— Ah oui, vraiment ? fit-elle d'un ton radicalement dépourvu de la charmante bonhomie qu'on aurait aimé y trouver. Dans ce cas, je me ferai une joie de vous voir partir, a) ensemble et b) immédiatement ! Klar ?

Les choses étant ce qu'elles étaient, je crus sage de m'exécuter. Je pris la jeune femme par le bras et nous nous éloignâmes, abandonnant Théophilus à son destin.

— Oh, monsieur, fit la jeune femme, vous avez été si terriblement brave et astucieux. Si vous n'étiez pas venu à mon secours, j'aurais sûrement eu à déplorer diverses contusions et ecchymoses.

— Ce qui aurait été une honte, répondis-je galamment, car ce corps d'albâtre n'a certainement jamais été conçu pour les contusions. Pas plus que pour les ecchymoses, au demeurant. Allons, vous avez parlé de bain turc. Et si nous en cherchions un tous les deux ? Il se trouve que j 'en ai justement un chez moi, ou du moins une baignoire américaine, ce qui revient virtuellement au même.

Après tout, que le meilleur gagne, non ?

5

Un grondement sourd

Je fais tout ce que je peux pour ne pas croire ce que me raconte mon ami George.

Comment pourrais-je me fier à un personnage qui prétend pouvoir invoquer à volonté un petit démon de deux centimètres appelé Azazel ; un démon qui serait en fait un extraterrestre doté de pouvoirs extraordinaires, mais strictement limités ?

Et pourtant George a le chic pour braquer sur moi le regard candide de ses grands yeux bleus qui ne cillent même pas, et me faire croire — provisoirement — à ses histoires. Ce doit être le syndrome du Vieux Marinier.

Je lui ai dit une fois que je pensais que son petit démon lui avait donné le don d'hypnose verbale, mais George a répondu avec un soupir :

— Absolument pas ! Si je lui dois quelque chose, c'est la malédiction d'attirer les confidences — à ceci près que c'était déjà mon lot depuis longtemps lorsque j'ai rencontré Azazel. Les gens les plus invraisemblables insistent pour déverser sur moi le fardeau de leurs ennuis. Et parfois... (Il secoua la tête avec un profond accablement.) Parfois, reprit-il, c'est plus qu'on n'en peut exiger d'une chair et d'une âme humaines. Ainsi, par exemple, le jour où je rencontrai un certain Hannibal West...

Je le vis pour la première fois (c'est George qui parle) dans le salon d'un hôtel où j'étais descendu. Si je le remarquai, c'est surtout parce qu'il m'empêchait de voir une serveuse sculpturale, vêtue d'une façon merveilleusement succincte. Il s'imagina sans doute que je le regardais, ce que je n'aurais certainement pas fait de mon propre gré, je vous prie de le croire, mais il prit cela pour une manifestation de sympathie et s'installa à ma table, avec son verre, sans que je l'eusse invité.

Étant d'un naturel affable, je le gratifiai en toute amitié d'un grognement hargneux et d'un regard torve, qu'il accueillit avec flegme. Les deux douzaines de cheveux filasses qui lui étaient demeurés fidèles décrivaient des arabesques sur son crâne pour donner, à une portée de fusil, l'illusion d'un système pileux fortement développé et son visage incolore arborait l'expression d'intense concen
-

tration qui est l'apanage du fanatique, bien que, je dois à la vérité historique de l'admettre, je ne remarquasse ce dernier détail que par la suite.

— Je m'appelle Hannibal West, dit-il, et je suis professeur de géologie. Je suis particulièrement spécialisé dans la spéléologie. Vous ne seriez spéléologue vous-

même, par hasard ?

Je compris tout de suite qu'il avait cru reconnaître en moi l'âme sœur. Cette éventualité me donnait des haut-le-cœur, mais je demeurai néanmoins courtois.

— Je m'intéresse à tous les mots étranges, répondis-je. Qu'est-ce que la spéléologie ?

—Les grottes, dit-il. L'étude et l'exploration des grottes. C'est ma passion, monsieur. J'ai visité des grottes sur tous les continents, à l'exception de l'Antarctique. J'en sais plus sur les grottes que n'importe qui en ce bas monde.

—Comme c'est agréable. Et impressionnant, avec ça, conclus-je avec le sentiment d'avoir ainsi mis fin à une rencontre des moins satisfaisantes.

Puis je fis signe à la serveuse de renouveler ma consommation, ce qui me permit d'observer, avec un intérêt tout scientifique, sa progression ondulante à travers la salle.

Hannibal West ne voulut pourtant pas reconnaître là l'épilogue de notre entretien.

— Oui, reprit-il en hochant vigoureusement la tête, et vous êtes encore en deçà de la vérité en disant que c'est impressionnant. J'ai exploré des grottes que personne au monde ne connaît. J'ai pénétré dans des cavernes souterraines que le pied de l'être humain n'avait jamais foulées. Je fais partie des rares êtres vivants qui se sont aventurés dans des endroits où aucun homme — aucune femme, pour le même prix — n'était allé. J'ai respiré un air que pas un poumon humain n'avait inhalé jusqu'alors, et j'ai vu des choses et entendu des sons que personne n'avait vues ou entendus... personne qui ait survécu, conclut-il en frissonnant.

Mon verre était arrivé et je le pris avec reconnaissance, en admirant la grâce avec laquelle la serveuse s'était penchée pour le placer sur la table, devant moi.

—Heureux homme, fis-je sans vraiment penser à ce que je disais.

— Oh non, non, non, fit West. Je suis un misérable pécheur, appelé par le Seigneur à venger les crimes de l'humanité.

C'est alors seulement que je le regardai attentivement et remarquai dans ses prunelles une lueur de fanatisme qui me cloua pratiquement au mur.

— Dans les grottes ? demandai-je.

—Dans les grottes, répondit-il d'un ton solennel. Vous pouvez me faire confiance : je suis professeur de géologie, je sais de quoi je parle.

J'avais, au cours de ma longue existence, rencontré tout un tas de professeurs qui ne savaient absolument pas de quoi ils parlaient, mais je m'abstins de mentionner ce fait.

Peut-être West déchiffra-t-il cette opinion dans mon regard expressif, car il pêcha une coupure de journal dans une serviette qui se trouvait à ses pieds et me la tendit.

— Tenez, dit-il. Jetez donc un coup d'œil là-dessus !

Je n'irai pas jusqu'à dire que le document en question méritait une étude attentive. C'était un article en trois paragraphes découpé dans une feuille de chou d'East Fishkill, dans l'Etat de New York. Un gros titre annonçait : « Un grondement sourd », et c'était un compte rendu de fait divers ; des habitants de l'endroit s'étaient plaints à la police d'un grondement sourd qui leur faisait une impression inquiétante et mettait en émoi les populations félines et canines avoisinantes. La police

avait classé le dossier en attribuant l'incident à un orage éloigné, bien que la météo locale ait réfuté avec la dernière énergie en avoir provoqué aucun ce jour-là dans la région.

—Qu'est-ce que vous dites de ça ? fit West.

— ça n'aurait pas pu être une épidémie de dyspepsie galopante ?

Il eut un rictus méprisant, comme si cette suggestion passait les bornes inférieures du mépris. Il faut croire qu'il n'avait jamais eu d'indigestion car, sans cela, il aurait considéré la chose comme au -delà des limites de son diaphragme, tout au plus.

—J'ai relevé des informations similaires dans des journaux de Liverpool,

Angleterre, de Bogota, Colombie, de Milan, Italie, de Rangoon, Birmanie, et peut-être d'une centaine d'autres endroits dans le monde entier, poursuivit-il. J'en fais collection. Elles parlent toutes d'un grondement sourd, pénétrant, qui provoque des réactions de peur, met les populations mal à l'aise et rend les animaux fous, et cela dure à chaque fois pendant deux jours.

— Un événement mondial unique, suggérai-je.

— Exactement ! Pfah ! Des problèmes digestifs, vraiment ! (Il darda sur moi un regard courroucé, siffla son verre et se frappa sur la poitrine.) Le Seigneur a placé une arme dans ma main et je dois apprendre à l'utiliser.

—Quelle arme ? m'enquis-je.

Il ne me répondit pas directement.

—J'ai découvert cette grotte tout à fait accidentellement, fit-il. Et je m'en réjouis parfois, car les grottes dont l'accès est trop ostensible relèvent du domaine public ; on peut être sûr qu'ell es auront accueilli des milliers de visiteurs. Montrez-moi une ouverture étroite, bien cachée, un accès envahi par la végétation, abrité par un éboulis de roches, dissimulé derrière une cascade, placé dans un endroit invraisemblable, pratiquement inaccessible, et je vous montrerai une grotte vierge, digne d'être inspectée. Vous prétendez toujours ne rien connaître à la spéléologie ?

—J'ai visité quelques grottes, bien sûr, poursuivis-je. Les grottes de Luray, en Virginie...

—Commerciales ! s'écria West en tordant la bouche et en cherchant par terre un endroit où cracher.

(Il n'en trouva par bonheur aucun.) Puisque vous ne connaissez rien aux joies divines de la spéléo, poursuivit-il, je ne vous assommerai pas avec le récit fastidieux de l'endroit où je la trouvai, et de la façon dont je l'explorai. Il n'est pas toujours prudent de s'aventurer en solo dans des grottes inconnues, évidemment, mais c'est un exercice auquel je me livre fréquemment. Après tout, personne ne m'arrive à la cheville dans ce domaine, sans parler du fait que j'ai la bravoure du lion.

Je dois dire que, dans ce cas précis, il est heureux que j'aie été seul, car il n'aurait

pas fallu qu'un autre être humain tombe sur ce que je découvris ce jour-là. Il y avait plusieurs heures que j'étais en exploration lorsque j'entrai dans une vaste salle silencieuse, garnie d'une profusion de stalactites et de stalagmites. Je me frayai un chemin entre les stalagmites en traînant ma corde de rappel derrière moi, car je n'avais pas envie de me perdre, lorsque je tombai sur ce qui avait dû être une grosse stalagmite rompue selon un plan de clivage naturel. Il y avait un petit tas de poussière de grès sur un

côté. Je ne saurais dire ce qui avait occasionné la rupture — peut-être un gros animal pourchassé s'était-il réfugié dans la grotte et avait-il heurté la stalagmite dans le noir, à moins qu'un tremblement de terre de faible amplitude n'ait abattu cette stalagmite plus fragile que d'autres.

Quoi qu'il en soit, la partie supérieure du moignon subsistant de la stalagmite n'était plus maintenant qu'un plan lisse et humide, qui luisait dans le faisceau de ma lampe électrique. La chose était grossièrement circulaire et faisait irrésistiblement penser à un tambour. Tant et si bien que je tendis machinalement la main et tapai dessus avec mon index droit.

C'était bien un tambour, dit-il en drainant le fond de son verre. Ou du moins, une structure qui vibrait lorsqu'on tapait dessus. Je ne l'eus pas plus tôt effleurée qu'un grondement sourd emplit la salle ; un bruit vague, indistinct, pratiquement au seuil de la perception auditive, presque complètement infrasonique. En fait, j'eus l'occasion de vérifier par la suite que la fraction du son assez haute pour être audible ne constituait qu'une faible partie de l'ensemble. La vibration était presque entièrement constituée d'ondes trop courtes pour que l'oreille les perçut, bien qu'elles fissent trembler tout le corps. Cette vibration inaudible produisit sur moi l'impression la plus désagréable qui se puisse concevoir.

Je n'avais jamais rencontré un phénomène semblable. Je n'avais fourni par mon toucher qu'une énergie infime. Comment avait-elle pu se trouver convertie en une vibration aussi puissante ? Je n'ai jamais vraiment réussi à comprendre le phénomène. Ce qui est sûr, c'est que le sous-sol de notre planète recèle des sources d'énergie considérables Il y aurait peut-être un moyen de capter la chaleur du magma et d'en convertir une petite partie en son, cette première extraction permettant de libérer le reste de l'énergie sonore, ce qui constituerait un genre de laser sonique — autrement dit, en remplaçant, dans le mot laser, le I de « lumière » par le s de « son », un « saser » .

—Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille, dis-je d'un ton sévère.

—Non, reprit West avec un rictus déplaisant. J'ose affirmer que vous n'en avez jamais entendu parler. Personne, d'ailleurs. Un assemblage d'éléments géologiques a engendré un saser naturel. Cet accident ne s'est assurément produit qu'une seule fois en un million d'années, et encore, en un seul point de la planète. C'est peut-être le plus extraordinaire de tous les phénomènes terrestres.

— Là, vous faites fort, fis-je. Déduire tout cela d'une pichenette...

—Je suis un homme de science, monsieur, et je puis vous assurer que j e me suis pas contenté d'une chiquenaude. Je me suis livré à plusieurs expériences. J'ai tenté de donner des coups plus forts, et je me suis très vite rendu compte que j'aurais pu gravement souffrir des réverbérations dans cet endroit clos. Je conçus et réalisai un dispositif qui me permettait de laisser tomber des cailloux de différentes grosseurs sur le saser alors que je me trouvais à l'extérieur de la grotte. Je m'aperçus que le bruit était audible à des distances stupéfiantes, et je constatai, grâce à un simple sismomètre, que l'on pouvait mesurer des vibrations perceptibles à plusieurs dizaines de kilomètres. Je laissai enfin tomber une série de graviers l'un après l'autre, et découvris que l'effet était cumulatif.

—C'était le jour où l'on entendit des grondements sourds dans le monde entier, peut-être ? fis-je.

—Exactement, répondit-il. Tout compte fait, vous n'êtes finalement pas aussi mentalement démuni qu'il y paraît. La planète tout entière a résonné comme une cloche.

— J'ai entendu dire que des tremblements de terre particulièrement violents pouvaient produire le même résultat.

—Oui, mais ce saser est capable d'émettre une vibration plus intense que celle de n'importe quel tremblement de terre, et sur des longueurs d'ondes précises — une longueur d'onde susceptible, pourquoi pas, de séparer les composants des cellules : les acides nucléiques des chromosomes, par exemple.

Je ruminai l'information un instant.

— Mais ça détruirait la cellule, ça.

— A coup sûr. C'est peut-être comme ça que les dinosaures sont morts.

— J'ai entendu dire que c'était à la suite de la collision entre la Terre et un astéroïde.

— Oui, mais, pour qu'une collision produise ce résultat, il aurait fallu que le prétendu astéroïde soit gigantesque. Un astéroïde de dix kilomètres de diamètre. Et cette explication implique la présence de poussière dans la stratosphère et un hiver de trois ans. Mais pourquoi certaines espèces se seraient -

elles éteintes tandis que d'autres survivaient, de façon tout à fait incohérente ? Imaginez maintenant un astéroïde beaucoup plus petit, frappant un saser et désagrégeant les cellules grâce à ses vibrations sonores. Peut-être quatre-vingt-dix pour cent des cellules de toutes les créatures vivantes qui hantaient la surface du globe furent-elles détruites en quelques minutes, sans autre consé-

quence marquante sur l'environnement planétaire. Certaines espèces auraient réussi à survivre, d'autres non, pour une pure et simple question de structure interne et d'agencement d'acides nucléiques.

— Telle est donc, dis-je avec le sentiment pénible que ce fanatique était sérieux, l'arme que le Seigneur a placée entre vos mains ?

— Exactement, dit-il. J'ai calculé avec précision les longueurs d'ondes des sons produits selon la façon dont on active le saser, et je cherche maintenant la longueur d'onde susceptible de démanteler spécifiquement les acides nucléiques humains.

—Humains ? Mais pourquoi ? demandai-je.

—Pourquoi pas humains ? fit-il à son tour. Quelle est l'espèce qui, en pullulant sur la planète, a détruit l'environnement, éliminé les autres espèces et rempli la biosphère de produits chimiques polluants ? Quelle est l'espèce qui saccage la Terre et l'aura rendu irrémédiablement invivable d'ici quelques dizaines d'années à peine ? Nulle autre, vous me l'accordere z, que l'homo sapiens. Si je parviens à découvrir la longueur d'onde correcte, je pourrai actionner mon saser comme il convient, et, grâce à son énergie intrinsèque, plonger la Terre dans des vibrations acoustiques qui la débarrasseront de sa vermine humaine en un jour ou deux, car

les sons ne se transmettent pas vite, sans toucher aux autres formes de vie dont les acides nucléiques sont d'une structure interne différente.

—Vous ne reculeriez pas devant l'extermination de plusieurs milliards d'êtres humains ? demandai-je.

—C'est bien ce que le Seigneur a fait avec le Déluge...

— Vous ne croyez pas sérieusement à ces histoires bibliques de...

— Je suis un géologue créationniste*, répondit-il d'un ton définitif.

Là, j'avais tout compris.

— ha-ha, fis-je dans l'idiome de Shakespeare. Le seigneur avait bien promis de ne jamais renvoyer de Déluge sur la Terre, mais il n'avait pas parlé des ondes acoustiques.

— Et voilà ! Les milliards de cadavres fertiliseront et feront fructifier la Terre, nourrissant toutes ces formes de vie qui ont tant souffert des méfaits de l'humanité et n'auront pas volé leur revanche.

D'ailleurs, l'espèce humaine ne disparaîtra pas complètement : il en subsistera bien quelques résidus.

Il se trouvera forcément des hommes et des femmes dont les acides nucléiques se révéleront insensibles aux ondes sonores. Ces survivants, bénis du Seigneur, pourront repartir à zéro, et on peut espérer qu'ils auront appris une leçon sur les torts du Mal, si je puis dire.

—Mais, repris-je, pourquoi me racontez-vous tout cela ? Car je commençais à trouver bizarre qu'il me fasse ce genre de confidences.

—J'ai la certitude absolue que vous pouvez m'aider dans ma tâche ! déclara-t-il en se penchant vers moi et en empoignant les revers de mon veston — expérience passablement désagréable, car il avait l'haleine plutôt chargée.

—Moi ? Mais je vous assure bien que je ne connais rigoureusement rien aux

longueurs d'ondes, pas plus qu'aux acides nucléiques ou... (Et pourtant, en y réfléchissant à deux f ois... je me ravisai donc.) Après tout, maintenant que vous m'y faites penser, il se pourrait que j'aie juste ce qu'il vous faut. Me feriez-vous, monsieur, l'honneur de m'attendre pendant peut-être un quart d'heure ? L'invitai-je d'une voix plus protocolaire, avec l'indéfectible civilité qui me caractérise.

— Certainement, monsieur, répondit-il avec un égal formalisme. Pendant ce temps-là, je m'occuperai l'esprit en procédant à d'abstrus calculs mentaux.

Je me ruai hors du salon et refilai discrètement un billet de dix dollars au barman.

— Veillez, lui dis-je dans un murmure, à ce que ce monsieur, si j'ose m'exprimer ainsi, ne s'en aille pas avant mon retour. Faites-le boire. A mes frais, s'il n'y a absolument pas moyen de faire autrement.

Je ne manque jamais d'emporter avec moi les quelques ingrédients qui me sont nécessaires pour invoquer Azazel, et, quelques minutes plus tard, il était assis, auréolé de sa lueur rose habituelle, sur ma lampe de chevet.

— Tu m'as interrompu alors que j'étais justement en train de composer un pasmaratso sur lequel je comptais formellement pour conquérir le cœur d'une jolie samini, me dit-il d'une voix sentencieuse, quoique flûtée.

— Tu m'en vois désolé, Azazel, fis-je dans l'espoir qu'il ne me ferait pas perdre mon temps en m'exposant la nature du pasmaratso ou les charmes de la samini, dont je me souciais comme d'une rognure d'ongle, mais il s'agit peut-être d'une affaire de la plus extrême gravité.

** Théorie des fondamentalistes religieux d'Amérique du Nord, opposée au darwinisme, et prenant au pied de la lettre le récit biblique de la création du monde. (NdT)*

— Tu ne pourrais pas changer de disque ? fit-il, d'un ton hargneux.

J'esquissai rapidement à son profit les grandes lignes de la situation, et je dois dire qu'il l'appréhenda instantanément. Il est très bon à ce jeu-là ; il n'a pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Je crois personnellement qu'il lit dans mon

esprit, bien qu'il me jure ses grands dieux qu'il considère mes pensées comme inviolables. Mais quelle confiance peut-on avoir en un petit démon de deux centimètres de haut, qui, de son propre aveu, passe son temps à essayer de suborner de jolies samini, quoi que cela puisse être, et ne recule pour ce faire devant aucune ruse, même la plus déshonorante ? Au demeurant, je ne sais plus très bien s'il a dit que mes pensées étaient inviolables ou intolérables ; mais là n'est pas la question.

— Où est cet être humain dont tu parles ? Couina-t-il. — Au bar. Juste à côté de...

—Te bile pas. Je suivrai l'aura de décrépitude mentale. Ah, je crois que je la sens... A quoi peut-on identifier le personnage ?

—Des cheveux filasse, des yeux clairs...

—Non, le mental.

— Un fanatique.

—Ah, tu aurais dû le dire tout de suite. Je le tiens... Et je crois que j'aurai besoin d'un sacré bain de vapeur quand je rentrerai chez moi. Il est pire que toi.

—C'est hors du sujet. Raconte-t-il la vérité ?

—Sur le saser ? Astucieux concept, au demeurant.

— Oui.

— Difficile à savoir. Comme je répète toujours à un de mes amis qui se prend pour un grand chef spirituel, Qu'Est-Ce Que La Vérité ? Je ne peux dire qu'une chose : il considère que c'est vrai. Il en est persuadé. Maintenant, ce que croit un être humain, quelque ardeur qu'il y mette, ne constitue pas nécessairement une réalité objective. Tu as probablement eu l'occasion de t'en rendre compte au cours de ton existence ?

—Ben voyons. Mais n'y-a-t-il pas moyen de distinguer la certitude née d'une vérité objective et la conviction qui n'en est pas issue ?

—Chez les entités intelligentes, sûrement, mais chez les êtres humains... Enfin,

comme tu sembles considérer cet homme comme présentant un énorme danger potentiel, je peux réorganiser certaines molécules de son cerveau, et en moins de deux, couic, il est mort.

— Non, non, fis-je. C'est peut-être une faiblesse imbécile de ma part, mais je suis contre le meurtre.

Ne pourrais-tu réorganiser ses molécules de telle sorte qu'il oublie complètement tout ce qui concerne ce saser ?

Azazel exhala un petit soupir sifflant.

—Ça, c'est beaucoup plus difficile. Les molécules de son cerveau ne sont pas faciles à manipuler ; elles sont toutes gluantes. Enfin, voyons, une petite rupture bien propre...

— J'insiste, insistai-je.

—Oh très bien, concéda Azazel, d'un ton morne.

Il me la joua complète, avec halètements, ahanements et patin couffin, afin de bien me montrer comme c'était dur, puis il finit par dire :

—C'est fait.

—Parfait. Attends-moi, ici, s'il te plaît. Je vais juste vérifier, et je reviens.

Je me précipitai au rez-de-chaussée. Hannibal West était toujours assis au même endroit. Le garçon me gratifia d'un clin au passage.

—Nous n'eûmes pas besoin de consommer, monsieur, dit ce noble personnage à qui je décernai aussitôt cinq dollars complémentaires.

West leva sur moi un regard radieux.

—Effectivement, répondis-je. Vous êtes très perspicace. Je crois que je tiens la solution au problème du saser.

— Le sincère ? Quel sincère ? demanda-t-il avec un étonnement non feint.

— La chose que vous avez découverte au cours de vos pérégrinations spéléologiques.

—Mes pérégrinations spéléologiques ? Mais de quoi voulez-vous parler ?

—Vos expéditions dans des grottes souterraines.

—Enfin, monsieur, fit West en fronçant les sourcils, je n'ai, de ma vie, jamais mis les pieds dans une grotte. Auriez-vous complètement perdu l'esprit ?

—Non, mais je viens de me rappeler un rendez-vous important. Adieu, monsieur, et pour toujours-longtemps. Nous ne nous reverrons probablement jamais.

Je regagnai ma chambre en hâte et, un peu essoufflé, trouvai Azazel en train de fredonner une espèce de chanson très en vogue chez les entités de son espèce. Ils ont vraiment des goûts musicaux atroces.

—Il a perdu la mémoire, dis-je. Et j'espère qu'il ne la retrouvera jamais.

—Ça, tu peux être tranquille, fit Azazel. Prochaine étape : ce satané saser. S'il peut réellement amplifier un son en tirant son énergie de la chaleur interne de la Terre, il faut réorganiser sa structure avec soin, et très minutieusement. Une minuscule rupture au point stratégique — chose, sans nul doute, à la portée de mes immenses pouvoirs — devrait assurément réduire à néant toute activité dans ce saser. Où se trouve-t-il au juste ?

Un haut fourneau se serait abattu sur mon crâne que je n'aurais pas été plus abasourdi.

— Comment veux-tu que je le sache ? demandai-je.

Il me dévisagea, probablement tout aussi frappé, mais il est difficile de déchiffrer l'expression de son minuscule visage.

— Tu ne veux pas dire que tu m'as demandé de lui effacer la mémoire avant d'avoir obtenu cette information fondamentale, si ?

— Ça ne m'est pas venu à l'idée, dis-je.

— Mais si le saser existe, si sa conviction était basée sur une vérité objective, quelqu'un d'autre, un gros animal, une météorite, n'importe quoi pourrait tomber dessus. Et toute vie pourrait être inéluctablement anéantie sur Terre, à tout instant.

— Dieu du ciel ! murmurai-je.

— Allons, allons, fit-il. (Ma détresse avait dû l'émouvoir.) Il faut voir le bon côté des choses : ce qui pourrait arriver, au pire, c'est que tous les êtres humains soient nettoyés. Bon, ce ne sont que des êtres humains. Ce n'est pas comme si c'était des gens.

George termina son histoire, l'air très abattu.

— Et voilà, dit-il. Je suis condamné à vivre avec la connaissance du fait que le monde peut s'anéantir à tout moment.

— Ça n'a pas de sens ! dis-je avec chaleur. Même si vous m'avez raconté la vérité au sujet de cet Hannibal West, ce qui, pardonnez-moi, n'est pas évident du tout, il était peut-être atteint de démence sénile.

George me contempla pendant un instant avec toutes les apparences du mépris.

— Je n'échangerais pas cette sordide tendance au scepticisme pour toutes les plus belles samini du monde natif d'Azazel. Comment expliquez-vous ceci ?

Il tira de son portefeuille une petite coupure de journal. C'était un extrait du New York Times de la veille, intitulé « Un grondement sourd ». Il y était question d'un grondement sourd qui perturbait les habitants de Grenoble, France.

— II y a une explication, George, dis-je. Vous avez lu cet article et vous avez échafaudé toute cette histoire en conséquence.

L'espace d'un instant, George me regarda comme s'il allait imploser, mais lorsque je ramassai l'addition, passablement substantielle au demeurant, que la serveuse avait placée entre nous, des

sentiments autrement modérés prirent le dessus, et nous nous serrâmes plutôt

cordialement la main au moment de nous quitter.

Et pourtant, je dois admettre que je ne dors pas très bien depuis. Je me réveille toutes les nuits vers deux heures et demie, en dressant l'oreille pour réentendre le grondement sourd qui, j'en jurerais, m'a tiré du sommeil.

6

L'homme qui voulut sauver l'humanité

J'ai un ami klutz, me dit un soir mon ami George, dans un soupir profond comme la tombe et sinistre ainsi qu'elle.

Je hochai la tête d'un air entendu.

— Les oiseaux de même plumage...

George me jeta un coup d'œil surpris.

— Quel rapport avec la volaille ? Vous avez vraiment le chic pour sauter du coq à l'âne, vous. Je mets cela sur le compte d'un intellect rigoureusement inadéquat — maintenant, je dis ça par pitié, ce n'est pas un reproche.

— Très bien, très bien, fis-je. Admettons. Lorsque vous faites allusion à votre mai klutz, c'est d'Azazel que vous voulez parler, sans doute ?

Azazel est le petit démon — ou l'extraterrestre, à votre convenance — de deux centimètres de haut dont George nous rebat les oreilles, ne s'interrompant que pour répondre à une question directe, toujours sur le même thème.

— Azazel n'est plus un sujet de plaisanterie, et je ne vois même pas comment vous avez pu en entendre parler, me répondit-il d'un ton glacial.

— Oh, j'ai dû me trouver à moins de deux kilomètres de votre personne, un jour.

George ne prêta pas attention à cette réplique, mais me raconta l'histoire suivante : Le terme euphonique de klutz me vint en fait pour la première fois aux oreilles lors d'une conversation avec mon ami Menander Block. Il est à craindre que vous ne l'ayez jamais rencontré, car c'est un universitaire distingué, et comme tel il est plutôt sélectif dans le choix de ses relations, ce dont on ne saurait lui tenir

rigueur quand on vous connaît.

Le mot klutz désignait, ainsi qu'il me l'expliqua, un individu maladroit, « branque ».

— Comme moi, me dit-il. Ça vient du yiddish. Dans son sens littéral, ce mot désigne un bout de bois, une bûche, un bloc. Vous avez peut-être remarqué que je m'appelle Block. Et pourtant, fit-il avec un soupir monumental, je ne suis pas un klutz dans toute l'acceptation du terme. Je ne suis pas de bois, pas plus que ce que l'on appelle un bûcheur, et je n'ai rien de bloqué. Je danse avec la légèreté du zéphyr et suis plus délié que la libellule. Tous mes mouvements ont une grâce de sylphe, et un grand nombre de jeunes personnes pourraient témoigner, si je jugeais prudent de les laisser faire, de mes dispositions pour les choses de l'amour. Je serais plutôt un klutz à longue portée. Je ne suis pas personnellement affecté par ce phénomène, c'est tout ce qui m'entoure qui devient klutzifique. Tout se passe comme si l'univers entier prenait ses propres pieds cosmiques dans les ficelles du tapis galactique. Si l'on voulait marier la langue grecque et le yiddish, je pense que l'on pourrait dire que je suis un téléklutz.

— Cela vous a pris il y a longtemps, Menander ? demandai-je.

— Le jour de ma naissance. Mais je n'ai pris conscience de cette étrange caractéristique qu'à l'âge adulte, évidemment. Dans ma prime jeunesse, je considérais avec ingénuité ce qui m'arrivait comme la marche normale des choses.

— Avez-vous parlé de ceci avec quelqu'un d'autre ?

— Allons, George, vieux camarade, vous voulez donc qu'on me croie fou ? Vous imaginez un psychanalyste, par exemple, confronté au phénomène de téléklutzisme? Il n'attendrait pas la fin de la première séance pour me réserver une jolie chambre chez les agités de la citrouille et entreprendre un bel article sur la nouvelle psychose qu'il aurait découverte. Non, cela aurait pour seul résultat de lui permettre de gagner des argents énormes sur mon dos, et je ne vais tout de même pas entrer au cabanon rien que pour permettre à une sangsue psychomédicale de s'en mettre plein les poches. Je ne peux en parler à personne.

— Alors pourquoi me racontez-vous tout ça à moi, Menander ?

— Parce que, d'un autre côté, je ne peux pas garder ça pour moi. J'ai l'impression que, si je veux demeurer opérationnel, il faut que j'en parle à quelqu'un, n'importe qui. Et il se trouve que vous êtes le plus n'importe qui que je connaisse.

Là, je ne voyais plus très bien où il voulait en venir, mais ce que je voyais parfaitement, c'est que j'allais être une fois de plus en butte aux confidences d'un ami à qui je n'avais rien demandé. Je sais bien, ma compréhension, ma sympathie, et, plus que tout, ma discrétion sépulcrale sont pro-verbiales. Aucun secret placé sous ma bonne garde n'atteindra jamais les oreilles de qui que ce soit.

Je fais une exception dans votre cas, naturellement, car il est de notoriété publique que vous avez toute la concentration d'un chiot de cinq semaines et une mémoire plus restreinte encore.

Je fis signe au garçon de renouveler les consommations, en indiquant, par un signe secret de moi seu l connu, de les porter au compte de Menander. Au fond, toute peine mérite salaire. Ces formalités effectuées, j'entrai dans le vif du sujet.

— Comment ce téléklutzisme se traduit-il, Menander ?

— Sous sa forme la plus simple, celle, aussi, qui attira d'abord mon attention, il se manifeste dans le microclimat très spécifique qui accompagne tous mes déplacements. Je ne voyage pas beaucoup, mais toujours en voiture. Et chaque fois, il se met à pleuvoir. Peu importent les prévisions météorologiques ; même si le soleil brille d'un éclat particulièrement insolent au moment de mon départ, les nuages commencent invariablement à s'amasser puis à s'assombrir, bientôt il se met à crachiner, et en moins de deux, il pleut à seaux. Lorsque mon téléklutzisme est d'une spéciale vigueur, le thermomètre tombe en chute libre, et c'est à une tempête de neige que nous avons droit.

J'essaye de ne pas prendre de risques, évidemment. Je refuse obstinément de prendre la voiture pour me rendre en Nouvelle-Angleterre tant que le mois de mars n'est pas intégralement révolu. Au printemps dernier, je suis allé à Boston un 6 avril. Eh bien, ça n'a pas raté : nous connûmes le premier blizzard que le service météorologique de la ville ait jamais enregistré au mois d'avril depuis sa fondation. Une fois, je dérogeai à tous mes principes en tentant de me rendre à

Williamsburg, en Virginie, un 28 mars. Je considérais — à tort — que je pouvais m'accorder quelques jours de grâce, compte tenu du fait que je descendais vers le sud. Ha ! Il y eut, ce jour-là, neuf pouces de neige à Williamsburg, et les indigènes ne pouvaient se retenir d'écraser les flocons entre les doigts en se demandant les uns aux autres ce que pouvait bien être cette étrange substance.

Je me suis souvent dit la chose suivante : imaginons l'Univers comme placé sous la responsabilité personnelle de Dieu ; si l'Archange Gabriel avait le malheur de se précipiter en Sa divine présence en glapissant : " Très Saint, deux galaxies sont sur le point de se rentrer dedans au grand écrabouillement de tous les messieurs et dames qui les peuplent ! ", on verrait assez bien Dieu répondre : " Ne m'ennuie pas pour l'instant, Gabriel, je suis occupé à faire tomber la pluie sur Menander. "

—Vous pourriez tirer profit de la situation, Menander, dis-je à ce stade de la discussion. Pourquoi ne pas monnayer substantiellement vos services comme faiseur de pluie dans les pays souffrant de la sécheresse ?

—J'y ai bien pensé, mais cette seule idée suffit à assécher toute goutte de pluie qui pourrait tomber au cours de mes déplacements. D'ailleurs, si j'arrivais à faire pleuvoir au moment voulu, on peut être sûr du résultat : ça déclencherait un déluge catastrophique.

» Mais je ne suis pas seulement victime du temps, des embouteillages ou de la disparition des poteaux indicateurs. La vie à mon voisinage n'est qu'une perpétuelle récolte de guignes, un bombardement sans cesse ni trêve de petites mistoufles, une forêt de gaffes, un ouragan de pensums inexplicables. Les objets coûteux se brisent spontanément en ma présence, ou échappent à la main de tiers sans que l'on puisse me reprocher quoi que ce soit. Il y a un accélérateur de particules d'un modèle très élaboré à Batavia, dans l'Illinois. Un jour, une expérience d'une importance cruciale rata par la suite d'une défaillance parfaitement inexplicable dans la pompe à vide. Je fus seul à savoir (c'est-à-dire le lendemain, lorsque je pris connaissance de l'incident, en lisant le journal) qu'à l'instant précis de la panne, je me trouvais dans un bus qui passait au large de Batavia.

Et il pleuvait, bien sur.

En cet instant précis, mon pauvre vieux, de vieilles bouteilles de vin de plus de

cinq jours vieilli dans le plastique sont en train de tourner au vinaigre dans les caves de ce superbe établissement. Un quidam passant à l'instant près de cette table découvrira, en rentrant chez lui, que les tuyaux de sa

cave ont explosé juste au moment où il passait près de moi ; sauf qu'il ne saura jamais qu'il passait près de moi à cet instant, et que ce frôlement aura été à l'origine du désastre. Et ainsi de suite pour des tétrachiées d'accidents potentiels : je suis une catastrophe ambulante.

Au récit de ses mésaventures, il pleurait dans mon cœur comme il pleuvait sur lui toutes les fois qu'il prenait sa voiture. Et mon sang se caillait dans mes veines à l'idée que j'étais assis près de lui, et que, dans mon repaire, des catastrophes inimaginables étaient peut-être en train de se produire.

—Vous seriez en quelque sorte un porte-poisse, dis-je. Menander rejeta la tête en arrière et me toisa du haut de son nez, d'une façon des plus désagréables.

—C'est une façon triviale de voir les choses. La terminologie scientifique préfère, pour désigner ce phénomène, le mot téléklutzisme.

—Bon, enfin, porte-poisse ou téléklutzisme, si je vous disais qu'il se pourrait que je sois en mesure de vous débarrasser de cette malédiction ?

— Malédiction est le terme approprié, fit Menander d'un ton lugubre. Je me suis souvent dit qu'au moment de ma naissance, une méchante fée courroucée de n'avoir pas été invitée au baptême...

Seriez-vous en train d'essayer de me dire que vous pourriez supprimer les malédictions parce que vous êtes ma bonne marraine fée ?

— Je ne suis pas plus votre marraine qu'une tante, répondis-je d'un ton rigoureux. Mais supposez plutôt que je puisse remédier à cette malé... cet état qui est le vôtre ?

—Comment, au nom du ciel, pourriez-vous y parvenir ? — Le nom du ciel n'est pas exactement celui que j'invoquerais, répondis-je, mais qu'en penseriez-vous ?

— Qu'est-ce que vous auriez à y gagner ? demanda-t-il d'un ton tout d'un coup plein de suspicion.

— Le sentiment réconfortant d'avoir aidé à sauver un ami d'une existence horrible.

Menander considéra un instant la proportion et secoua enfin la tête avec fermeté.

—Ce n'est pas suffisant.

— Bien sûr, si vous voulez m'offrir un petit pécule...

— Non, non, je ne songerais jamais à vous insulter de la sorte. Allons, offrir de l'argent à un ami? Qui attribuerait une valeur taxable à l'amitié ? Comment pouvez-vous penser cela de moi, George ? Ce que je veux dire, c'est qu'il ne suffirait pas de me débarrasser de mon téléklutzisme. Il faudrait faire quelque chose de plus.

—Mais que pourrait-on faire de plus ?

— Réfléchissez ! Depuis l'heure de ma naissance, il ne s'est pas passé de jour que Die u fasse — et on avouera que le bougre en a fait quelques-uns — que je ne me comporte comme un fléau ambulant, attirant toutes sortes d'inconvénients sur la tête de mes contemporains, du simple contretemps à la catastrophe de première grandeur. Même si je ne devais plus apporter la malchance à une seule personne à partir de cet instant, l'idée du mal que j'ai fait jusque-là — alors même que c'était

rigoureusement involontaire et que l'on ne pourrait jamais m'en attribuer la responsabilité — m'est devenue insupportable. J'ai besoin de quelque chose qui me permettra d'annuler tout cela.

— Quoi, par exemple ?

— Il faut que je sois en position de sauver l'humanité.

—Sauver l'humanité ?

—Qu'est-ce qui pourrait compenser les méfaits incommensurables que j'ai provoqués ? J'insiste, George. Si vous devez me débarrasser de ma malédiction, remplacez-la par la faculté de sauver l'humanité en cas de crise majeure.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir.

— Essayez, George. Ne vous dérobez pas devant vos responsabilités, l'affaire est grave. Si vous devez faire quelque chose, faites-le bien, c'est ce que je dis toujours. Pensez à l'humanité souffrante, mon vieux.

— Attendez un peu, répondis-je, alarmé. En gros, vous vous déchargez de toute l'affaire pour la remettre sur mes épaules.

—Bien sûr, cher camarade, répondit Menander, avec chaleur. Mais vous avez de bonnes épaules bien larges, propres à supporter toutes sortes de fardeaux ! Rentrez chez vous, George, et débrouillez-vous pour me débarrasser de cette malédiction. Vous croulerez sous les bénédictions d'une humanité reconnaissante. Sauf que personne n'en entendra jamais parler, bien sûr, parce que je me garderai bien de raconter cela à qui que ce soit. Votre bonne action n'aura pas à rougir de la publicité, vous pouvez me faire confiance ; je ne vous ferai pas de réclame.

Il y a dans une amitié désintéressée quelque chose de merveilleux et que rien sur Terre ne pourrait égaler. Je levai aussitôt l'ancre pour me mettre à l'ouvrage, quittant le restaurant avec une telle précipitation que j'en oubliai de régler ma part de l'addition. Par bonheur, lorsque Menander s'en rendit compte, j'étais à quelques saines encablures de là.

J'eus du mal à entrer en contact avec Azazel, et lorsque j'y parvins, il était de fort méchante humeur.

Son corps de deux centimètres de haut était nimbé d'une lueur rosâtre et c'est d'une petite voix flûtée qu'il me dit :

— Il ne t'est jamais venu à l'idée que je pourrais être en train de prendre une douche ?

Il émanait en effet de lui une vague odeur d'ammoniaque.

—Il y a assez sérieusement urgence, ô Tout-Puissant pour qui-il-n'y-a-pas-de-mots, dis-je avec humilité.

—Ça va, ça va, vide ton sac, et je t'en prie, tâche de ne pas y passer la journée.

— Certainement ! répondis-je en traçant les grandes lignes de l'affaire avec l'admirable concision qui m'est accoutumée.

—Ah-ah, fit Azazel. Pour une fois, tu me soumets un problème intéressant.

— Vraiment ? Tu veux dire qu'il y a vraiment des choses comme le téléklutzisme?

— Évidemment. La mécanique quantique met clairement en évidence le fait que les propriétés de l'univers sont, dans une certaine mesure, fonction de l'observateur, tu vois ? De même que l'univers affecte celui qui l'observe, celui-ci affecte son environnement, et il arrive qu'il ait un effet négatif sur son entourage, ou tout au moins sur certains autres observateurs. Ainsi donc, une personne donnée peut accélérer le passage à l'état de supernova d'une étoile, au risque d'irriter les individus qui se trouveraient à ce moment-là dans une proximité inconfortable du corps astral en question.

— Oui, j'y songeais justement. En attendant, tu peux faire quelque chose pour mon ami Menander, en annulant cet effet d'observateur quantique, par exemple ?

— Oh, mais sans problème ! C'est l'affaire de dix secondes, et après cela je pourrai retourner sous la douche et aux rites de laskorati, auxquels j'entends bien me livrer avec deux samini d'une inconcevable beauté.

— Attends ! Attends ! Ce n'est pas suffisant.

— Ne fais pas l'imbécile. Deux samini, ça suffit parfaitement. Seul un obsédé pourrait en vouloir trois.

— Non, ce que je veux dire, c'est qu'il ne suffit pas de le débarrasser de son téléklutzisme. Menander voudrait aussi qu'on lui donne les moyens de sauver l'humanité.

Je crus l'espace d'un instant qu'Azazel allait oublier une aussi longue amitié et tout ce que j'avais fait pour lui, en lui fournissant des problèmes aussi intéressants qui avaient probablement servi au perfectionnement de son esprit et de ses pouvoirs magiques. Je ne compris pas un traître mot à ses imprécations car il n'articula rien qui ressemblât à des vocables classés, mais ce que je puis dire en tout cas, c'est que sa langue évoque beaucoup des scies grinçant sur des clous rouillés.

Finalement, après s'être refroidi et avoir retrouvé une couleur rouge sombre, il dit :

— Et comment veux-tu que je fasse ça, maintenant ?

— Serait-ce trop en demander à l'Apôtre de l'Inconcevable ?

— Tu parles ! Enfin, voyons un peu... réfléchit un moment, et éclata à nouveau.) Mais qui, au nom de l'Univers, pourrait avoir envie de sauver l'humanité ? Quel intérêt cela pourrait-il avoir ? Vous polluez tout le secteur de... Enfin, bon, je crois que c'est possible.

Ça ne prit pas dix secondes. Ça prit une demi-heure, et une demi-heure très pénible, car Azazel la passa en majeure partie à ronchonner, et le reste du temps à s'interrompre pour se demander si les samini allaient l'attendre.

Mais il finit par y arriver. Je n'avais plus, évidemment, qu'à vérifier l'efficacité du traitement sur Menander Block.

Ce que je fis lorsque je le revis, quelques jours plus tard.

— Vous êtes guéri, lui dis-je.

—Vous savez que vous m'avez collé l'addition, l'autre soir ? me répondit-il avec un regard noir.

—C'est sûrement un point de détail, compte tenu du fait que vous êtes guéri.

—Je n'ai absolument pas l'impression d'aller mieux. — Allons, allons. Nous allons faire une petite promenade en voiture. C'est vous qui conduisez.

—Il y a déjà des nuages. Vous parlez d'une guérison !

—Allons-y ! Qu'est-ce que vous avez à perdre ?

Il sortit la voiture de son garage. Un homme qui passait de l'autre côté de la rue ne trébucha pas sur une poubelle bien garnie.

Menander emprunta la rue. Le feu ne passa pas au rouge juste devant lui, et, au carrefour suivant, deux voitures se croisèrent à une distance confortable, ne se rentrant absolument pas dedans pour la circonstance.

Lorsqu'il arriva au pont, les nuages s'étaient dégagés, et un chaud soleil brillait à la verticale de la voiture. Mais pas dans ses yeux.

Lorsque nous revînmes à la maison, il pleurait sans retenue, et c'est moi qui rentrai la voiture dans le garage, l'éraflant quelque peu au passage. Après tout, ce n'était pas moi qui venais d'être guéri de mon téléklutzisme. Et puis, ç'aurait pu être pire. J'aurais pu rayer ma propre voiture.

Il ne me lâcha plus pendant les quelques jours qui suivirent. Il est vrai que j'étais seul à pouvoir prendre la mesure du miracle.

— Je suis allé à une soirée, me disait-il par exemple, et les couples ne se sont pas marché sur les pieds en dansant, et ils ne sont pas tombés en se cassant un col du fémur ou deux. J'ai pu danser, tel un elfe, avec le plus total abandon et à aucun moment ma partenaire n'a eu envie de vomir, alors même qu'elle avait ingurgité des quantités parfaitement inconsidérées de nourriture.

Quand ce n'était pas : « Au travail, ils ont installé un nouveau système d'air conditionné, et il n'est pas tombé une seule fois sur les pieds d'un ouvrier, lui broyant irrémédiablement les orteils »

Ou bien encore : « Je suis allé voir un ami à l'hôpital, chose que je n'aurais jamais osé faire auparavant, et dans aucune des chambres devant lesquelles je suis passé les aiguilles de perfusion n'ont jailli de la moindre veine, pas plus qu'une seule seringue hypode rmique n'a manqué le but recherché. »

Vous êtes sûr, me demandait-il abruptement de temps à autre, que j'aurai l'occasion de sauver l'humanité ?

— Mais certainement, répondais-je. Ça fait partie du traitement.

Mais il vint à ma rencontre, un jour, le front barré d'une ride.

—Il faut que je vous parle, dit-il. Je sors de la banque où j'étais allé pour demander la position de mon compte, qui est un peu plus bas qu'il ne devrait à cause de cette façon que vous avez quitter les restaurants sans attendre l'addition, et je n'ai pas pu obtenir de réponse, l'ordinateur était tombé en

panne au moment précis où j'entrais dans l'agence. Tout le monde se demandait ce qui était arrivé.

Le traitement cesserait-il d'agir ?

— Impossible, répondis-je. Ça n'a sûrement rien à voir avec vous. Peut-être un autre téléklutz non traité se trouvait-il dans les parages, à moins qu'il ne soit entré en même temps que vous.

Seulement ce n'était pas ça. L'ordinateur de la banque était tombé en panne à deux autres occasions, alors qu'il voulait vérifier son compte en banque. (Sa nervosité quand aux sommes modiques que j'avais omis de régler me paraissait quasiment nauséeuse chez un homme adulte.) Finalement, c'est l'ordinateur de la société dans laquelle il travaillait qui tomba en panne alors qu'il passait devant la salle d'informatique, et il vint me voir en proie à ce que je décrirai comme une intense panique.

— ça recommence, je vous assure, ça recommence ! se mit-il à glapir. Mais cette fois, je ne pourrai pas le supporter, plus maintenant que je suis habitué à ce que tout soit normal. Je ne retrouverai pas mon ancienne existence. II faudra que je mette fin à mes jours.

—Mais non, mais non, Menander, ça va trop loin, là. Il sembla retenir un nouveau beuglement pour méditer la pertinence de ma remarque.

—Vous avez raison, dit-il. Ça va trop loin. Je crois plutôt que je vais vous tuer, vous. Après tout, vous ne manquerez à personne, et je me sentirai sûrement un petit peu mieux après.

Là, je ne suivais pas son raisonnement jusqu'au bout.

— Avant que vous entrepreniez quoi que ce soit, fis-je doctement, je voudrais vérifier tout cela. Je ne vous demanderai qu'un instant de patience, Menander. Au fond, jusqu'à présent, il n'y a eu qu'un incident ou deux et seulement avec des ordinateurs. Mais qu'est-ce qu'on en a à faire des ordinateurs ?

Je m'éclipsai avant qu'il ait eu le temps de me demander comment il pouvait espérer connaître l'état de ses finances si les ordinateurs déclaraient tout forfait sitôt qu'il approchait. On aurait dit qu'il faisait une névrose sur la question.

De même qu'Azazel, mais sur un autre thème. Cette fois, l'animal était apparemment en train de se livrer aux activités auxquelles on se livre ordinairement avec deux samini, quelles qu'elles fussent, et lorsqu'il arriva, il faisait des galipettes sur place. Ne me demandez pas à quel niveau les galipettes interviennent dans l'affaire, je ne le sais pas encore aujourd'hui.

Je crois bien qu'il ne se calma jamais tout à fait, mais il parvint malgré tout à m'expli quer les tenants et les aboutissants de l'affaire. Je n'avais plus qu'à tenter à mon tour de faire comprendre la chose à Menander.

J'insistai pour le rencontrer dans le parc. Je choisis sciemment un endroit passablement fréquenté, car je voulais pouvoir compter sur une assistance immédiate s'il perdait la tête, au figuré, bien sûr, et tentait de me faire perdre la mienne, au sens propre.

—Menander, lui dis-je, votre téléklutzisme est radicalement inactivé, et pour toujours, sauf sur les ordinateurs. Uniquement sur les ordinateurs. Vous avez ma parole à ce sujet. Vous êtes guéri pour tout le reste, et à jamais.

—Eh bien, guérissez-m'en pour les ordinateurs aussi.

—Il se trouve, Menander, que c'est impossible. Vous n'êtes pas guéri pour le hardware, à moins que ce ne soit le software, et vous ne le serez jamais.

Je m'efforçai de chuchoter le plus bas possible cette dernière partie de la phrase, mais il l'entendit tout de même.

—Pourquoi ? Mais qui est-ce qui m'a fichu une espèce de cervelle de lapin goitreux d'imbécile omniklutzistique d'arrière-train de chameau dysentérique à la graisse de rhinocéros comme ça ?

—On pourrait croire, à vous entendre, qu'il en existe plusieurs races, ce qui n'a pas de sens, Menander. Vous ne vous souvenez donc pas que vous vouliez sauver le monde est vous ne comprenez pas que c'est à cause de cela que tout est arrivé ?

—Non, je ne comprends pas, et vous allez m'expliquer tout ça. Prenez votre temps : vous avez quinze secondes.

—Allons, allons, on se calme ! L'humanité est confrontée à une explosion informatique. Les ordinateurs vont très vite devenir de plus en plus polyvalents, toujours plus intelligents et capables d'accomplir des tâches sans cesse plus nombreuses. Les êtres humains en seront irréparablement dépendants. Un jour, les hommes finiront par construire un ordinateur qui dominera le monde et ne leur laissera plus rien faire. A ce moment-là, il se pourrait bien qu'il décide de se débarrasser d'eux pour de bon, puisque aussi bien ils ne lui seraient d'aucune utilité. Evidemment, avec la suffisance qui nous caractérise, nous nous disons que nous pourrons toujours débrancher la prise si les choses se gâtent. Mais, futé comme vous êtes, vous savez bien que nous n'en serons pas capables. Un ordinateur assez intelligent pour faire le travail du monde entier sans ceux qui le peuplent saura défendre sa propre alimentation électrique, et, de la même façon, trouver l'énergie qui lui est indispensable.

Cet ordinateur sera inoccidable, et l'humanité irrémédiablement condamnée. Et c'est là, mon ami, que vous intervenez. Vous serez mis en sa présence, ou bien peut-être ferez-vous simplement en sorte de passer à quelques kilomètres de lui ; il tombera instantanément en panne, et l'humanité sera sauvée ! L’humanité sera sauvée ! Pensez à cela, Menander, pensez-y !

Menander y pensa, de l'air d'un homme point arrivé à son summum de ravissement.

—En attendant, dit-il, je ne peux pas approcher d'un ordinateur.

—C'est, répondis-je qu'il fallait absolument verrouiller votre informati-klutzisme et le rendre irrévocable, afin d'être sûr qu'au moment voulu, rien ne tournerait mal et que l'ordinateur serait en quelque sorte sans défense devant vous. C'était

le prix à payer pour ce grand don de vous-même que vous avez personnellement exigé et pour lequel votre nom sera honoré dans l'histoire à venir.

—Vraiment ? dit-il. Et quand ce sauvetage doit-il avoir lieu ?

—D'après Azaz... — mes sources, répondis-je, il devrait se produire d'ici une soixantaine d'années à peu près. Bon, le côté positif de la chose, c'est que vous savez maintenant que vous vivrez au moins jusqu'à l'âge vénérable de quatre-vingt-dix ans.

—Mais en attendant, reprit Menander en élevant la voix, oublieux du public qui se retournait pour nous considérer avec intérêt, en attendant, le monde se dotera de plus en plus d'ordinateurs, et je serai incapable d'approcher d'un nombre sans cesse croissant d'endroits. Le nombre de choses que je serai dans l'incapacité de faire ira en augmentant, et tout se passera comme si je me retrouvais, par ma propre faute, dans une prison totale et absolue !

— Mais vous finirez, un jour, par sauver l'humanité ! C'est ce que vous vouliez !

—L'humanité peut toujours crever ! hurla Menander en se levant tout à coup pour se jeter sur moi.

Si je parvins à m'enfuir, c'est uniquement à l'intervention de braves gens qui se trouvaient à passer dans les environs et qui s'emparèrent du pauvre garçon que je le dois.

Aujourd'hui, Menander est sous analyse profonde avec un psychanalyste freudien de l'espèce la plus déterminée. Ce qui lui coûtera une fortune, assurément, et ne lui fera rigoureusement rien, comme de bien entendu.

Ayant terminé son récit, George plongea son regard dans les abîmes de la chope de bière qu'il avait sifflée à la vitesse de l'éclair lancé d'une main sûre.

— Il y a une morale à cette histoire, dit-il.

—Laquelle ?

—On n'imagine pas à quel point les gens peuvent être ingrats, tout de même !

7

Question de principe

St je suis aujourd'hui un homme impécunieux, fit George en s'absorbant dans la contemplation d'un verre dont le contenu m'appartenait (puisque c'est moi qui allais le payer, à tous les coups), c'est uniquement pour une question de principe.

Il alla chercher, dans la région de son nombril, un soupir monumental qu'il renvoya dans l'atmosphère, qui ne lui avait pourtant rien fait.

—Je vous dois tout de même des excuses pour en avoir appelé en votre présence à la notion de principe, qui doit vous êtes inconnue, ne serait-ce que parce que vous avez toujours privilégié l'accessoire et le futile à l'essentiel et au primordial. Je suis en fait, personnellement, un homme de principes.

—Vraiment ? fis je. Devant de telles découvertes, l'esprit humain n'a plus qu'une ressource, c'est de demeurer confondu. Enfin, je présume que c'est Azazel qui vous a gratifié, il y a deux minutes, de cette qualité dont vous n'avez jusqu'alors jamais fait preuve, pour autant qu'on le sache.

George braqua sur moi un regard de bête blessée. Azazel est le démon de deux centimètres de haut, doté de pouvoirs magiques stupéfiants, que George est seul capable d'invoquer à volonté.

—Je me demande comment vous avez pu entendre parler d'Azazel, dit-il.

—Voilà également un mystère absolu pour moi, dis-je, conciliant. Du moins le serait-ce si cela ne constituait, ces temps-ci, votre unique sujet de conversation.

—Laissez-moi rire, poursuivit George. Je n'y fais seulement jamais allusion.

Gottlieb Jones (c'est George qui parle) était aussi un homme de principes. Ce qui pourrait sembler rigoureusement impossible quand on songe qu'il était créatif dans la pub, mais ce jeune loup aux dents longues hurlant dans la forêt de la concurrence s'élevait au-dessus des viles obligations de cette vocation contre nature avec une ardeur des plus attrayantes à observer.

—George, me dit-il souventes — oh, que souventes ! — fois, par-dessus un hamburger amical et un plat de frites, George, les mots me manquent pour décrire l'abomination du métier que je fais, ou le désespoir qui s'empare de moi à l'idée de devoir trouver des façons persuasives de promouvoir des produits dont tous mes instincts, toutes les fibres de mon être me hurlent que l'humanité se passerait avantageusement. Hier encore, j'ai dû contribuer à la mise sur le marché d'une nouvelle variété d'insecticide dont tous les tests démontrent qu'à sa seule olfaction, les moustiques émettent d'ultrasoniques hurlements de volupté, avant de se ruer dessus d'on ne sait combien de milliers de lieues à la ronde. « Ne servez pas de fast-food aux moustiques », telle est mon accroche. « Utilisez Moustick-Haine. »

—Moustick-Haine ? répétai-je avec un violent frisson d'horreur.

Gottlieb se couvrit les yeux d'une main. Je suis sûr qu'il y aurait mis les deux s'il n'avait utilisé l'autre pour se caler les joues avec des poignées de frites.

—Quand je pense qu'il me faut vivre dans cette honte, George ! Mais tôt ou tard je quitterai ce métier qui viole tous mes principes d'éthique professionnelle, sans parler de mes idéaux littéraires, car je suis un homme de principes.

—Ça vous rapporte tout de même cinquante mille dollars par an, Gottlieb, dis-je courtoisement. Et vous avez une jeune et jolie femme à charge, sans compter cet héritier en bas âge.

—L'argent, c'est de la merde ! hulula Gottlieb avec véhémence.

On chercherait en vain chose plus vulgaire à laquelle vendre son âme. Je renie l'argent, George ; je le rejette avec mépris par tous les pores de ma peau. Je ne veux rien avoir à faire avec !

—Allons, allons, Gottlieb. Vous tolérez bien, ce me semble, de percevoir votre salaire, non ?

J'admets que, l'espace d'un pénible moment, j'eus la vision d'un Gottlieb sans un maravédis en poche, et du nombre de repas que, par vertu, il s'interdirait de nous offrir à tous les deux.

—Oui, bon, en effet, je l'accepte. Marilyn, ma chère femme, a une très déconcertante façon de mettre en avant, dans les conversations par ailleurs les plus intellectuelles, les frais de ménage et autres allusions oiseuses à diverses dépenses inconsidérées chez les négociants en vêtements et fanfreluches diverses. Ce qui n'est pas dépourvu d'une certaine influence contraignante sur mon plan d'action. Quant au jeune Gottlieb Junior, qui va sur ses six mois maintenant, il n'est pas encore tout à fait prêt à comprendre l'ultime insignifiance de l'argent. Je dois toutefois lui rendre justice sur ce point : il ne m'en a pas encore réclamé.

II poussa un soupir profond comme la fosse des Marianes, et je l'accompagnai. J'avais souvent entendu parler du manque de coopération congénital des femmes et des enfants dans le domaine financier ; c'était d'ailleurs la raison principale pour laquelle je m'étais tenu à l'écart de ces faute urs de troubles pendant une bonne partie de ma vie, au cours de laquelle mes charmes ineffables m'avaient cependant valu d'être ardemment pourchassé par des hordes de créatures aussi séduisantes que variées.

— Vous connaissez mon rêve secret, George ? fit Gottlieb Jones, s'immisçant involontairement dans les souvenirs bien plaisants où je me vautrais à peu de frais.

L'espace d'un instant, son regard s'illumina d'une lueur si lubrique que je sursautai, en me demandant avec une légère inquiétude s'il n'aurait pas, par hasard, réussi à lire dans mes pensées.

— Je rêve depuis toujours de devenir écrivain, ajouta-t-il. Ah, écrire tel qu'en moi-même enfin, des exposés percutants sur l'éternité changeante de l'âme, susciter avec mon glaive nu les profondeurs bouillonnantes de l'être et dévoiler à mon siècle épouvanté de ne m'avoir pas connu plus tôt les complexités grandioses de la condition humaine, graver l'immortalité triomphante de mon nom au fronton de la littérature classique et suivre la voie étrange de la gloire en compagnie d'hommes et de femmes comme Eschyle, Shakespeare et Ellison...

Nous avions fini de manger, et j'attendais, un peu tendu, l'arrivée de l'addition et donc le moment précis de détourner bien malencontreusement mon attention. Mais ayant apprécié la situation avec le sens de l'observation inhérent à sa fonction, le serveur la tendit à Gottlieb.

Je me décontractai.

— Imaginez, mon cher Gottlieb, repris-je, les conséquences terrifiantes que cela pourrait entraîner pour vous : j'ai lu tout récemment, par-dessus l'épaule d'un monsieur qui lisait un journal parfaitement respectable, qu'il y avait trente-cinq mille auteurs publiés aux Etats-Unis ; que, sur ces auteurs, seuls sept cents vivaient de leur plume, et que cinquante — cinquante seulement, mon ami

— pouvaient être considérés comme riches. En comparaison, votre salaire actuel...

— Bah, répondit Gottlieb. Que je fasse fortune ou non, il ne me faudra pas longtemps pour écrire de grandes et superbes œuvres, conquérir l'immortalité et léguer aux générations futures ce don inestimable que constitue une vision pénétrante, globale, de la nature humaine. Je m'accommoderai aisément du petit inconvénient qui consistera à laisser Marilyn prendre un travail de serveuse, de conducteur d'autobus ou toute autre tâche peu astreignante. Je suis persuadé qu'elle considérera —

elle le devrait, tout du moins — comme un privilège de travailler le jour et de s'occuper de Gottlieb Junior la nuit, afin de permettre à mon talent de s'épanouir. C'est seulement que...

Il s'interrompit.

— Seulement que ? fis-je, d'un ton encourageant.

— Et bien, je ne sais pas à quoi ça tient, George, dit-il, et une certaine irritation se faisait maintenant sentir dans sa voix, mais il y a un petit problème. Je ne sais pas si j'y arriverai. J'ai le cerveau qui grouille d'idées vitales ; des scènes, des répliques et des situations extraordinairement vivantes, des compositions allégoriques du plus vif éclat se succèdent à un rythme effréné dans mon esprit. C'est seulement que je n'arrive pas à maîtriser la formalité rigoureusement superflue qui consiste à exprimer tout cela dans les termes appropriés. Ce doit être un problème mineur pour n'importe quel plumitif de seconde zone, puisque cela ne semble pas empêcher votre ami au drôle de nom de pondre les livres par centaines, mais j'ai l'impression de ne pas arriver tout à fait à saisir le truc. (Il voulait sûrement parler de vous, mon pauvre vieux, les termes de « plumitif de

seconde zone »

semblant particulièrement adaptés à votre cas. Je vous aurais défendu, bien sûr, s'il ne m'avait pas semblé que le combat était perdu d'avance.)

— Vous n'avez sûrement pas assez essayé, dis-je.

— Pas assez ? Je pourrais vous montrer des centaines de feuilles de papier recelant toutes le premier paragraphe d'un merveilleux roman ; le premier paragraphe, et rien de plus. Des centaines de premiers paragraphes différents pour des centaines de romans distincts. Mais j'achoppe toujours sur le second paragraphe.

Une idée brillante m'effleura, mais je n'en fus pas étonné. Ma bonne cervelle juteuse foisonne constamment d'idées de génie.

—Gottlieb, dis-je, j'ai la solution à votre problème. Je peux faire de vous un auteur. Je peux faire votre fortune.

Il braqua sur moi un vilain regard où suintait le scepticisme.

—Vous ? fit-il, avec, sur ce seul pronom, une emphase des moins flatteuses.

Entre-temps, nous nous étions levés et avions quitté le restaurant. Il ne m'avait pas échappé que Gottlieb avait oublié de laisser un pourboire, mais je m'étais dit qu'il serait peu diplomatique de lui en faire la remarque, car il aurait alors pu, chose consternante, me suggérer d'y pourvoir.

— Mon ami, dis-je, je détiens le secret du second paragraphe, et puis donc faire de vous un littérateur de tout premier ordre, doublé d'un homme riche et célèbre.

— Ha ! Et quel est ce fameux secret ?

—Gottlieb, répondis-je avec tact (et nous en arrivons à la fameuse idée qui m'avait frappé) «

Gottlieb, toute peine mérite salaire.

—J'ai une telle confiance en vous, George, fit Gottlieb avec un rire bref, que je ne crains pas de proclamer que, si vous pouvez faire de moi un auteur riche et

célèbre, vous pourrez avoir la moitié de mes gains — après déduction des frais professionnels, naturellement.

— Je sais, poursuivis-je avec une plus grande délicatesse encore, que vous êtes, Gottlieb, un homme de principes, et que vous vous sentirez lié par vos paroles comme par un feuillard du meilleur acier, mais juste pour rire — ah, ah ! — accepteriez-vous de coucher cette déclaration par écrit, de la signer, et — uniquement pour que nous puissions rire de meilleur cœur encore, ah, ah, ah ! — de la faire enregistrer devant le notaire ? Nous pourrions alors en avoir un exemplaire chacun.

Cette petite transaction ne prit pas plus d'une demi-heure, car nous fîmes simplement appel à un notaire public qui se trouvait également savoir taper à la machine et être de mes amis.

— Je ne peux pas vous donner le secret tout de suite, dis-je en rangeant soigneusement mon exemplaire du précieux document dans mon portefeuille, mais sitôt que j'aurai réglé certains détails, je vous le ferai connaître. Vous vous rendrez alors compte, dès que vous essayerez d'écrire un roman, que le second paragraphe ne vous pose plus aucun problème — pas plus que le deux mille et unième, au demeurant. Bien sûr, vous ne me devrez rien jusqu'à la première avance — gigantesque, soyez-en sûr — que vous percevrez.

— Vous pouvez compter dessus, répondit aigrement Gottlieb.

Je procédai le soir même au rituel qui permettait de susciter Azazel. Il ne fait que deux centimètres de haut, et comme il compte pour du beurre dans son propre monde, il met beaucoup de zèle à m'aider par tous les moyens à sa modeste portée. Ça lui donne le sentiment de son importance, vous comprenez.

Evidemment, je n'ai jamais réussi à le persuader de faire la moindre chose susceptible d'assurer directement ma fortune. Cette petite créature est formelle : ce serait une façon inacceptable de faire commerce de son art. Il ne semble pas convaincu lorsque je l'assure que, parfaitement désintéressé comme je le suis, je consacrerais l'intégralité de tout ce qu'il pourrait faire pour moi au bien de l'humanité. Lorsque je lui dis cela, il émet un bruit bizarre, dont je ne comprends pas la signification, et qu'il prétend avoir appris d'un naturel du Bronx.

C'est pour cette raison que je ne lui exposai pas la nature de mon accord avec Gottlieb Jones. Ce n'était pas Azazel qui ferait ma fortune ; ce serait Gottlieb, après qu'Azazel eut fait sa fortune à lui, mais je désespérais de faire comprendre cette distinction subtile à Azazel.

Lequel Azazel se montra, comme toujours, irrité d'avoir été évoqué. Sa petite tête était ornée de quelque chose qui ressemblait à de minuscules algues, et il ressortait de son discours passablement incohérent que je l'avais dérangé au beau milieu d'une cérémonie officielle au cours de laquelle on lui conférait de quelconques honneurs. N'ayant rigoureusement aucune importance dans le monde d'où il vient (voir ci-devant), il a une tendance manifeste à attacher une valeur exagérée à ce genre d'événements, et ses commentaires étaient empreints d'amertume, mais j'éludai le problème d'un haussement d'épaule.

—Allons, tu n'as qu'à satisfaire à ma modeste requête et tu pourras regagner ton monde à l'instant précis où tu l'as quitté, personne ne se rendra seulement compte de ton absence.

Il grommela quelque peu, mais il lui fallut bien se rendre à l'évidence : j'avais raison. L'air qui se trouvait dans son environnement immédiat cesse du coup de grésiller d'éclairs miniatures.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

Je le lui expliquai.

—Son métier, reprit Azazel, consiste à communiquer des idées, c'est ça ? A traduire des idées en mots, comme dans le cas de ton ami au nom idiot ?

—C'est ça, sauf qu'il veut le faire avec davantage d'efficacité, et de façon à plaire à ses interlocuteurs, afin d'avoir encore plus de succès — et d'argent, aussi, mais ce dernier, il ne l'exige que pour autant que cela constitue une preuve tangible de sa réussite, car il méprise la chose pour elle -même.

— Je vois. Nous avons aussi des forgeurs de mots dans notre monde, et tous, comme un seul homme, déclarent qu'ils n'accordent de valeur qu'au succès critique, et qu'ils n'accepteraient jamais la plus petite unité monétaire si ce n'était la preuve tangible de leur réussite.

J'eus un rire indulgent.

— Une idée fixe dans ce métier. Nous avons la chance, toi et moi, d'être au-dessus de ces considérations.

— Oui, bon, eh bien on ne va pas passer le ramadan là-dessus, fit Azazel, sinon je vais finir par avoir du mal à computer l'instant précis de ma réintégration. Ton espèce d'ami est-il à la portée d'ondes mentales ?

Nous ne le trouvâmes pas facilement, bien que j'eusse localisé avec précision l'e mplacement de sa boîte de publicité sur un plan et fourni à Azazel une description éloquente et précise, comme toujours, de l'individu (mais je ne vais pas commencer à vous ennuyer avec des détails sans intérêt).

Nous parvînmes enfin à trouver Gottlieb, et, après un bref examen, Azazel déclara :

— Un représentant typique de ta vile espèce, à l'esprit gluant et visqueux mais fragile. Je discerne le circuit de formation des mots ; c'est un vrai méli-mélo, là-dedans. Pas étonnant qu'il ait des problèmes. Je peux détortiller tout ça, mais c'est au péril de sa stabilité mentale. Je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à craindre, si je fais bien attention, mais on est toujours à la merci d'un accident.

Crois-tu qu'il souhaiterait courir le risque ?

— Oh, sans aucun doute ! répondis-je. Il est avide de célébrité et de servir le monde par son art. Il n'hésiterait pas un instant à tenter le coup.

— Oui, mais tu es l'un de ses amis dévoués, je suppose. Il se peut qu'il soit aveuglé par son ambition et son désir de bien faire, et que tu y voies plus clair que lui. Veux-tu lui faire prendre ce risque ?

— Mon seul but, dis-je, est de mettre le bonheur à sa portée. Vas-y, et défriche le terrain aussi prudemment que possible. Si les choses tournent mal, au moins, nous aurons agi pour la bonne cause. (Ce qui était bien le cas, puisque si les choses se passaient comme prévu, j'en retirerais la moitié des retombées financières.)

Ainsi fut fait. Azazel se livra à toutes sortes de simagrées, comme à chaque fois, et resta un instant sur le flanc, à souffler et à haleter en marmonnant je ne sais

quoi à propos de demandes irraisonnées, mais je lui dis de songer au bonheur qu'il allait apporter à des millions de gens et le

pressai d'éviter de sombrer dans les travers odieux du narcissisme. Et c'est rasséréné par mes paroles édifiantes qu'il retourna se faire rendre les honneurs, si piètres soient-ils, à lui conférés.

Une semaine plus tard ou à peu près, je me mis en quête de Gottlieb Jones. Je n'avais pas cherché à le voir plus tôt, songeant qu'il valait peut-être mieux lui laisser un minimum de temps pour s'habituer à son nouveau cerveau. D'ailleurs, je préférais attendre un peu et commencer par me renseigner discrètement à son sujet, pour voir si ladite cervelle n'avait pas pâti, si peu que ce soit, dans le processus. Car dans ce cas, je ne voyais pas l'intérêt de notre rencontre. Le préjudice que j'aurais subi

— et lui aussi, par la même occasion, du moins le supposais-je — aurait rendu la rencontre trop poignante.

Je n'entendis rien de particulier à son encontre, et il avait l'air résolument normal lorsque je tombai finalement sur lui. Il sortait du bâtiment qui hébergeait sa société et je remarquai immédiatement son expression neurasthénique, mais je ne m'y attardai guère, les auteurs étant, ainsi que je l'avais constaté à de multiples reprises, structurellement enclins à la mélancolie. Ça doit être le métier qui veut ça. Le contact permanent avec les éditeurs, sans doute.

— Ah, George, fit-il d'un air apathique.

— Gottlieb, répondis-je. Comme c'est bon de vous voir, et comme vous me semblez beau. (En fait, comme tous les auteurs, c'est l'archétype de la laideur, mais il faut bien être aimable de temps en temps, n'est-ce pas ?) Alors, vous avez essayé d'écrire un roman ces temps-ci ?

— Non. Je n'ai pas essayé. Pourquoi ? ajouta-t-il comme s'il venait de se rappeler quelque chose.

Vous êtes prêt à me donner le secret du second paragraphe ?

J'étais ravi de constater qu'il n'avait pas oublié, autre indication du fait que son cerveau clapotait toujours dans son jus.

— Mais c'est fait, mon cher, répondis-je. (Je n'avais pas besoin de lui expliquer quoi que ce soit ; mes méthodes sont plus subtiles que cela.) Vous n'avez qu'à rentrer chez vous, vous asseoir devant votre machine à écrire, et vous vous rendrez compte que vous écrivez comme un ange. Soyez assuré que vous n'avez plus de problèmes, et que les romans vont débouler régulièrement de votre machine à écrire. Écrivez deux chapitres, esquissez la suite à grands traits, et je suis absolument certain que tous les éditeurs à qui vous montrerez cela pousseront de grands hurlements de joie et vous signeront sur-le-champ un immense chèque dont la moitié de chaque cent sera intégralement à vous.

—Ha ! lança Gottlieb.

Je plaçai ma main sur mon cœur qui, comme vous le savez, est si grand, au figuré, qu'il remplit ma cage thoracique tout entière.

—Je vous en donne mon assurance. En fait, j'ai la certitude que vous pouvez tranquillement quitter cet ignoble emploi qui est le vôtre afin qu'il ne risque en aucune façon de contaminer la pure matière qui va maintenant jaillir de votre machine à écrire. Vous n'avez qu'à essayer, Gottlieb, et vous m'accorderez que j'ai plus que mérité mes cinquante pour cent.

— Vous voulez dire que vous voudriez que je quitte mon boulot ?

—Exactement.

— Impossible.

— Et moi je vous dis que si. Tournez le dos à cet immonde gagne-pain. Repoussez avec mépris l'avilissante pratique du tapage publicitaire.

—Je vous dis que je ne peux pas démissionner. On vient de me limoger.

—Limoger ?

— C'est ça. Et avec des témoignages de manque d'admiration d'une nature propre à inspirer une rancune que la cognée du pardon ne saurait jamais abattre, vivrais-je aussi longtemps que toute une potée de patriarches.

Nous dirigeâmes nos pas vers le petit restaurant sans prétention où nous avions l'habitude de pâturer.

—Que s'est-il passé ? m'enquis-je.

C'est d'un ton morose qu'il me répondit entre deux bouchées de sandwich à l'épaule de bœuf fumée.

—Je cherchais des accroches pour un désodorisant d'ambiance, dit-il, lorsque je fus subitement renversé par la formidable prétention au bon goût de toute l'affaire. Nous avions tourné autour du pot tant que nous pouvions, mais moi, je n'en pouvais plus : tout d'un coup, j'ai eu envie de laisser parler ma raison. Puisqu'il fallait organiser le lancement de cette foutue saloperie, pourquoi ne pas le faire dans les termes qui s'imposaient ? Et c'est ainsi que j'écrivis, en haut de ma mièvre copie, «

Merde aux odeurs », et que je conclus, en bas, par « Aux chiottes la puanteur », après quoi je l'adressai au chef de produit sans prendre la peine de consulter qui que ce soit.

Mais après l'avoir expédiée, je me demandai : " pourquoi pas ? " et j'en fis passer une copie à mon patron qui fut pris d'une manifestation apoplectique aussi bruyante qu'instantanée. Il m'appela pour me dire que j'étais viré, dans des termes d'une dureté telle que je sus avec certitude qu'il n'avait pas pu les apprendre sur les genoux de sa mère. Ou alors, c'était une mère très bizarre. Et voilà, je me retrouve sans travail.

Je suppose, ajouta-t-il avec un coup d'œil hostile, que vous allez me dire que c'est votre œuvre ?

— Mais bien sûr, répondis-je. Vous avez agi conformément à ce que vous dictait votre subconscient.

Vous vous êtes fait délibérément jeter dehors afin de pouvoir vous consacrer pleinement à ce qui e st votre art véritable. Gottlieb, mon ami, rentrez chez vous, maintenant. Ecrivez votre roman, et veillez à ce qu'on ne vous donne pas moins de cent mille dollars d'avance. Puisque vous n'aurez pour ainsi dire pas de frais, en dehors de quelques liards de papier, vous n'aurez rien à déduire, et je pourrai en garder cinquante mille.

-Vous êtes dingue, dit-il.

—J'ai confiance, répondis-je. Et pour vous le prouver, je vous invite à déjeuner.

—Vous êtes vraiment dingue, répéta-t-il avec comme une nuance d'effroi dans la voix, et il me laissa bel et bien payer l'addition.

Il aurait pourtant dû savoir que ma proposition n'était qu'une figure de rhétorique.

Je l'appelai le lendemain soir. Normalement, j'aurais dû attendre un peu plus longtemps, car je ne voulais pas le bousculer. Mais il représentait maintenant pour moi un investissement financier. Le déjeuner m'avait coûté onze dollars, sans parler des vingt-cinq cents de pourboire, et j'étais, vous le concevrez sans peine, sur des charbons ardents.

— Alors, Gottlieb, dis-je, comment ce roman avance-t-il donc ?

— Pas mal, répondit-il d'un air absent. Pas de problème. J'en ai déjà pondu vingt pages, et de la bonne camelote, encore.

Et pourtant il avait l'air évasif, comme s'il pensait à autre chose.

—Et bien, mais vous devriez faire de grands bonds de joie, non ?

— A cause de ce roman ? Ne dites pas de bêtises. Fein-berg, Saltzberg et Rosenberg ont appelé.

—Votre boîte de... Votre ex-boîte de pub ?

— Oui. Enfin, pas tous les trois, naturellement. Juste Feinberg. Il veut que je revienne.

— Je suis sûr, Gottlieb, que vous lui avez expliqué avec précision où il pouvait...

Mais Gottlieb ne me laissa pas poursuivre.

— Apparemment, dit-il, le responsable du budget du désodorisant est tombé raide dingue de mon projet. Ils vont l'adopter, et ils veulent commander toute une

série de spots publicitaires pour la télévision et tout un tas de passages dans la presse écrite et, selon eux, il n'y a que l'auteur du projet qui puisse orchestrer la campagne. Ils disent que ce que j'ai fait était culotté et percutant, et que c'est exactement ce qu'il faut pour la fin des années quatre-vingts. Ils disent qu'ils veulent lancer une campagne d'une envergure sans précédent, et que, pour ça, ils ont besoin de moi. Évidemment, je leur ai répondu que j'allais réfléchir.

— C'est une erreur, Gottlieb.

—Je devrais arriver à leur extorquer une rallonge. Substantielle. Je n'ai pas oublié les choses cruelles que Feinberg m'a dites lorsqu'il m'a vidé. Il m'en a même dit en yiddish.

—L'argent, c'est de la merde, Gottlieb.

—Bien sûr, George. Bien sûr. Mais je veux juste voir combien il y en a dans le tuyau.

Je ne me faisais pas trop de bile. Je savais combien la tâche d'écrire des textes publicitaires heurtait la sensibilité de Gottlieb, et à quel point l'aisance avec laquelle il pourrait écrire un roman lui paraîtrait séduisante. Je n'avais qu'à attendre, et — une jolie phrase en passant — laisser la nature suivre son cours.

Mais le lancement de ce satané désodorisant eut lieu, et la campagne rencontra immédiatement un succès foudroyant auprès du public. « Merde aux odeurs » devint la phrase fétiche de tous les jeunes Américains, et chaque fois qu'ils l'employaient, c'était, qu'ils le veuillent ou non, autant de pub pour le produit.

J'imagine que même vous, vous n'avez pu oublier cet engouement — mais bien sûr : je me suis laissé dire que des lettres de refus reprenant cette phrase étaient apparues dans les périodiques pour lesquels vous essayez d'écrire, et vous avez dû en faire les frais plus souvent qu'à votre tour.

D'autres campagnes de la même veine sortirent et rencontrèrent le même succès.

Et tout d'un coup, je compris : Azazel avait fait en sorte de doter Gottlieb de la tournure d'esprit nécessaire pour plaire au public avec ses écrits, mais petit et insignifiant comme il était, il n'avait pas su affûter son esprit afin de ne rendre ce

don applicable qu'aux œuvres littéraires. D'ailleurs, il se peut fort bien qu'Azazel ne sache même pas ce que c'est qu'un roman.

Mais au fond, quelle importance ?

Je n'irai pas jusqu'à dire que Gottlieb fut très heureux de me trouver planté sur son paillasson lorsqu'il rentra chez lui ce soir-là, mais il n'était pas perdu de honte au point de refuser de me laisser entrer. En fait, je me rendis compte non sans satisfaction qu'il ne pouvait pas faire autrement que de m'inviter à dîner, bien qu'il tentât (délibérément, je crois) de gâcher ce plaisir en me faisant tenir Gottlieb Junior pendant une durée prolongée, expérience traumatisante s'il en fût.

Après quoi, lorsque nous fûmes seuls dans la salle à manger, je lui dis :

—Combien de « merde » vous faites-vous, Gottlieb ? Il me jeta un regard lourd de reproche.

—N'appelez pas ça de la merde, George. C'est irrévérencieux. Cinquante mille dollars par an, j'admets que c'est de la merde, mais cent mille, plus quelques bonus très satisfaisants, c'est un statut financier.

»Au demeurant, je vais bientôt créer ma propre agence, et devenir multimillionnaire, niveau à partir duquel l'argent devient une vertu — ou un pouvoir, ce qui est la même chose, bien sûr. Avec mon pouvoir, par exemple, je serai en mesure d'empêcher à tout jamais Feinberg de sévir dans ce métier.

Ça lui apprendra à m'avoir traité dans des termes qu'aucun gentleman ne devrait employer à l'égard d'un autre. Sauriez-vous par hasard ce que c'est qu'un schmendrick, George ?

Là, je ne pouvais rien pour lui. Je parle couramment plusieurs langues, mais pas l'ourdou. Aussi me contentai-je d'ajouter :

-Ainsi donc, vous voilà riche, maintenant ?

— Et j'ai l'intention de le devenir encore bien davantage.

—Dans ce cas, Gottlieb, permettez-moi de souligner le fait que ceci n'est arrivé qu'après que j'ai accepté de faire de vous un homme de me rétrocéder la moitié de vos gains.

— Vous ? Moi ? fit Gottlieb en rapprochant ses sourcils en ce qu'il est convenu d'appeler un froncement et qui me parut néanmoins très inquiétant.

— Et bien, oui. J'admets que c'est le genre de choses que l'on oublie très facilement, mais par bonheur, tout a été consigné par écrit : il y est question de services rendus, et cela fut signé, et dûment enregistré devant notaire, ce genre de choses, quoi. Et il se trouve justement que j'ai une photocopie de cet accord sur moi.

—Ah. Je pourrais peut-être le voir, alors ?

—Certainement, mais vous ne m'en voudrez pas d'insister : il ne s'agit que d'une photocopie. Ainsi, s'il vous arrivait de le déchirer accidentellement en tous petits morceaux dans votre avidité à l'observer de très-très près, j'aurais toujours l'original en ma possession.

— Sage précaution, George. Mais n'ayez crainte. Si tout est comme vous le dites, vous ne serez pas spolié d'un sou, d'un penny ou d'un liard. Je suis un homme de principes, et j'honore toujours mes engagements à la lettre.

Je lui donnai la photocopie, qu'il étudia soigneusement.

— Ah oui, dit-il. Je me souviens. Bien sûr. Il y a juste une petite chose...

— Quoi ? demandai-je.

—Eh bien, là, sur ce papier, il est fait allusion à mes gains en tant qu'auteur. Je ne suis pas auteur, George.

—Vous aviez l'intention de le devenir, et vous le serez à la seconde où vous vous installerez devant une machine à écrire.

— Mais je n'ai plus l'intention de le devenir, George, et j'ai encore moins l'intention de jamais m'asseoir devant une machine à écrire.

— Mais dans la littérature vous trouveriez une gloire immortelle. Que retirez-vous de vos stupides slogans ?

— Du fric. Des tonnes de fric, George. Sans compter une immense agence, qui sera à moi et qui emploiera des tas de misérables chefs de pub dont je tiendrai les chétives existences dans le creux de ma main. Tolstoi a-t-il jamais eu cela ? Et Del Rey ?

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Et après tout ce que j'ai fait pour vous, vous refuseriez de me donner un sou à cause d'un minuscule mot sur notre accord solennel ?

— Vous n'avez jamais essayé d'écrire, George ? Parce que, personnellement, je n'aurais jamais réussi à résumer la situation aussi clairement et succinctement que vous. Je suis un homme de principes, et mes principes me contraignent à respecter notre accord à la lettre.

II ne voulut pas en démordre, et je me rendis compte qu'il ne servirait à rien de ramener sur le tapis la question des onze dollars que j'avais investi dans notre dernier déjeuner. Sans parler des vingt-cinq cents de pourboire.

George se leva et tourna les talons avec un désespoir si parfaitement théâtral que je ne pus me résoudre à suggérer qu'il paye d'abord sa moitié des consommations. Je demandai l'addition et remarquai qu'elle s'élevait à vingt-deux dollars.

J'admirai la précision arithmétique avec laquelle George s'était remboursé, et me sentis obligé de laisser un demi-dollar de pourboire.

8

Les méfaits de la boisson

Les méfaits de la boisson, fit George en poussant un soupir lourdement chargé de vapeurs éthyliques, seraient difficiles à apprécier.

—Pas si vous étiez à jeun, répondis-je.

Il me jeta de ses yeux bleu clair un regard lourd de reproche et d'indignation.

— M'a-t-on jamais vu autrement ?

—Pas depuis le jour de votre naissance, dis-je, avant de me rendre compte que j'étais un peu injuste envers lui, aussi me hâtai-je de revoir mon estimation : depuis que vous avez été sevré.

— Je présume, reprit George, qu'il s'agit là d'une de ces pathétiques tentatives d'humour dont vous êtes coutumier.

Et avec une remarquable absence de suite dans les idées, il porta mon verre à ses lèvres, but un coup et le reposa en s'y cramponnant d'une poigne de fer. Je laissai tomber. Plutôt essayer d'arracher un os à un bouledogue affamé que de reprendre un verre à George.

—En faisant cette remarque, reprit-il, je songeais à l'une des nombreuses jeunes personnes auxquelles je porte un intérêt tout avunculaire, une jeune femme nommée Ishtar Mistik.

—Drôle de nom, dis-je.

— Mais qui lui convient parfaitement, car Ishtar était le nom de la déesse babylonienne de l'amour, et Ishtar Mistik est une véritable déesse de l'amour. Potentiellement, du moins.

Ishtar Mistik (c'est George qui parle) était ce qu'un individu en proie à une te ndance congénitale à ne s'exprimer qu'au moyen d'euphémismes aurait pu qualifier de jolie fille. Son visage était beau, dans l'acceptation la plus classique du terme : chacun de ses traits était parfait, et elle était auréolée par une masse de cheveux d'or si fins et si brillants qu'ils lui faisaient comme un halo. Un seul mot aurait

pu définir son corps : aphrodisiaque. Ses formes ondoyantes et somptueuses constituaient une alliance de fermeté et de souplesse dans une châsse de perfection.

Vous vous demandez peut-être — je reconnaitrais bien là un effet de votre esprit pervers —

comment je puis être aussi renseigné sur la qualité tactile de ses charmes ? Et bien, je tiens à vous assurer qu'il ne s'agit là que d'une estimation à distance,

obtenue grâce à une grande expérience en la matière, et non pas, dans ce cas précis, d'une observation effectuée en prise directe .

Elle aurait fait, tout habillée, une page centrale infiniment plus sexy que toutes les créatures sommairement vêtues que l'on peut voir dans les magazines consacrés aux aperçus artistiques de ce genre. Sa taille, d'une étroitesse inouïe, était soutenue et surmontée par d'équivalentes luxuriances, inimaginables lorsqu'on ne l'a pas connue ; et chacun des mouvements de ses longues jambes, de ses bras gracieux, semblait avoir été conçu pour inspirer le viol.

On voit mal comment, en présence d'une telle perfection physique, on aurait pu être obtus au point d'exiger quoi que ce fût d'autre, et pourtant... Ishtar était en outre douée d'une intelligence remarquable et d'un savoir profond : elle avait terminé ses études à l'université de Columbia avec les félicitations du jury (encore que l'on soit fondé à penser qu'elle ait joui d'un préjugé favorable auprès du professeur d'université modèle courant. Etant vous-même professeur, mon pauvre ami, on ne peut avoir qu'une bien piètre opinion de la profession dans son e nsemble — cela dit sans intention blessante).

On était en droit d'imaginer qu'avec un tel bagage Ishtar allait pouvoir faire son choi x parmi les populations masculines et réitérer quotidiennement sa sélection dans un stock perpétuellement renouvelé. En fait, il m'arriva de temps à autre de penser que, si elle m'honorait de ses faveurs, je m'efforcerais de relever le gant par pur esprit chevaleresque envers le beau sexe ; mais je dois avouer que j'hésitai à lui exposer clairement ce fait.

Car, si Ishtar avait un petit défaut, c'était de n'être point banale ; je dirais même que c'était une créature plutôt formidable. Elle mesurait tout de même un mètre quatre-vingt-cinq, sa voix, lorsqu'elle était émue, évoquait passablement un cor de chasse et l'on savait qu'elle avait repoussé les avances d'un voyou de bonne taille, et néanmoins fort imprudent, en l'empoignant une main devant, une main derrière, et en le balançant contre un réverbère, de l'autre côté de la rue, — une rue de belle largeur — à la suite de quoi le mésaventurier avait compté pendant six mois parmi la clientèle d'un établissement hospitalier.

La population mâle se montrait, par suite, remarquablement peu empressée à tenter les travaux d'approche même les plus respectueux, cette impulsion inéluctable étant tout aussi inéluctablement refrénée par une longue méditation sur l'insécurité corporelle que comportait l'entreprise.

Personnellement et en ce qui me concerne, bien qu'aussi brave, comme vous savez, que tout un bataillon de lions adultes, je dois avouer qu'il m'arriva d'envisager l'éventualité de lésions osseuses avec solution de continuité. Si je me payais de mots, je dirais que c'est ainsi que la conscience fait de chacun de nous un couard.

Ishtar, qui avait pris la juste mesure de la situation, s'en ouvrit à moi, non sans amertume, par une magnifique fin d'après-midi de printemps. Nous étions assis sur un banc de Central Park, je m'en souviens très bien — comment pourrais-je jamais oublier, d'ailleurs ? Ce jour-là, trois joggers, pas un

de moins, ratèrent leur virage en se retournant pour regarder Ishtar, et finirent nez à écorce avec un arbre.

—Il est plus que probable que je mourrai vieille fille, dit-elle, et la courbe délicieuse de sa lèvre inférieure se mit à trembler. Personne ne semble s'intéresser à moi, pas une âme. Et je vais sur mes vingt-cinq ans.

—Vous comprenez, ma... ma chère, dis-je en me penchant avec circonspection pour tapoter la main de l'exquise créature. C'est que les jeunes gens restent bouche bée devant votre perfection phys ique et ne se sentent pas dignes de vous.

— Ridicule ! s'exclama-t-elle avec une énergie suffisante pour que des promeneurs passant à bonne distance braquent sur nous un regard intéressé. Ce que vous essayez de me dire, c'est qu'ils crèvent de trouille devant moi. Rien qu'à la façon dont ces imbéciles me regardent par en dessous lorsqu'on nous présente et dont ils se frottent les jointures quand je leur serre la main, je suis sûre qu'il ne se passera rien. Ils se hâtent de dire « enchanté » et ils n'ont rien de plus pressé que de décamper.

— Et si vous les encouragiez un peu, chère Ishtar ? Il faut bien voir que l'homme est une fleur fragile qui ne s'épanouira que sous le chaud soleil de votre sourire. Il faut lui faire comprendre d'une façon ou d'une autre que vous n'êtes pas réfractaire à ses avances et réprimer toute propension à le prendre par le col du veston et le fond du pantalon et à lui fracasser la tête contre le mur.

—Je n'ai jamais fait une chose pareille, répondit-elle avec indignation. Pour ainsi dire jamais, en tout cas. Et comment, au nom du ciel, voulez-vous que je lui fasse comprendre que je ne suis pas réfractaire ? Je souris, je dis : « Comment ça

va ? » et je n'oublie pas d'ajouter « Quelle belle journée

», même s'il tombe des cordes, c'est ça ?

— Ce n'est pas suffisant, ma chère. Il faut prendre le bras de l'homme et le passer délicatement sous le vôtre. Vous pouvez également lui pincer la joue, lui ébouriffer les cheveux ou lui grignoter doucettement le bout des doigts, autant de petites choses qui témoignent d'un certain intérêt, pour ne pas dire d'un intérêt certain, et d'une volonté délibérée d'échanger des baisers sans nombre, des caresses sans fin, tendres et bien informées, de laisser libre cours à des ardeurs d'enfer...

— Je ne pourrais jamais faire une chose pareille ! s'exclama Ishtar, horrifiée. J'en serais rigoureusement incapable. J'ai reçu une éducation des plus strictes, et je ne puis me comporter qu'avec la plus grande correction. C'est à l'homme de faire les avances, et même alors, je dois lui opposer toute la résistance possible. C'est ce que ma mère m'a toujours dit.

— Allons, Ishtar, faites-le quand votre mère a le dos tourné.

—Impossible. Je suis trop.. trop inhibée. Pourquoi l'homme ne pourrait-il... simplement venir à moi ?

Elle s'empourpra sous l'effet d'une pensée qui avait dû lui traverser l'esprit, et sa grande main —

grande, mais parfaite — se crispa sur son muscle sentimentalo-cardiaque. (Je me demandai vaguement si elle savait combien sa main était privilégiée en cet instant.) Je crois que c'est le mot « inhibée » qui me donna l'idée décisive. Quoi qu'il en soit, voici ce que je lui dis :

— Ishtar, mon enfant, j'ai la solution : adonnez-vous aux boissons alcoolisées. Il existe un certain nombre de breuvages, au goût tout à fait agréable, qui confèrent à celui qui les ingurgite une saine exaltation. Si vous invitiez un jeune homme à partager avec vous quelques Grasshoppers, pas mal de Margaritas, ou suffisamment d'autres cocktails parmi une douzaine de spécialités que je pourrais vous indiquer, vous ne tarderiez pas à constater une diminution de vos inhibitions, de même que des siennes. Il ne tarderait pas à s'enhardir au point de

formuler des propositions qu'aucun gentleman ne devrait faire à une dame, vous trouveriez le courage d'en rire, et c'est vous-même qui suggéreriez de rendre une petite visite à un hôtel de votre connaissance où vous ne risqueriez pas de rencontrer madame votre chère mère.

— Comme ce serait merveilleux, fit Ishtar dans un soupir. Mais ça ne marchera jamais.

—Mais si, ça ne peut que marcher. N'importe quel homme ou presque serait heureux de prendre un verre avec vous. S'il hésite, suggérez de payer l'addition. Je ne connais pas un mâle, quel qu'il soit, qui refuserait un verre si une dame lui proposait de...

—Ce n'est pas ça, dit-elle, me coupant la parole. C'est que j'ai un problème. Je ne peux pas boire.

Je n'avais encore jamais rien entendu de pareil.

— Allons, ma chère, c'est très simple, vous ouvrez la bouche et...

— Oui, je sais, je sais. Ce n'est pas ça. J'arrive à boire : je veux dire, je peux avaler ce qu'on veut. C'est l'effet que ça a sur moi. Ça me rend toute chose.

— Mais il n'est pas nécessaire de boire autant. Il suffit de...

—Un seul verre suffit à me faire de l'effet, sauf quand ça me rend malade et que je vomis avant. J'ai essayé des tas de fois, et je ne peux pas avaler plus d'un verre, et après, je ne suis vraiment pas en état de... vous voyez ce que je veux dire. Ça doit être un problème de métabolisme. En tout cas, selon ma mère, ce serait un don du ciel qui m'aurait été accordé afin de me permettre de conserver ma vertu en dépit des manœuvres des individus malintentionnés qui voudraient porter atteinte à mon honneur.

Je dois reconnaître que, l'espace d'un instant, je restai pour ainsi dire sans voix à la pensée que l'on puisse trouver un quelconque avantage dans une incapacité à s'adonner aux plaisirs occasionnés par le divin suc de la treille. Mais l'idée d'une telle perversité me confirma dans ma résolution tout en me rendant si bien oublieux du danger que je pressai, de fait, le bras ferme et élastique d'Ishtar.

— Faites-moi confiance, ma belle enfant, lui dis-je. Je vais arranger tout ça.

Je savais exactement ce que j'avais à faire.

Je n'ai bien évidemment jamais fait allusion à mon ami Azazel devant vous, car je ne tiens absolument pas à ce que l'on ébruite la chose — mais je vois que vous êtes sur le point de m'objecter que vous avez entendu parler de lui, ce qui n'est pas pour m'étonner, compte tenu de votre réputation établie d'ennemi résolu de la vérité, cela dit sans vouloir vous embrasser.

Azazel est un démon doté de pouvoirs magiques. Un petit démon : il ne fait, à vrai dire, que deux centimètres de haut. Ce qui serait plutôt un avantage dans la mesure où il en conçoi t une grande avidité à prouver sa valeur et ses facultés à un représentant de mon espèce, qu'il se plaît à considérer comme inférieure.

Il répondit à mon appel, comme toujours. (Inutile d'espérer que je vous donnerai les détails de la méthode que j'emploie pour le faire apparaître. Ce serait au-delà de vos facultés médiocres — pas d'offense — que d'espérer le contrôler.)

Il arriva passablement hors de lui. Il assistait, à ce qu'il semble, à une espèce de manifestation sportive dans laquelle il avait engagé près de cent mille zakinis, et il paraissait quelque peu courroucé à l'idée de ne pas pouvoir suivre la fin. Je fis valoir que l'argent était de la merde, qu'il était venu au monde — dans son continuum, c'est-à-dire — pour venir au secours d'une élite intellectuelle en détresse, et pas pour entasser des zakinis sans valeur qu'il perdrait, de toute façon, à la première occasion, même s'il les gagnait cette fois, ce qui était, d'ailleurs, fort douteux.

Ces arguments rationnels et imparables ne parvinrent pas tout de suite à calmer cette misérable créature dont la caractéristique dominante est une propension assez sordide à l'égoïsme, aussi lui offris-je un quarter. Je crois que l'aluminium est une valeur convertible dans son monde, et bien qu'il n'entre nullement dans mes intentions de l'encourager à attendre un quelconque profit matériel de la médiocre assistance qu'il pourrait m'apporter, j'estime que les vingt-cinq cents représentaient pour lui plus de cent mille zakinis, et c'est ainsi qu'il admit d'assez bonne grâce que mes préoccupations étaient peut-être plus importantes que les siennes. Comme je dis tout le temps, la force de la raison finit toujours par faire valoir son bon droit.

— Pour une fois, fit Azazel, lorsque je lui eus exposé le problème d'Ishtar, pour

une fois, tu me soumets un problème sensé.

— Bien sûr, fis-je.

Tout bien considéré, je ne suis pas un homme déraisonnable, vous me l'accorderez. Je ne demande qu'à être exaucé selon mes vœux et voilà tout.

— Oui, poursuivit Azazel. Ta désolante espèce ne métabolise pas efficacement l'alcool, de sorte que les produits de la décomposition s'accumulent dans la circulation sanguine où ils déterminent des symptômes divers et variés, mais tous désagréables, liés à une intoxication — terme fort pertinemment dérivé, ainsi que l'étude de tes dictionnaires me l'a confirmé, de mots grecs signifiant

« poison intérieur ».

J'eus un rictus entendu. Vous savez que les Grecs d'aujourd'hui mettent de la résine dans leur vin, quand déjà leurs ancêtres l'allongeaient avec de l'eau. Ces gens qui commencent par empoisonner leur vin avant que de le boire s'y connaissent en « poison intérieur ».

—…Il suffirait tout simplement, poursuivait Azazel, d'ajuster ses enzymes de façon à lui permettre de métaboliser l'alcool rapidement et infailliblement, sous forme de doubles radicaux carbonés, lesquels se trouvent à l'intersection entre le métabolisme des graisses, des hydrates de carbone et des protéines. L'alcool deviendrait ainsi pour elle une saine nourriture, et elle ne devrai t plus éprouver aucun des symptômes de l'intoxication : ébriété, mal de tête, et cetera.

— Mais il faut qu'elle en ressente légèrement les effets, Azazel ; juste assez pour éprouver une saine indifférence envers les consignes imbéciles reçues dans le giron maternel.

Il sembla me comprendre à l'instant.

— Ah oui. Je connais ce genre de mères. Je me rappelle que ma troisième mère me disait toujours : «

Azazel, il ne faut pas cligner ses membranes nictitantes devant les jeunes malobes. » Mais sans cela, comment veut-elle qu'on...

Je mis aussitôt fin à ses divagations.

—Ne pourrais-tu faire en sorte qu'elle accumule juste ce qu'il faut d'intermédiaires de décomposition pour éprouver un tout petit peu d'exaltation ?

—Facile, répondit Azazel.

Et, dans une démonstration de concupiscence que je trouvai répugnante, il frotta le quarter que je lui avais donné, et qui, debout sur la tranche, était plus grand que lui.

Je n'eus l'occasion de revoir Ishtar qu'une semaine plus tard. C'était au bar d'un hôtel, qu'elle illuminait si bien de sa présence que plusieurs clients durent mettre des lunettes noires pour la regarder.

— Qu'est-ce que nous faisons ici ? fit-elle en gloussant. Vous savez bien que je ne peux rien boire.

— Mais je ne vais pas vous faire boire, ma chère petite, rien qui puisse vous faire du mal, en tout cas.

Juste une menthe au lait. Vous allez adorer ça.

J'avais tout organisé à l'avance, et fis signe au garçon de nous apporter un Grasshopper. Elle goûta la chose avec délicatesse et dit :

—Oh, qu'est-ce que c'est bon !

Puis elle se laissa aller sur le dossier de son fauteuil et vida son verre avec abandon.

—Puis-je en avoir un autre ? demanda-t-elle en passant la pointe de sa jolie langue sur ses tout aussi jolies lèvres.

— Bien sûr, répondis-je avec chaleur. C'est-à-dire que vous pourriez en avoir un autre, si je n'avais bêtement oublié mon portefeuille...

— Oh, c'est moi qui paye. J'ai tout l'argent qu'on veut.

Une belle femme, comme je l'ai toujours dit, n'est jamais aussi grande que

lorsqu'elle se penche po ur prendre son portefeuille dans le sac qui git à ses pieds.

Compte tenu des circonstances, nous bûmes sans retenue. Du moins, elle : elle prit un second Grasshopper, puis une vodka, puis un double whisky and soda et quelques autres bagatelles. Et après avoir entonné tout cela, elle ne manifestait rigoureusement aucun signe d'ébriété, encore que son sourire captivant fût plus grisant que tout ce qu'elle avait ingurgité.

— Je me sens si bien et si chaude, et si disponible, si vous voyez ce que je veux dire.

Je pensais voir, en effet, mais je crus bon de ne pas sauter aux conclusions.

— Je ne crois pas que votre mère apprécierait. (En place pour le premier essai !)

— Qu'est-ce que ma mère connaît à ces choses-là ? fit-elle. Rien ! Et qu'en saura-t-elle ? Moins que rien. Où pourrions-nous aller ? fit-elle en me jetant un regard spéculatif et en se penchant pour élever ma main à ses lèvres parfaites.

Eh bien, mon cher, je crois que vous connaissez mes sentiments en ce domaine. Il n'est pas dans mes mœurs de refuser une faveur à une jeune personne qui m'implore si poliment et avec une telle ardeur. J'ai été habitué à prouver à tout moment que je suis un gentilhomme. Mais en cette occasion particulière, plusieurs pensées me vinrent à l'esprit.

Tout d'abord, et bien que cela ne se voie pas, je vous l'accorde, je ne suis plus exactement — oh, il ne s'en faut que de très peu — un perdreau de l'année, et je n'étais pas certain de parvenir à assouvir les appétits cléopâtreux de la jeune et vigoureuse Ishtar dans des délai s raisonnables, si vous voyez ce que je veux dire. Ensuite, je craignais, si elle conservait le souvenir des événements et décidait de s'en repentir, qu'elle n'aille se mettre dans la tête que j'avais abusé de la situation, et que les conséquences ne revêtent un certain inconfort pour ma personne. C'était une créature impulsive, et je ne pouvais m'empêcher d'associer sa haute taille avec une débâcle certaine en cas d'affrontement.

Je suggérai donc d'aller faire un petit tour dans mes quartiers, et — vous voyez d'ici l'embarquement de la fanfare — je ne pris pas le chemin le plus court. L'air

du soir lui éclaircit les idées et lui rafraîchit la tête ; j'étais sauvé.

Tous les autres n'eurent pas la même chance. Plus d'un jeune homme vint me parler d'Ishtar car, comme vous le savez, il y a, dans la dignité bienveillante de mon comportement, quelque chose qui attire les confidences. Cela ne devait malheureusement jamais se produire dans un bar ; les hommes en question semblaient éviter ce genre d'endroits, pendant un certain temps du moins. Presque tous avaient tenté un moment de faire concurrence à Ishtar, verre pour verre, avec des résultats fâcheux.

— J'ai vu, dans ma vie, bien des dalles en pente, me dit l'un d'eux. J'ai vu vider des verres, bien des bouteilles et même bien des caves. J'ai assisté à un nombre infini d'exploits en beuverie. Eh bien, jamais, au grand jamais, je n'ai rien vu de pareil. Je suis absolument formel : je n'ai pas réussi à le voir, mais elle a un tuyau qui va du coin de sa bouche à une barrique cachée sous la table.

Maintenant, si vous penser que ça c'était quelque chose, vous auriez dû être là après.

Le pauvre garçon avait été très éprouvé par l'expérience, dont on lisait les horreurs sur son visage émacié. Il essaya de m'en parler, mais son discours était presque incohérent.

— Elle avait des exigences ! disait-il d'une voix pâle comme sa face, et il ne savait que répéter : insatiable, insatiable !

Je me félicitai chaleureusement d'avoir eu le bon sens d'éviter une épreuve à laquelle des hommes dans la force de l'âge avaient tout juste survécu.

Après cela, je ne la vis plus qu'à des intervalles séculaires. Elle était très occupée, vous comprenez.

Mais ce que je voyais, c'est qu'elle consommait les mâles nubiles à une cadence terrifiante. Il lui faudrait bien, tôt ou tard, élargir son champ d'action. Ce fut tôt.

Je tombai sur elle un beau matin, alors qu'elle partait pour l'aéroport. Elle était plus pulpeuse que jamais, plus pneumatique, plus sidérante dans toutes les dimensions possibles. Rien de ce qu'elle avait vécu ne semblait l'avoir affectée,

sinon pour le meilleur et pour le plus.

Elle tira une bouteille de son sac.

—Du rhum, dit-elle. C'est ce qu'ils boivent dans les Caraïbes, et c'est un breuvage très doux et très agréable.

—Vous allez dans les Caraïbes, ma chère ?

—Eh oui, et partout ailleurs. Les hommes de chez nous me font l'impression d'être peu résistants et bien pusillanimes. Ils m'ont beaucoup déçue, bien qu'il y ait eu des moments très exaltants. Je vous suis extrêmement reconnaissante, George, d'avoir rendu tout cela possible. On dirait que tout a commencé la première fois que vous m'avez fait goûter cette menthe au lait. C'est une honte que nous n'ayons jamais, vous et moi...

— Allons, ma chère petite. J'œuvre pour le bien de l'humanité, vous le savez. Je ne pense jamais à moi-même.

Elle me planta sur la joue un baiser qui me fit l'effet d'une brûlure à l'acide sulfurique et s'en fut. Je m'essuyai le front avec un immense soulagement, tout en me flattant de ce que, pour une f ois, mon recours à Azazel eût été couronné de succès, car Ishtar qui était, grâce à un héritage, indépendante sur le plan financier, pouvait maintenant s'adonner indéfiniment et en toute tranquillité à son enthousiasme ingénu pour les plaisirs alcooliques et amoureux.

C'est du moins ce que je pensais.

Je n'entendis de nouveau parler d'elle qu'un an plus tard, lorsqu'elle revint dans nos contrées. C'est elle qui me téléphona. Il me fallut un moment pour réaliser de qui il s'agissait. Elle était hystérique.

— Ma vie est fichue, me corna-t-elle aux oreilles. Même ma propre mère ne m'aime plus. Je ne comprends pas comment c'est arrivé, tout ce que je sais, c'est que c'est de votre faute. Si vous ne m'aviez pas fait goûter cette menthe au lait, je suis sûre qu'il ne se serait jamais rien passé.

— Mais que vous est-il arrivé, ma chère ? demandai-je en frémissant.

Une Ishtar furieuse contre moi n'était pas précisément le genre d'Ishtar que je

considérais comme prudent d'approcher.

— Venez chez moi, je vais vous faire voir un peu.

Un jour, je le sais, la curiosité me fera mourir. C'est ce qui faillit bien m'arriver ce jour-là. Je ne pus, en effet, résister à la tentation de me rendre chez elle.

Elle habitait à la périphérie de la ville. Par un reste de sagesse, je ne refermai pas la porte derrière moi, et lorsqu'elle me fonça dessus en brandissant un couteau de boucher, je fis volte-face avec un vif sang-froid et m'enfuis avec la rapidité du zèbre professionnel le mieux entraîné.

Par bonheur, elle n'était pas en état de me suivre, compte tenu de sa forme.

Elle repartit peu après, et pour autant que je sache, elle n'est jamais revenue. Mais je vis dans la terreur qu'elle ne tente un come-back, un de ces jours. Les Ishtar Mistik de ce bas monde n'oublient jamais.

George donnait l'impression de penser qu'il avait terminé son histoire.

— Mais qu'était-il arrivé ? demandai-je.

— Vous n'avez pas compris ? L'alchimie de son organisme s'était modifiée pour transmuter avec une efficacité absolue l'alcool en une molécule carbonée à deux radicaux, laquelle se trouvait au carrefour métabolique entre les hydrates de carbone, la graisse et les protéines. Pour elle, l'alcool était une saine nourriture. Et elle buvait comme une éponge d'un mètre quatre -vingt-cinq.

Incroyablement. Et tout ça dévalait la chaîne métabolique vers la molécule carbone double pour remonter la chaîne métabolique jusqu'aux graisses. En un mot, elle était devenue ronde ; en deux mots, obscènement obèse. Cette beauté admirable s'était dilatée et avait implosé en un amoncellement de couches de lard.

George secoua la tête avec un mélange d'horreur et de regrets et conclut :

— Les méfaits de la boisson seraient difficiles à apprécier.

9

Le temps d'écrire

J’ai connu quelqu'un qui vous ressemblait un peu, me dit un jour George.

Nous étions assis près de la fenêtre dans un petit restaurant où nous déjeunions, et George regardait au-dehors d'un air pensif.

—C'est très curieux, répondis-je. Je me croyais unique en mon genre.

— Oh, mais vous l'êtes, répondit George. L'homme auquel je faisais allusion ne vous ressemblait pas à ce point-là. Il n'y a que vous pour barbouiller du papier en gardant le cerveau totalement déconnecté.

—En fait, dis-je, je travaille sur traitement de texte.

—Je n'emploie les mots « barbouiller du papier », répondit George avec hauteur, que dans ce qu'un véritable auteur aurait aussitôt compris comme leur sens métaphorique.

Puis il interrompit l'excavation de sa mousse au chocolat pour pousser un soupir dramatique. Je connaissais le signal.

—Vous, vous allez me faire part des dernières élucubrations de votre cervelle surchauffée et me parler d'Azazel, au moins. C'est cela, George ?

Il me jeta un regard méprisant.

— Vous laissez vagabonder votre propre imagination depuis si longtemps et avec une telle complaisance que vous n'êtes même pas plus capable de reconnaître les accents de la vérité lorsqu'ils parviennent à vos oreilles.

Mais peu importe. C'est une histoire trop triste pour que je vous la raconte.

- Sauf que vous allez me la raconter tout de même, n'est-ce pas ?

George poussa un nouveau soupir.

C'est cet arrêt d'autobus, là, dehors (c'est George qui parle), qui me fait penser à Mordecai Sims. Il gagnait gentiment sa vie en fournissant des pages et des pages d'une prose diversiforme et qui volait plutôt bas. Pas si bas que la vôtre, bien sûr, ce en quoi il ne vous ressemblait pas tout à fait. Il était d'ailleurs moins prolifique. J'ai assez blâmé la platitude des échantillons de sa production que j'eus l'occasion de lire pour lui rendre aujourd'hui un semblant de justice : au fond, c'était plutôt moyen.

Sans vouloir vous offenser, vous n'avez jamais atteint son niveau

- si j'en crois les critiques, du moins, parce que, personnellement, je ne suis jamais avili à lire la moindre chose de vous.

Mordecai différait de vous par un autre côté : il était terriblement impatient. Regardez-vous dans le miroir, là-bas ; enfin, si ça ne vous dérange pas trop qu'on vous rappelle à quoi vous ressemblez.

Vous voyez avec quel laisser-aller vous êtes vautré dans ce fauteuil, un bras passé sur le dossier et le reste de votre individu affalé en un tas informe ? On ne croirait jamais, à vous observer, que vous vous préoccupez un tant soit peu de savoir si vous arriverez à accoucher de votre quota quotidien de prose saumâtre et galipoteuse.

Mordecai n'était pas comme ça. Il était toujours talonné par les délais, qui semblaient avoir pris à cœur d'expirer incessamment sitôt qu'il entreprenait quelque chose.

Je déjeunais avec lui tous les mardis sans faute, à cette époque-là, et il avait une fâcheuse tendance à rendre l'expérience horriblement pénible par sa frénésie verbale.

- Il faut que ce texte soit au courrier demain matin au plus tard, disait-il, mais j'en ai un autre à revoir avant. Je suis complètement débordé. Où est cette satanée addition ? Que fabrique cet animal de garçon ? Et puis d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils foutent tous, en cuisine ? Ils ont organisé un concours de pêche à la plonge, ou quoi ?

Là où il s'impatientait le plus, c'était au moment de l'addition, et je redoutais à

chaque fois qu'il ne détale en me laissant le soin de régler le problème de ma propre évasion. Soyons juste, ce n'était jamais arrivé, mais le sentiment que cela pouvait se produire manquait à chaque fois de me gâcher le déjeuner.

Bon, vous voyez l'arrêt d'autobus, là-bas ? Ça fait un quart d'heure que je l'observe. Vous remarquerez qu'aucun autobus n'est passé et que le vent charrie comme des relents de fin d'automne. Partout, ce ne sont que cols relevés, mains enfoncées dans les poches, nez qui tournent au rouge ou au bleu et pieds qui battent de la semelle pour se réchauffer. On chercherait vainement le moindre symptôme de rébellion dans les rangs, le plus minuscule poing levé vers les cieux en une démonstration de colère. Tous ces gens qui font passivement le pied de grue semblent brisés par l'injustice de l'existence.

Ce n'était pas le cas de Mordecai Sims. S'il s'était trouvé là, à attendre cet autobus, il aurait foncé dans la rue pour scruter l'horizon en quête d'un véhicule. Il aurait grondé, grogné, montré les dents et agité les bras. Il aurait menacé d'organiser une manifestation devant l'hôtel de ville. En deux mots, il aurait déchargé pas mal d'adrénaline.

Je ne compte pas les fois où, attiré, comme tant d'autres, par mon air calme, compétent et compréhensif, il me fit part de ses malheurs.

— Je suis un homme très occupé, George, me disait-il avec son débit précipité. (Il parlait toujours très vite.) Ce n'est pas un scandale, ce n'est pas un crime, ce n'est pas une forfaiture de voir la façon dont le monde conspire contre moi : c'est du terrorisme. J'ai dû aller à l'hôpital pour passer des examens de routine — Dieu sait pourquoi. Enfin, Dieu et mon imbécile de docteur, qui s'est fourré dans la tête de gagner sa vie. Bon, quoi qu'il en soit, on m'avait dit de me présenter à 9 h 40, à tel et tel bureau.

A 9 h 40 précises, j'étais devant le bureau, bien sûr, et sur la porte il y avait une pancarte sur laquelle était écrit OUVERTURE : 9 h 30. Voilà ce qu'il y avait d'écrit, George, en angl ais, et en toutes lettres.

Sauf que derrière la porte, il n'y avait personne.

Je vérifiai l'heure à ma montre et demandai à un individu à l'air suffisamment sournois pour être un infirmier où pouvait bien se trouver l'innommable personnage dont la place normale était dans le bureau.

— Il est pas encore arrivé, répondit cette intelligence d'élite.

— Il y a écrit que c'est ouvert à partir de 9 h 30.

— Quelqu'un va bien finir par arriver, tôt ou tard, répondit l'être inférieur, avec une indifférence perverse.

J'étais dans un hôpital, tout de même. Eh bien, j'aurais pu crever, personne ne se serait occupé de moi. Personne ! J'avais un travail important à rendre d'urgence, un ouvrage dans lequel j'avais mis la

moitié de mes entrailles et qui me rapporterait de quoi payer la note du docteur (sauf si j'avais mieux à faire avec la somme, ce qui était plus que vraisemblable), et ça intéressait qui ? Personne ! Il était 10 h 04 quand un esclave daigna enfin se pointer, et lorsque je me précipitai le retardataire démoniaque me toisa de toute sa hauteur et déclara : " Pouvez-vous attendre votre tour ? "

Mordecai n'avait que des histoires comme ça à raconter, des histoires de batteries d'ascenseurs dont chacun s'élevait avec lenteur jusqu'au dernier étage pendant qu'il poireautait en bas, dans le hall ; de gens qui déjeunaient de midi à trois heures et demie, et partaient le mercredi pour des week-ends de quatre jours toutes les fois qu'il avait besoin de les voir.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi on s'est donné la peine d'inventer le temps, George, déclarait-il régulièrement. C'est juste un truc conçu pour permettre l'éclosion de nouvelles sources de gâchis.

Vous vous rendez compte que, si je pouvais consacrer à écrire, pour mon compte personnel, toutes les heures que je passe à attendre le bon vouloir d'un assortiment complet de coquins, j'augmenterais mon rendement de dix à vingt pour cent ? Non, mais vous vous rendez compte qu'en dépit de la crapuleuse parcimonie des éditeurs, cela me permettrait d'arrondir mes fins de mois dans des proportions équivalentes ? Mais où est cette saloperie d'addition ?

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que ce serait une bonne action que d'aider cet infortuné convive du banquet de la vie à mettre du beurre dans ses épinards, puisqu'il avait le bon goût d'en réinvestir une fraction à mon bénéfice. De plus, il avait une façon de réserver dans des établissements de premier ordre qui me réchauffait le cœur.

Oh non, mon pauvre vieux, rien à voir, vraiment, avec cet endroit. Vos goûts en la matière ne sont pas à la hauteur de ce qu'ils pourraient être, et de loin. Tout comme vos écrits, d'ailleurs, si j'en crois ce que l'on dit, bien que, dans les crèmeries où je passe, l'on entende parfois des gens de basse culture intellectuelle s'éjouir de vos facéties.

Je pressurai donc mes méninges, si fertiles en idées ingénieuses de toutes sortes, afin de trouver le moyen de l'aider.

Je ne pensai pas tout de suite à Azazel. Je n'étais pas encore habitué à le mettre à contribution, en ce temps-là. Après tout, un démon de deux centimètres de haut sort un peu de l'ordinaire.

Mais je finis tout de même par me demander si Azazel ne pourrait rien faire afin d'accroître la disponibilité pour l'écriture d'un individu de ma connaissance. Ça paraissait peu vraisemblable, et ce n'était peut-être qu'une pure et simple perte de temps, mais qu'est-ce que le temps pour une créature d'un autre monde, je vous le demande ?

J'entrepris de réciter les antiques incantations et les formules magiques rituelles nécessaires à son évocation, mais d'où qu'il vînt, il arriva endormi. Ses petites paupières étaient fermées et il émanait de lui un bourdonnement aigu qui montait et redescendait selon un rythme irrégulier et fort déplaisant. L'équivalent d'un ronflement humain, peut-être, qui sait ?

Je ne savais pas très bien quoi faire pour le réveiller. Je me décidai, en désespoir de cause, à lui laisser tomber une goutte d'eau sur l'estomac. Il a l'abdomen parfaitement sphérique, vous voyez, comme s'il avait avalé un roulement à billes. Je n'ai pas la moindre idée des normes esthétiques du monde d'où il vient, mais une fois que j'évoquais la chose devant lui, il me demanda de lui expliquer

ce qu'était un roulement à billes, et lorsque je me fus exécuté, il menaça de me zapulniclater.

J'ignore ce que cela peut bien vouloir dire ; je déduisis néanmoins du ton de sa voix que cela ne devait pas être agréable.

La goutte d'eau produisit le résultat escompté, mais il me parut absurdement ennuyé. Il n'arrêtait pas de dire qu'on l'avait à moitié noyé, et il entra dans des

détails fastidieux sur la façon adéquate de réveiller les gens dans son monde, un processus qui mettait en branle danses, pétales de fleurs, instruments de musique aux douces sonorités et effleurements de doigts par de ravissantes jeunes danseuses. Je lui expliquai à mon tour que, sur cette planète, on faisait volontiers usage de tuyaux d'arrosage, et il se permit quelques remarques où le terme de « barbares déliquescents » revenait selon une fréquence fâcheuse. Mais il finit par se calmer suffisamment pour me permettre de lui parler de façon sensée.

Je lui exposai donc la situation. J'avais plus ou moins imaginé que, sans faire autrement d'histoires, il allait prononcer quelques paroles dans un jargon mystérieux, et que l'affaire serait faite.

Il ne fit rien de tel. Tout au contraire, il prit un air plus grave qu'une catastrophe aérienne et me dit :

—Là, tu vois, tu me demandes d'interférer avec les lois de la probabilité.

-Exactement, répondis-je, tout heureux qu'il ait compris la situation.

— Eh bien, ce n'est pas du mille-feuilles.

— Bien sûr que non, repris-je d'une voix caressante. Tu crois que je ferais appel à toi si c'était tellement facile ? Je me débrouillerais tout seul, si c'était du tout cuit. C'est seulement dans les cas graves que je suis bien obligé de faire appel à quelqu'un d'aussi Magnifiquement Supérieur que toi.

Ces paroles peuvent paraitre intolérablement écœurantes, douceâtres et mucilagineuses, je vous l'accorde. Mais le moyen de les éviter lorsque l'on traite avec un démon aussi susceptible sur le chapitre de l'éthique que sur celui du roulement à billes qui lui sert de tour de taille.

—Bon, fit-il en manifestant toutes les apparences de la reconnaissance de mon imparable logique, je n'ai pas dit que c'était impossible.

— Ah, tant mieux.

— Ca exigera un réajustement de continuum de Jinwhipper de ton monde.

—Bien sûr, bien sûr, oui. Tu m'enlèves les mots de la bouche.

— Il va falloir que j'introduise quelques nœuds dans l'interface entre le continuum et ton ami, celui aux délais. Au fait, qu'est-ce que c'est qu'un délai ?

Je m'efforçai de lui expliquer la chose.

— Ah oui, répondit-il avec un petit soupir. Nous avons aussi des choses de ce genre-là dans nos démonstrations d'affection les plus éthérées. Laissez passer le délai avec une de ces chères petites créatures, et vous n'avez pas fini d'en entendre parler ! Je me souviens, une fois...

Mais je préfère vous épargner les détails sordides de sa vie sexuelle, dont l'insignifiance donnerait une idée de l'infini.

—Il y a juste un petit problème, dit-il finalement, c'est qu'une fois que j'aurai introduit les nœuds, je ne pourrai plus les défaire.

— Pourquoi cela ?

— Je crains que ce ne soit théoriquement impossible, répondit Azazel, avec une prudence calculée.

Je n'en croyais pas un mot. Le problème, c'est que ce misérable petit incapable ne savait pas comment s'y prendre, et voilà tout. Cela dit, je le jugeais en revanche tout à fait capable de me rendre la vie impossible si l'envie l'en prenait, et je préférai ne pas lui faire savoir que je voyais clair dans son jeu, aussi :

— Tu n'auras pas à les défaire, me contentai-je de répondre. Mordecai a besoin de temps afin d'écrire, et s'il obtient satisfaction, il en aura pour jusqu'à la fin de ses jours.

—Puisque tu le dis... Je vais donc faire le nécessaire.

Il fit toutes sortes de simagrées pendant je ne sais combien de temps. On aurait dit un magicien faisant des passes, si ce n'est que ses mains donnaient par moments l'impression de vaciller et de disparaître, plus ou moins longuement. Cela dit, bien sûr, elles étaient si petites qu'on avait du mal à les voir, même en temps normal.

—Qu'est-ce que tu fabriques ? demandai-je.

Mais Azazel se contenta de secouer la tête et de remuer les lèvres comme s'il comptait quelque chose.

Puis, ayant apparemment terminé, il s'allongea sur la table, tout pantelant.

— C'est tout ? fis-je.

— Tu te rends compte, j'espère, dit-il en hochant la tête, que j'ai été obligé de réduire son quotient d'entropie de façon plus ou moins permanente.

— Et ça veut dire quoi ?

—Ça veut dire, que dans son environnement immédiat, les choses seront un peu plus en ordre que la normale.

— Il n'y a pas de mal à avoir un peu d'ordre, conclus-je.

Vous ne me croirez peut-être pas, mon vieux camarade, mais je suis à fond pour la chose de l'ordre.

Je garde un compte précis du moindre cent que je vous dois. Les détails sont sur les innombrables bouts de papier qui traînent un peu partout chez moi. Je vous les fais voir quand vous voulez.

—Non, fit Azazel, il n'y a aucun mal à ça. C'est juste qu'on ne peut pas vraiment défier la seconde loi de la thermodynamique. Je veux dire que, pour rétablir l'équilibre, les choses sont un peu moins en ordre ailleurs, forcément.

—De quelle façon cela se traduira-t-il ? demandai-je en vérifiant ma braguette (on n'est jamais trop prudent).

—Oh, un peu de toutes les façons, pour la plupart imperceptibles. J'ai réparti l'effet sur l'ensemble du système solaire, de sorte qu'il y aura un peu plus de collisions d'astéroïdes que d'ordinaire, quelques éruptions de plus sur lo et ainsi de suite. Mais ce sera surtout le soleil qui sera affecté.

—Comment cela ?

—J'estime qu'il se réchauffera de façon à rendre toute vie impossible sur Terre deux millions et demi d'années plus tôt que si je n'avais pas noué le continuum.

Je haussai les épaules. Qu'est-ce que quelques millions d'années au regard des dispositions d'un individu à recueillir les additions des restaurants où il m'invitait avec un empressement qui réchauffait le cœur ?

Une semaine avait passé lorsque je dînai de nouveau avec Mordecai. Je dois dire qu'il avait l'air plutôt speedé lorsqu'il tendit son manteau au vestiaire, et c'est un sourire radieux qu'il braqua sur moi en me rejoignant à la table ou je l'attendais patiemment avec un verre.

— Ah, George, dit-il, quelle drôle de semaine !

Il tendit la main sans regarder et ne sembla pas le moins du monde étonné qu'un menu vienne s'incruster dedans. Je précise qu'il s'agissait de ce genre de restaurant dans lequel les garçons sont tous de cette espèce hautaine et impérieuse qui ne consentirait pour rien au monde à remettre un menu à qui que ce soit sans avoir préalablement fait contresigner un reçu en triple exemplaire par le patron de la boutique.

— George, poursuivit Mordecai. Tout a marché comme sur des roulettes.

— Vraiment ? dis-je en réprimant un sourire.

— Chaque fois que je suis entré dans une banque, il y avait une caisse disponible et un employé souriant et empressé derrière. Je n'ai eu qu'à mettre les pieds à la poste pour qu'un guichet se libère et qu'un... bon, on ne peut guère exiger d'un fonctionnaire des Postes et Télécommunications qu'il se mette à sourire, mais tout de même : il a pris une lettre en recommandé presque sans me mordre la main. Les autobus arrivent à l'instant où j'approche de l'arrêt, et j'avais à peine levé la main, hier, à l'heure de pointe, qu'un taxi a fait une embardée pour s'arrêter juste devant moi. Et un taxi jaune, encore. Et quand je lui ai demandé de m'emmener au coin de la Cinquième Avenue et de la 49 e Rue, il y est allé tout droit, en donnant véritablement l'impression qu'il connaissait le patelin. Il parlait même anglais... Bon, et pour vous, qu'est-ce que ça sera, George ?

Un coup d'œil au menu me suffit. Il était apparemment agencé de telle sorte que

mê me moi je ne retarde pas Mordecai. Celui-ci expédia alors la carte sur le côté et entreprit de passer rapidement commande pour nous deux. Je remarquai qu'il ne levait même pas les yeux pour s'assurer qu'un garçon se trouvait bien à ses côtés. Il était déjà habitué à ce qu'il y en ait un.

Et il y en avait effectivement un.

Le garçon se frotta les mains, s'inclina et commença le service avec célérité, affabilité et efficacité.

— On dirait que vous avez une chance extraordinaire, Mordecai, mon ami, dis-je. Comment expliquez-vous cela ?

Je dois admettre que je fus effleuré par l'idée fugitive de l'amener à penser que c'était grâce à moi ; après tout, s'il le savait, il aurait sûrement à cœur de me couvrir d'or, ou, à tout le moins, en cette époque décadente, de papier-monnaie.

— C'est très simple, répondit-il en fourrant le coin de sa serviette dans le col de sa chemise et en enserrant fourchette et couteau dans une poigne de fer. (Car Mordecai, entre autres qualités, n'avait pas pour pratique de chipoter avec la nourriture.) Ça n'a rien à voir avec la chance. C'est l'œuvre inexorable des rouages du hasard.

—Du hasard ? fis-je avec indignation.

—Absolument, reprit Mordecai. J'ai été, ma vie entière, victime de la plus abominable série de contretemps fortuits que le monde ait jamais connu. Les lois de la probabilité imposent qu'une succession ininterrompue d'infortunes prenne fin un jour ; eh bien, c'est ce qui est en train de se produire, et cela devrait se poursuivre jusqu'à la fin de mes jours. C'est, du moins, ce que j'escompte.

Je suis très confiant. Tout s'équilibre. (Il se pencha vers moi pour me tapoter la poitrine de la façon la plus désagréable qui soit.) S'il y a une chose sur laquelle vous pouvez compter, c'est bien ça : on ne peut pas défier les lois de la probabilité.

Il consacra tout le temps du repas à me faire une conférence sur les lois de la probabilité, au sujet desquelles je jurerais qu'il en savait en réalité aussi peu que

vous.

— Cela doit sûrement vous laisser le temps d'écrire ? dis-je enfin.

—Evidemment, répondit-il. J'estime que le temps que je puis désormais consacrer à l'écriture a augmenté de vingt pour cent.

—Et votre rendement a augmenté dans les mêmes proportions, sans doute ?

— Eh bien... répondit-il quelque peu mal à l'aise. C'est que... pas encore tout à fait, hélas. Il va falloir que je m'y fasse, bien sûr. Je ne suis pas encore complètement habitué à ce que les choses aillent aussi vite. Ça m'a pris par surprise.

A franchement parler, pour moi, il n'avait pas l'air plus surpris que ça. Il leva la main, et sans regarder, pêcha l'addition des doigts du garçon qui approchait justement avec. Il y jeta un coup d'œil de pure forme et la rendit, avec une carte de crédit, au garçon qui avait bel et bien attendu et qui partit aussitôt ventre à terre.

Le dîner avait duré à peine plus d'une demi-heure toutes voiles dehors. Je ne vous cacherai pas que j'aurais préféré deux bonnes heures et demie plus civilisées, avec préliminaires au champagne, dénouement au cognac, un ou deux grands vins avec chaque plat et un échange de propos érudits dans les intervalles. D'un autre côté, l'aspect positif de la chose, c'est que Mordecai avait gagné deux grandes heures qu'il allait pouvoir consacrer à grappiller de l'argent pour lui et, par voie de conséquence, pour moi.

Il se trouve que je ne vis plus Mordecai pendant trois semaines de suite après ce dîner, je ne sais plus très bien pourquoi ; je crois me souvenir qu'à ce moment-là, nous nous arrangions, lui et moi, pour quitter la ville à tour de rôle.

Quoi qu'il en soit, j'émergeais un certain matin d'une cafétéria où il m'arrivait parfois de faire usage d'un petit pain et d'une paire d'œufs brouillés lorsque je repérai Mordecai, planté au coin du pâté de maisons.

C'était une de ces affreuses journées pleines de neige fondue et de taxis vides qui ne s'approchent que pour vous asperger sournoisement le pantalon de bouillasse

anthracite avant de virer sur les chapeaux de roues en vous signifiant qu'ils rentrent en grande banlieue.

Mordecai, qui me tournait le dos, n'avait pas plus tôt levé la main qu'un taxi vide s'approchait précautionneusement. A ma grande surprise, Mordecai détourna le regard. Le taxi s'attarda puis se résigna à prendre la tangente, la déception suintant par tous les pores de son pare -brise.

Mordecai leva de nouveau la main et, du néant absolu, surgit un second taxi qui s'immobilisa immédiatement à ses pieds. Il monta à bord, mais, bien qu'à une encablure de lui, je l'entendis distinctement proférer un chapelet d'épithètes inécoutables par toute âme sensible, si tant est qu'il en subsistât dans cette ville.

Je l'appelai un peu plus tard dans la matinée et manœuvrai si bien qu'il m'invita à prendre quelques cocktails avec lui dans un bar accueillant dont nous savions qu'il restait ouvert sans discontinuer tout au long de la journée. Je n'aurais pas manqué ce rendez-vous pour un boulet de canon ; il fallait que j'aie une explication avec lui.

J'avais vraiment envie de savoir ce que voulaient dire les adjectifs que je l'avais entendu employer.

Mais non, mon pauvre vieux, je ne veux pas parler de la « signification » des mots ; je suppose que j'aurais pu à la rigueur les trouver dans le dictionnaire. Je veux dire que je me demandais pourquoi il les avait prononcés alors que, selon tous les critères, il aurait dû délirer d'extase.

Or, en entrant dans le bar, il ne paraissait pas véritablement heureux ; je dirais même qu'il avait l'air plutôt hagard.

—Vous voulez bien appeler la serveuse, George, s'il vous plaît ? me fit-il.

C'était l'un de ces bars où la vêture des serveuses témoigne d'un profond mépris de la conservation de l'énergie thermique, contribuant ainsi automatiquement à l'élévation de ma propre température.

Aussi fis-je allégrement signe à l'une d'elles, bien que je ne me fisse guère d'illusion : elle interprétait mon geste tout au plus comme l'expression du désir de commander une nouvelle consommation.

Sauf qu'en vérité, elle ne l'interpréta pas du tout, et préféra m'ignorer en tournant résolument vers moi un dos extrêmement dénudé.

— Vraiment, Mordecai, dis-je, si vous voulez être servi, il faudra que vous l'appeliez vous-même. Les lois de la probabilité n'ont pas encore répandu leurs bienfaits sur ma personne. Ce qui est une honte, parce qu'il y a belle lurette que mon oncle à héritage aurait dû défuncter et déshériter son fils en ma faveur.

—Vous avez un oncle à héritage ? demanda Mordecai avec une étincelle d'intérêt.

—Non. La chose n'en est que plus injuste encore. Appelez la serveuse, Mordecai, vous voulez bien ?

—Au diable tout ça ! fit Mordecai d'un ton maussade. Elles peuvent bien attendre un peu, non ?

Ce n'était pas de les faire attendre elles qui m'embêtait, bien sûr, mais j'avais encore plus soif de comprendre que d'un nouveau verre.

— Mordecai, fis-je, il y a quelque chose qui ne va pas. En fait, ce matin — vous ne m'avez pas vu, mais j'étais là —, j'ai eu comme l'impression que vous snobiez un taxi libre, en ces jours où ils valent leur poids d'or, et qu'au moment d'en affréter un second, vous auriez quelque peu râlé.

—Vraiment ? dit Mordecai. Eh bien, ils commencent à me courir sur l'haricot, tous ces salopards. Je suis persécuté par les taxis. Je ne peux pas faire un pas sans être escorté par une procession de taxis.

Je ne peux même pas jeter un coup d'œil pour traverser sans qu'il y en ait un qui s'arrête. Je suis submergé par des hordes de garçons de restaurants. Les boutiquiers rouvrent leurs échoppes sitôt que j'approche. Je n'ai qu'à rentrer dans un bâtiment pour que toutes les portes des ascenseurs se mettent à béer, et les cabines m'attendent aussi inébranlablement à quelque étage que je me trouve. Où que j'aille, dans tous les immeubles de bureaux, je suis hélé par des escouades de réceptionnistes aimables et souriantes qui me font de grands signes depuis l'autre bout du hall p our avoir la volupté de me renseigner. A tous les niveaux de l'administration, on dirait que des cohortes entières de fonctionnaires n'ont été

créées que dans le but de...

Mais à ce moment-là, j'avais retrouvé mon souffle.

—Eh bien, Mordecai, c'est une chance extraordinaire. Les lois de la probabilité...

L'intromission à laquelle il me suggéra de procéder avec les lois de la probabilité était physiologiquement impossible, évidemment. Il y a, comme ça, de ces abstractions sans réalité physique tangible.

—Allons, allons, Mordecai, fis-je d'un ton de reproche amical, tout ceci contribue à augmenter le temps que vous consacrez à l'écriture.

—Justement pas, répondit Mordecai avec virulence. Je n'arrive plus du tout à écrire.

—Et pourquoi pas, pour l'amour du ciel ?

—Parce que je n'ai plus le temps de penser.

—Vous n'avez plus quoi? demandai-je faiblement.

—Tout le temps que je perdais à attendre, dans des queues, au coin des rues, dans des bureaux, c'est là que je pensais, que je réfléchissais à ce que j'allais écrire. C'était une période de maturation d'une importance primordiale.

— J'ignorais cela.

— Moi aussi, mais maintenant je le sais.

— Je pensais que vous passiez tout ce temps perdu à fulminer, à vitupérer et à vous ronger les sangs, dis-je.

—Une partie, oui. Mais le reste, je le consacrais à méditer. Et même lorsque je pestais contre l'injustice du monde entier, je ne perdais pas mon temps ; c'est ce qui me remontait la mécanique, en envoyant l'adrénaline bouillonner dans mes veines, si bien que je n'avais plus qu'à me défouler et libérer mes frustrations en m'installant devant ma machine à écrire et en frappant à grands coups sur les

touches. Ma pensée alimentait ma motivation intellectuelle tandis que ma colère nourrissait mes pulsions émotionnelles, et il en résultait des pans entiers d'excellente littérature tout droit surgie du foyer ténébreux et infernal de mon âme. Et que reste-t-il maintenant de tout cela ? Regardez !

Il claqua tout doucement les doigts, et aussitôt une demoiselle somptueusement dévêtue fondit sur lui.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur ?

Bien sûr, qu'elle pouvait, mais Mordecai, inconsolable, se mécontenta de commander pour nous deux ce que, du coup, j'appelai en mon for intérieur des inconsommations.

—Je pensais, dis-je, que c'était une simple question d'adaptation à la situation, mais je sais maintenant qu'il n'y a pas d'accommodation possible. Maintenant, vous pourriez peut-être refuser de profiter de la situation qui s'offre à vous ?

—Vraiment ? Vous avez vu ce qui s'est passé ce matin. Je peux toujours renoncer à prendre un taxi, il s'en pointera un autre dans la seconde. Je pourrais en laisser repartir cinquante, la cinquante et unième fois, il y en aurait toujours un en train d'attendre. Vous savez ce qu'ils me font ? Ils m'usent le tempérament, ils me pompent l'air, ils me broutent le pistil, ils me piétinent l'aorte, voilà ce qu'ils me font !

—Mais enfin, pourquoi dans ce cas ne pas consacrer tout simplement une heure ou deux, chaque jour, à cogiter dans le confort de votre bureau ?

—Ha ! C'est exactement ça : dans le confort de mon bureau ! Les idées ne me viennent que lorsque je me dandine d'un pied sur l'autre au coin d'une rue, ou que je suis assis sur la pointe des fesses sur la chaise de granit d'une salle d'attente battue par les courants d'air, ou alors que je crève lentement de faim dans une salle de restaurant où personne ne s'intéresse à mon cas. L'aiguillon du courroux m'est indispensable.

— Mais vous êtes tout de même bien en colère, en ce moment, non ?

— Ce n'est pas pareil. On peut légitimement éprouver de l'indignation quand on a le sentiment d'une injustice ; on ne peut pas se révolter quand tout le monde est aux petits soins pour vous. Il faudrait être un butor invétéré. Je ne suis pas en

rogne, tout de suite, je suis sombre et mélancolique, c'est tout, et je suis rigoureusement incapable d'écrire quand je suis sombre et mélancolique.

Nous passâmes ensemble la plus triste des Happy Hours * que j'eusse jamais vécues.

— Je vous jure, George, dit Mordecai, après avoir eu la politesse de faire remplir nos verres, j'ai l'impression qu'on m'a jeté un sort. C'est comme si une méchante sorcière, furieuse de ne pas avoir

été invitée à mon baptême, avait fini par trouver quelque chose de pire que de me forcer à attendre, impuissant, à tous les coins de rue. Elle a inventé, spécialement pour moi, la malédiction de la satisfaction totale et immédiate de tous les désirs.

** « Heures heureuses » : ce sont les heures creuses de l'après-midi où les consommations sont facturées à moitié prix. (Nd.T)*

Quelques larmes non entièrement inhumaines perlèrent à mes paupières au spectacle de tant de misère ; sans parler de la pensée que j'étais la méchante sorcière à laquelle il faisait allusion et qu'il aurait pu se faire qu'il s'en rende compte. Car alors, il était impossible que, dans son désespoir, il se tue, ou pire encore, qu'il me tue, moi.

L'horreur ultime restait encore à venir. Ayant demandé (par signe) l'addition et l'ayant, naturellement, aussitôt reçue, il l'étudia d'un œil morne et la jeta devant moi.

— Tenez, fit-il avec un rire creux, fort déplaisant. Payez ça. Moi, Je rentre chez moi.

Je payai. Que pouvais-je faire d'autre ? Mais cela me laissa une blessure qui se rappelle à mon mauvais souvenir par temps froid et humide. Après tout, était-il juste que je réduise la durée de vie du soleil de deux millions et demi d'années rien que pour finir par payer les verres ? C'est ça, la justice ?

Je n'ai jamais revue Mordecai. Je me suis laissé dire qu'il avait fini par quitter le pays et qu'il écumait les grèves, quelque part dans les mers du Sud.

Je ne sais pas exactement ce que fait un écumeur des grèves, mais je doute fort

qu'il ait jamais l'occasion de faire fortune. Enfin, je suis sûr que, s'il est sur une plage et qu'il veut une vague, il en vient tout de suite une.

Entre-temps, un larbin méprisant nous avait apporté l'addition, qui gisait désormais entre nous.

George l'ignorait avec le flegme qu'il apporte toujours à cet exercice.

— George, dis-je. Ôtez-moi d'un doute : vous n'avez pas l'intention de demander à Azazel de faire quelque chose pour moi, n'est-ce-pas ?

— Pas vraiment, mon pauvre vieux, répondit celui-ci. Vous n'êtes malheureusement pas le genre d'individu que l'on associe généralement à l'idée de bonne action.

— Ainsi donc, vous ne ferez rien pour moi ?

—Rien du tout.

—Parfait, fis-je. Dans ce cas, je vais régler l'addition.

—C'est la moindre des choses, conclut George.

10

A fond la caisse dans la neige...

Nous étions assis, George et moi, à la terrasse de La Bohème, un restaurant français qu'il honorait de temps en temps de sa clientèle, à mes frais, lorsque je dis : — II va sûrement neiger.

Oh, je n'apportais pas là une contribution déterminante au Grand Livre de la Connaissance Humaine.

Le ciel avait été bas et noir toute la journée, la thermométrie avoisinait les zéro degré, et la météo avait annoncé de la neige. Pourtant, l'indifférence résolue avec laquelle George accueillit ma remarque me meurtrit douloureusement.

— Prenez mon ami Septimus Johnson, fit celui-ci.

— Et que voulez-vous que j'en fasse ? demandai-je. Sans compter que je ne vois pas le rapport avec le fait qu'il va sûrement neiger...

— Une association d'idées toute naturelle, répondit George d'un ton si grave qu'il aurait mieux convenu à l'annonce d'une troisième guerre mondiale. C'est un procédé dont vous avez dû entendre parler, même si vous ne l'avez jamais expérimenté par vous-même.

Mon ami Septimus (c'est George qui parle), jeune homme féroce, à la mine assez perpétuellement renfrognée et dont les biceps faisaient de grosses bosses, était le septième rejeton de sa famille, d'où son nom. Il avait encore un frère plus jeune baptisé Octavius, et une sœur cadette prénommée Nina.

Juste pour que vous voyiez le genre.

Je ne sais pas jusqu'où ils allaient comme cela, mais je pense qu'il n'est pas déraisonnable d'attribuer à une enfance relativement surpeuplée l'étrange passion pour le silence et la solitude qui s'empara de lui à l'âge adulte.

Par la suite en effet, ayant grandi et obtenu un certain succès avec ses romans (un peu comme vous, mon pauvre vieux, sauf que les critiques tiennent à l'occasion des propos plutôt flatteurs sur sa prose à lui), il se trouva à la tête d'un capital suffisant pour donner libre cours à sa perversion. En bref, il acheta une maison isolée dans un coin perdu du nord de l'Etat de New York, et il s'y retira pour des périodes plus ou moins prolongées afin d'écrire sans cesse davantage de romans. L'endroit n'était

pas effroyablement éloigné de la civilisation, mais aussi loin que portait le regard, au moins, on se serait cru dans une jungle où la main de l'homme... vous connaissez la suite.

Je crois bien être la seule personne qu'il ait jamais invitée de son plein gré à venir séjourner avec lui dans sa maison de campagne. Je pense qu'il fut attiré par la calme dignité de mon comportement et ma conversation fascinante et variée. C'est-à-dire qu'il n'emploiera jamais autant de mots pour m'expliquer ce qui l'attirait en moi, mais je ne vois pas ce que cela pouvait être d'autre.

Certaines précautions s'imposaient avec lui, bien sûr. Tous ceux qui ont expérimenté l'amicale demi -

claque de bûcheron dans le dos qui constituait le mode de salutation favori de Septimus Johnson savent ce que c'est qu'une omoplate fendue en deux par le milieu. Et pourtant, sa démonstration de force tranquille se révéla des plus opportunes lors de notre première rencontre.

J'avais été pris à partie par une douzaine ou deux de malandrins qui, induits en erreur par mes allures et ma mise de grand bourgeois aisé, en avaient déduit à tort que je convoyais des argents fous en liquidés et en bijoux. Je me défendais furieusement, car il se trouve que je n'avais, ce jour-là, pas un rouge liard en poche, et je n'ignorais pas que ces brigands, en s'en apercevant, ne pouvaient manquer de se livrer sur ma personne aux actes de la plus ignoble barbarie que leur dicterait leur déception, d'une certaine façon logique.

C'est alors que Septimus fit son apparition, perdu dans des ratiocinations abstruses concernant ses projets d'écriture. Cette meute de coyotes se trouvait sur son chemin et, comme il était trop absorbé pour envisager de suivre une trajectoire autre que rectiligne, il les écarta sans même y prendre garde, en deux coups les gros. Il arriva sur moi après avoir éliminé le tas de voyous, et il faut croire que cela lui permit d'entrevoir une issue à son dilemme littéraire, quel qu'il fût, car, percevant en moi un porte-bonheur, il m'invita à dîner. Quant à moi, songeant que dîner aux frais d'autrui est un plus grand porte-bonheur encore, j'acceptai sans autre forme de procès.

A la fin du diner, j'avais établi sur lui le genre d'ascendant qui me valut de me faire inviter chez lui, à la campagne, invitation qui se renouvela fréquemment. Comme il devait le dire à un moment donné, être avec moi était presque rigoureusement la même chose que de se retrouver tout seul, ce qui, venant d'un amoureux de la solitude tel que lui, constituait à l'évidence un grand compliment.

Au départ, je m'attendais à une misérable tanière, mais je me trompais du tout au tout. Septimus, qui avait apparemment décroché le cocotier avec ses romans, n'avait pas regardé à la dépense. (Je sais qu'il est plutôt cruel de parler de best-sellers en votre présence, mon pauvre vieux camarade, mais, que voulez-vous, je m'en tiens, comme toujours, scrupuleusement aux faits.) Bien qu'affreusement isolée, au point qu'il me semblait parfois avoir le couvercle de la marmite qui se soulevait, la maison jouissait de tout le confort moderne, et était dotée d'un générateur à essence dans la cave et de panneaux solaires sur le toit. La chère était bonne et la cave à vins, mythologique.

Je ne dirai pas seulement que nous y coulions de bonnes minutes ; nous y vivions dans un luxe sardanapalesque, chose à laquelle j'ai toujours réussi à m'adapter avec une aisance stupéfiante, eu égard à mon manque de pratique.

Évidemment, on ne pouvait empêcher le regard de se porter parfois vers les fenêtres, et la banalité rigoureuse du paysage était déprimante au dernier degré. Il y avait, si vous voulez, des collines et des champs, un petit lac et des quantités incroyables de plantes et de végétation d'un vert bilieux, mais

pas trace d'habitat humain, d'autoroutes ou de quoi que ce fût qui méritât d'être observé ; on n'apercevait même pas une ligne de poteaux télégraphiques.

Un soir, après un bon repas arrosé de grands vins, Septimus, qui était en veine d'épanchement, prononça la brève allocution suivante :

— George, je trouve agréable de vous avoir dans les parages. Lorsqu'après vous avoir écouté je retrouve mon traitement de texte, j'éprouve un tel réconfort que mon écriture s'est substantiellement améliorée. Considérez-vous comme libre de venir ici quand bon vous semblera. Là (il embrassa la campagne environnante d'un ample geste de la main), vous pouvez échapper à tous vos tracas, à tous vos empoisonnements. Et lorsque je travaille sur mon traitement de texte, vous avez libre accès à mes livres, à la télévision, au réfrigérateur et — je crois que vous connaissez le chemin — à la cave à vins.

Il se trouve que j'avais procédé à un petit repérage, à toutes fins utiles. J'avais même dessiné une carte pour mon usage personnel, avec une grande croix à l'endroit de la cave à vins et un choix d'itinéraires possibles soigneusement reconnus.

— La seule chose, poursuivit Septimus, c'est que ce refuge contre les turpides humaines est fermé du 1è décembre au 31 mars. Je ne peux pas vous offrir mon hospitalité à cette période. Je dois rester en ville.

Cette perspective me consternait. J'endurais un vrai martyre par temps de neige. Il faut que je vous dise, mon pauvre cher vieux, que c'est en hiver que mes créanciers se font les plus hargneux. Ces chacals immensément fortunés, comme chacun sait, et qui pourraient largement fai re fi des quelques liards que je me trouve peut-être leur devoir, semblent retirer une sorte de jouissance particulière de la pensée que je pourrais être jeté dehors dans la neige. Cette perspective leur inspire des raffinements d'avidité carnassière sans cesse renouvelés ; vous

comprenez pourquoi j'aurais, à ce moment plus qu'à tout autre, favorablement accueilli une offre d'hébergement.

— Pourquoi ne pas venir en hiver, Septimus ? demandai-je. Un feu ronflant dans cette magnifique cheminée pour suppléer efficacement à votre tout aussi magnifique système de chauffage central, et vous vous ririez des froidures antarctiques.

— Peut-être bien, répondit Septimus, mais on dirait que tous les blizzards hurlants les plus démoniaques convergent ici chaque hiver, accumoncelant je ne sais combien de mille tonnes de neige sur ce quasi-paradis qui est le mien. Cette maison perdue dans la solitude, que j'adore, est alors coupée du monde extérieur.

— Le monde peut crever, soulignai-je opportunément.

— Certes, certes, répondit Septimus, toutefois, mes moyens de subsistance proviennent du monde extérieur : le boire, le manger, le fuel, le linge... C'est humiliant mais je me dois de l'avouer : je ne pourrais survivre sans le monde extérieur, ou tout au moins ne pourrais-je mener le genre d'existence sybaritique que tout être humain digne de ce nom souhaite vivre.

— J'y pense, Septimus, lui dis-je, il se pourrait que je trouve un moyen de vous en sortir.

— Pensez toujours, dit-il, mais vous n'y arriverez pas. Quoi qu'il en soit, vous êtes ici chez vous pendant huit mois de l'année, ou du moins chaque fois que j'y viendrai moi -même au cours de ces huit mois.

C'était vrai, mais comment un homme raisonnable au-rait-il pu se contenter de huit mois quand l'année en comptait douze ? Le soir même, j'appelai Azazel à la rescousse.

Je ne crois pas que vous ayez entendu parler d'Azazel. C'est un démon, un diablotin de deux centimètres de haut, doté de pouvoirs extraordinaires dont il ne demande qu'à faire étalage, car, dans le monde d'où il vient, quel qu'il puisse être, il n'est pas très considéré. Ceci explique cela.

Oh, vous en avez entendu parler ? Enfin, vraiment, mon vieux, comment voulez-

vous que je vous raconte cette histoire d'une façon cohérente si vous ne pouvez pas vous retenir d'exprimer votre point de vue à tout bout de champ ? Vous n'avez pas l'air de comprendre que tout l'art de l'homme du monde consiste à rester parfaitement attentif et à se garder de mettre son grain de sel dans la conversation pour des raisons aussi spécieuses que le fait d'avoir déjà entendu tout cela auparavant.

Enfin, quoi qu'il en soit...

Azazel était, comme toujours, furieux d'avoir été dérangé. Il était apparemment embarqué dans ce qu'il me décrivit comme une cérémonie religieuse extrêmement solennell e. Je gardai mon calme à grand-peine. Il s'imaginait toujours que ce qu'il faisait était important, et ne se donnait jamais la peine de penser un instant que, si je faisais appel à lui, c'est évidemment que j'étais préoccupé par quelque chose de primordial.

J'attendis en rongeant mon frein qu'il ait fini de postillonner ses pépiements pour lui exposer la situation. Il m'écouta en fronçant ses minuscules sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que la neige ? demanda-t-il enfin. Je poussai un soupir et lui expliquai.

— Tu veux dire que chez toi, il y a de l'eau solidifiée qui tombe du ciel ? Des blocs d'eau solidifiée ? Et la vie subsiste tout de même ?

Je ne crus pas utile de lui parler de la grêle et lui expliquai le phénomène ainsi :

—Elle tombe sous forme de flocons moelleux, ô Multiple Splendeur. (Ça le calmait toujours, vous voyez, quand je lui donnais des noms idiots.) Cependant, c'est fort malcommode lorsque cela tombe en quantités excessives.

— Si tu as l'intention de me demander de réorganiser le schéma météorologique de ce monde, je refuse avec la dernière énergie, déclara Azazel. Ça tomberait sous le coup du tripatouillage planétaire, chose rigoureusement contraire aux principes de mon peuple hautement soucieux d'éthique. Et je me garderais bien de faire une chose contraire à l'éthique, même en rêve, surtout que, si j'étais pris la main dans le sac, on me donnerait en pâture à l'effroyable Oiseau de Lamell, une créature des plus répugnantes qui se tient très mal à table. Je détesterais te dire avec quoi il m'assaisonnerait.

—Je ne songerais jamais à exiger de toi que tu tripatouilles quelque planète que ce fût, ô Sublime. Ce que je voudrais te demander est infiniment plus facile. Tu vois, la neige, quand elle tombe, est si légère et si duveteuse qu'elle ne supporte pas le poids de l'être humain.

—Ça t'apprendra à être si lourd et si massif, répondit Azazel avec hauteur.

—Absolument, répondis-je. C'est d'ailleurs cette masse qui complique les choses. Je voudrais que mon ami soit moins lourd quand il est sur la neige.

J'avais du mal à retenir l'attention d'Azazel. II n'arrêtait pas de répéter d'un air écœuré : « De l'eau solidifiée, partout, submergeant la croûte de la planète... » Et il secouait la tête comme s'il n'arrivait pas à assimiler cette notion.

— Pourrais-tu rendre mon ami moins lourd ? demandai-je, obligé d'insister sur ce qui aurait dû n'être, après tout, qu'une simple formalité.

— Évidemment, répondit Azazel avec indignation. Il n'y a qu'à faire intervenir le principe d'antigravité lorsque la molécule d'eau se trouve dans les conditions requises. Ce n'est pas facile, mais c'est possible.

Attends, fis-je un peu inquiet à l'idée des possibles risques d'irréversibilité. Il serait peut-être plus sage de permettre à mon ami de contrôler l'intensité antigravitationnelle à sa guise. Il pourrait lui prendre l'envie de patauger, à l'occasion.

— Laisser le dispositif à la merci de votre système autonome rudimentaire ? Et puis quoi encore ? Tu ne doutes vraiment de rien ?

— Je demandais ça parce que c'est toi, voilà tout, fis-je. Je n'aurais pas eu l'idée d'en parler à un autre de ton espèce.

Cette contre-vérité diplomatique produisit l'effet escompté. Azazel gonfla sa poitrine de deux bons millimètres, et c'est dans un couinement grandiose qu'il décréta, d'une voix de haute-contre :

— Ainsi sera-t-il fait.

Je suppose que Septimus conquit la faculté en question cet instant précis, mais je n'en serai jamais sûr. On était en plein mois d'août ; le blanc manteau de neige qui aurait permis de procéder à toute vérification faisait cruellement défaut, et je n'étais pas d'humeur à faire un saut en Patagonie, dans l'Antarctique ou au Groenland pour me procurer les fournitures nécessaires à l'expérience.

Je ne m'en ressentais pas davantage d'expliquer la situation à Septimus sans neige pour faire la démonstration. Il ne m'aurait pas cru. Peut-être même en aurait-il hâtivement tiré la conclusion ridicule que je... que j'avais bu.

Mais la Providence était avec moi. Je me trouvais avec Septimus dans sa maison de campagne à la fin novembre, lors de ce qu'il appelait son séjour d'adieu pour la saison, quand la neige se mit à tomber, et copieusement, chose tout à fait inhabituelle en cette époque de l'année.

Septimus en conçut une irritation considérable et en voulut à l'univers entier, coupable de ne pas lui avoir épargné cet immonde affront.

En ce qui me concerne, j'étais au paradis. Lui aussi, d'ailleurs, sauf qu'il ne le savait pas encore.

—N'ayez crainte, Septimus, lui dis-je. L'heure est venue de découvrir que la neige ne comporte aucun danger pour vous.

Et je lui expliquai la situation avec un luxe de détails.

II fallait s'y attendre, je suppose ; sa première réaction fut l'expression de l'incrédulité la plus éhontée. En outre, il se répandit, sur l'état de mes facultés mentales, en commentaires rigoureusement superflus.

J'avais pourtant eu des mois pour peaufiner ma stratégie.

— Vous vous êtes peut-être demandé, Septimus, lui dis-je, comment je gagne ma vie. Vous ne serez pas surpris de mes réticences lorsque je vous aurai dit que je suis la clé de voûte et la cheville ouvrière d'un programme de recherches gouvernementales sur l'antigravité. Je ne peux pas vous en dire plus, si ce n'est que vous constituez un inestimable terrain d'expérience, et que vous contribuerez grandement à faire avancer les recherches. Ce programme recèle des

implications cruciales dans le domaine de la défense nationale et de la sécurité territoriale.

Il me regarda avec des yeux ronds comme je fredonnais doucement les premières mesures de l'hymne national.

—Vous êtes sérieux ? demanda-t-il, sidéré.

—Vous pensez que je transigerais avec la vérité ? rétorquai-je, avant de placer la réplique qui s'imposait : La CIA transigerait-elle avec la vérité ?

Il goba le tout, subjugué par les effluves de véracité qui émanent de tous mes propos comme de ma personne.

—Que dois-je faire ? demanda-t-il.

— Il n'y a que six pouces de neige sur le sol, répondis-je. Imaginez-vous que vous ne pesez rien et marchez dessus. — Je n'ai qu'à imaginer cela ?

— C'est comme cela que ça marche.

— Je vais me mouiller les pieds.

— Mettez vos cuissardes, répondis-je, sarcastique.

Il hésita mais alla bel et bien chercher ses cuissardes, avec lesquelles il batailla pendant un moment avant de les enfiler. Cette marque ostensible d'incrédulité envers mes déclarations me heurta profondément. Sans compter qu'il revêtit en outre un manteau de fourrure et une toque encore plus fourrée.

— Si vous êtes prêt, dis-je fraîchement.

— Jamais, ne répondit-il sobrement.

J'ouvris la porte. Il fit un pas au-dehors. Il n'y avait pas un poil de neige sur la véranda couverte, mais il n'avait pas plus tôt posé le pied sur la première marche qu'elle sembla se dérober sous lui. Il empoigna la balustrade comme si sa vie en dépendait.

Il arriva en plus ou moins bon état au bas du petit escalier et tenta de se remettre debout. En vain.

C'est-à-dire qu'il n'obtint pas l'effet escompté. Il fit bien quelques pas en dérapage, en battant des bras comme s'il voulait s'envoler, non sans un certain résultat puisque ses pieds prirent de l'altitude, mais il ne tarda pas à atterrir sur le dos et continua à glisser jusqu'au moment où il passa à proximité d'un arbuste, dont il entoura le tronc d'un bras. Il en fit encore trois ou quatre fois le tour avant de s'immobiliser.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette saloperie de cochonnerie de vacherie de neige ? beugla-t-il d'une voix vibrante d'indignation.

Je dois admettre qu'en dépit de la confiance que je place en Azazel, je contemplai la scène avec des yeux écarquillés par la surprise. Les semelles de notre grand sportif n'avaient laissé aucune empreinte sur la neige, et son corps, en glissant, n'y avait pas fait une seule trace.

—Vous ne pesez rien sur la neige, expliquai-je.

— Raide dingue, fut sa seule réponse.

—Regardez plutôt la neige, dis-je. Vous n'y avez pas laissé la moindre trace.

Il regarda, puis se livra, en aparté, à quelques remarques d'un style que même cet éditeur aurait, il y a quelques années, qualifié d'impubliable.

—Ça, poursuivis-je, c'est parce que la friction est en partie fonction de la pression entre le corps en mouvement et la surface avec laquelle il en est contact. Plus faible est la pression et moins il y a friction. Comme vous ne pesez rien, la pression que vous exercez sur la neige est égale à zéro, donc la friction est nulle, et vous glissez dessus comme sur la glace la plus lisse.

— Et qu'est-ce que je suis censé faire, alors ? Je ne peux tout de même pas laisser mes pieds s'élever constamment dans l'atmosphère comme ça.

—Ça ne fait pas mal, n'est-ce pas ? Si vous ne pesez rien, même quand vous atterrissez sur le dos, vous ne risquez pas de vous faire mal.

— N'empêche. Le fait que ça ne fasse pas mal n'est pas une raison suffisante

pour que je passe ma vie sur le dos dans la neige.

— Allez, Septimus, dites-vous que vous pesez lourd à nouveau et levez-vous.

— Je me dis que je suis lourd, hein, c'est ça ? fit-il en fronçant les sourcils selon sa bonne habitude.

Mais c'est ce qu'il fit, se plantant maladroitement sur ses pieds. Il enfonçait de plusieurs centimètres dans la neige, maintenant, et lorsqu'il tenta, précautionneusement, de marcher, il n'eut ni plus ni moins de problèmes que vous et moi en pareil cas. Enfin, vous...

— Comment faites-vous ça, George ? demanda-t-il avec, dans la voix, un respect beaucoup plus profond que je n'en suscitais généralement. Je n'aurais jamais pensé que vous étiez un grand savant comme ça.

— La CIA exige que je conserve le plus grand secret sur mes connaissances scientifiques, expliquai -je.

Maintenant imaginez que vous vous sentez progressivement de plus en plus léger, et continuez à marcher. Vous laisserez des traces de moins en moins profondes, et la neige deviendra de plus en plus glissante. Arrêtez lorsque vous sentirez qu'elle devient dangereusement glissante.

Il fit comme on lui disait. Nous exerçons, nous autres savants, un ascendant indéniable sur les mortels de moindre envergure.

— Maintenant, dis-je, essayez de glisser en rond. Lorsque vous voudrez vous arrêter, rendez-vous seulement plus lourd ; mais graduellement, car autrement vous risquez de vous retrouvez sur le nez.

Il pigea le truc immédiatement étant du genre athlétique. Il m'avait dit une fois qu'il pouvait faire tout ce qu'on voulait en matière de sports, sauf nager. Son père, alors qu'il était un gamin de trois ans, s'était cru bien inspiré de le jeter à l'eau afin de lui apprendre la natation par la manière douce, en lui épargnant les fastidieuses nécessités de l'apprentissage, avec pour résultat que le jeune Septimus avait requis dix minutes de bouche-à-bouche avant de consentir à réintégrer le monde des vivants. Il dit qu'il en avait retiré une peur de l'eau qui

l'avait accompagné toute sa vie, de même qu'une belle aversion pour la neige. « La neige n'est que de l'eau solidifiée », disait-il souvent. J'avais l'impression d'entendre Azazel.

La fameuse aversion pour la neige relâcha cependant quelque peu son emprise, compte tenu des nouvelles circonstances. Il commença à glisser avec des « Youpiiiie ! » assourdissants, et de temps en temps il s'alourdissait pour tourner, projetant une magnifique gerbe de neige avant de s’immobiliser.

Attendez ! s'exclama-t-il en fonçant dans la maison, dont il émergea — croyez-le ou non — avec des patins à glace. J'ai appris à faire du patin à glace sur mon lac, expliqua-t-il en entreprenant de les enfiler. Mais ça ne m'amusait pas. J'avais toujours peur que la glace ne cède. Maintenant, je pourrais patiner sur la terre ferme, sans danger.

— Mais rappelez-vous, lui dis-je non sans angoisse, ça ne marche qu'avec la molécule d'H2 O. Si vous passez sur un espace de terre, ou des pavés à nu, votre apesanteur relative disparaîtra instantanément et vous vous ferez mal.

— Ne vous en faites pas, dit-il en se mettant sur ses pieds et en prenant son envol.

Je le regardai parcourir près d'un kilomètre à toute vitesse sur les étendues enneigées de son domaine, tandis que parvenait à mes oreilles un beuglement distant qui faisait à peu près : « A fond la caisse dans la neige en traîneauuuu à cheval... »

Il faut savoir que Septimus chante comme d'autres jouent au bonneteau, en essayant de deviner à chaque fois l'emplacement de la note sur la gamme. Et il n'a pas beaucoup de chance à ce jeu-là. Je me mis les mains sur les oreilles.

Il s'ensuivit ce que je crois avoir véritablement été le plus bel hiver de ma vie. Je le passai douillettement blotti au chaud, dans la maison, à boire, à manger comme un roi et à lire tout en spéculant avec une sinistre jubilation sur les frustrations de mes créanciers restés en ville.

Par la fenêtre, je voyais Septimus patiner inlassablement dans la neige. Il disait que ça lui faisait comme s'il était un oiseau et que ça lui procurait une jouissance

à trois dimensions comme il n'en avait jamais connue. Enfin, chacun son truc, hein.

Je l'avais prévenu qu'il ne fallait pas qu'on le voie.

— Vous me mettriez en délicatesse avec la CIA, lui avais-je dit, car on n'apprécierait sûrement pas en haut lieu cette initiative individuelle. Mais ce n'est pas tant pour moi que je m'inquiète ; pour quelqu'un comme moi, la science passe avant tout. Ce qu'il y a surtout, c'est que si on vous voyait glisser sur la neige comme vous faites, vous deviendriez un objet de curiosité et des douzaines de journaleux se mettraient à grouiller autour de vous. Ça viendrait aux oreilles de la CIA, et vous devriez subir des expériences avec des centaines de chercheurs et de militaires qui vous planteraient des banderilles dans le corps. Vous n'auriez plus une minute de tranquillité. Vous deviendriez une gloire nationale et vous seriez constamment à la merci de milliers de gens qui ne vous lâcheraient plus le coude.

A cette perspective, Septimus frissonna longuement ; je n'en attendais pas moins de cet amoureux de la solitude.

— Mais, dit-il enfin, comment voulez-vous que je fasse pour aller aux provisions lorsque je serai prisonnier de la neige ? Au fond, c'était le but premier de cette expérience.

— Je suis sûr, dis-je, que les camions arriveront presque toujours à venir jusqu'ici, mais vous pourriez faire des stocks suffisants pour les jours où il ne leur sera véritablement pas possible de faire la route.

Et maintenant, si vous avez urgemment besoin de quelque chose lorsque vous serez vraiment enneigé, voici ce que je vous suggère : rapprochez-vous de la ville, en veillant à ce que personne ne vous voie — on peut, au demeurant, imaginer que les populations ne se bousculeront pas au-dehors à ce mo-ment-là — puis retrouvez votre poids, traînez-vous sur les derniers mètres et prenez l'air épuisé. Achetez ce qu'il vous faut, refaites quelques mètres à plat ventre — ce n'est qu'une image —

et décollez à nouveau. Vu ?

En fait, ce ne fut pas nécessaire une seule fois de tout l'hiver. Je savais depuis le début qu'il avait dramatisé la gravité de la situation. Et personne ne le vit jamais

« patiner » non plus, d'ailleurs.

Septimus ne s'en lassait pas. Vous auriez dû voir sa tête lorsque la neige cessait de tomber plus de huit jours ou que la température s'élevait au-dessus de zéro. Vous n'imaginez pas comme il avait peur pour la couche de neige.

Quel merveilleux hiver ! Quelle tragédie que c'eût dû être le seul...

Que se passa-t-il ? Eh bien, je vais vous le dire. Vous vous rappelez les paroles de Roméo, juste avant de plonger dix pouces d'acier de Tolède dans sa chère Juliette ? Sûrement pas, alors je vais vous les remettre en mémoire. Il a dit : « Kein Frau, kein Krieg ».

L'automne suivant, Septimus fit la connaissance d'une femme, une certaine Mercedes Gumm. Des femmes, il en avait rencontré quelques-unes ; il ne vivait pas précisément comme un moine. Mais il ne leur avait jamais réservé une grande place dans son existence. Une brève période d'approche, d'idylle et de ferveur, puis il les renvoyait à l'oubli, et elles en avaient autant à son service. Rien que de très normal dans tout cela. Après tout, j'ai moi-même, personnellement et en ce qui me concerne, été férocement poursuivi par plus d'une jeune femme, et je n'y ai jamais vu le moindre inconvénient, alors même qu'il arriva un certain nombre de fois qu'elles parviennent à m'acculer et à me forcer à...

Mais je m'égare.

Septimus vint me voir de la plus méchante humeur.

— Je l'aime, George, dit-il. J'en suis dingue. C'est l'alpha et l'oméga de mon existence.

— Parfait, dis-je. Vous avez mon autorisation de la fréquenter un moment.

— Merci bien, George, répondit Septimus d'un ton sinistre. Maintenant, ce que je voudrais, c'est son autorisation à elle. Je ne sais pas pourquoi, mais elle ne donne pas l'impression d'éprouver une sympathie délirante pour ma personne.

— Bizarre autant qu'étrange. Vous remportez ordinairement un certain succès

auprès des femmes.

Après tout, vous êtes riche, musclé, et pas plus vilain que la majorité de vos contemporains.

— Je crois que c'est la question des muscles, fit Septimus. Elle me prend pour un pithécanthrope.

Là, je devais rendre hommage à la perspicacité de Miss Gumm. Septimus, pour parler par euphémisme, était un pithécanthrope. Mais je crus préférable, compte tenu de cette affaire de biceps grouillant sous les manches de son veston, de ne pas lui faire connaitre mon évaluation de la situation.

— Elle dit que ce qu'elle admire chez les hommes, ce n'est pas le physique, poursuivit-il. Elle veut que l'on soit attentionné avec elle et elle aime les types intellectuels, sensibles et rationnels, portés à la philosophie et toutes sortes de choses du même tonneau. Elle dit que je ne suis rien de tout cela.

—Vous lui avez dit que vous écriviez des romans ?

—Bien sûr que je le lui ai dit. Et elle en a lu quelques-uns, d'ailleurs. Mais vous savez comment c'est, George, ils ont tendance à parler de joueurs de football, et elle dit que c'est répugnant.

—J'en déduis que ce n'est pas une grande sportive.

—Certes non. Elle nage (ceci avec une grimace, résurgence probable de sa résurrection au bouche-à-

bouche à l'âge tendre de trois ans), et ce n'est pas fait pour arranger les choses.

—Dans ce cas, oubliez-la, Septimus, dis-je pour le consoler. Les femmes, ça va, ça vient. Elles sont toutes pareilles. Une de perdue, dix de retrouvées, un clou chasse l'autre, il n'y a pas qu'un poisson dans la mer, sans compter que toute marmite trouve son couvercle et toutes ces sortes de choses.

J'aurais pu continuer longtemps sur ma lancée, mais il semblait m'écouter avec un agacement croissant, et qui aurait envie d'irriter un pithécanthrope, je vous le demande.

— George, fit, Septimus. Vous m'offensez gravement par vos dispositions d'esprit. En ce qui me concerne, il n'y a qu'une femme au monde : Mercedes. Je ne pourrais vivre sans elle. Nous sommes consubstantiellement liés, elle et moi : elle est l'air de mes poumons, les battements de mon cœur, la prunelle de mes yeux, les vagues de mon âme.

Il n'en finissait plus, et il ne donnait pas l'impression de s'inquiéter de savoir si ses dispositions d'esprit m'offensaient gravement, moi.

— Je ne vois donc pas d'autre moyen d'en sortir que de faire allusion au mariage, dit-il enfin.

Ces mots sonnaient comme le glas de l'enfer pour moi. Je savais exactement ce qu'il en résulterait.

Dès qu'ils seraient mariés, ce serait la fin des plaisirs élyséens en ce qui me concernait. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais c'est un point sur lequel les jeunes épouses se montrent toujours intraitables : les amis célibataires doivent abandonner le terrain. Je ne serais plus jamais invité dans la maison de campagne de Septimus.

—Vous ne pouvez pas faire ça, dis-je, consterné.

— Oh, j'admets que le remède peut sembler excessif, mais je crois que je pourrais le supporter. J'ai échafaudé un plan. Mercedes pense peut-être que je suis un pithécanthrope, mais je ne suis pas complètement ignare. Je l'inviterai dans ma maison de campagne au début de l'hiver. Là, dans la paix et la quiétude de mon Eden, elle sentira son être s'épanouir et en viendra à prendre conscience de la véritable beauté de mon âme.

Ce qui, songeai-je, était beaucoup espérer du Paradis même, mais je n'étais pas censé lui exprimer l'intégralité de ma pensée.

— Vous n'avez pas l'intention de lui dire que vous pouvez patiner sur la neige, non ?

— Non, non, dit-il. Pas avant que nous ne soyons mariés.

-Même.

—C'est stupide, George, répondit Septimus d'un ton sévère. Une épouse est un autre soi-même. On peut confier les secrets les plus intimes de son âme à sa femme. Une conjointe...

Il s'étendit à nouveau indéfiniment sur le sujet, et je ne pus que dire faiblement :

—La CIA ne va pas aimer ça.

Il fit sur la CIA un bref commentaire d'une teneur que les Russes auraient chaleureusement approuvée. (Cuba et le Nicaragua aussi.)

—D'une manière ou d'une autre, j'arriverai à la convaincre de venir avec moi début décembre, dit-il.

J'espère que vous comprendrez, George, que nous prévoyons d'y allez tous les deux, tout seuls. Je sais que vous aurez à cœur de ne pas interférer avec les opportunités romantiques susceptibles d'advenir entre Mercedes et moi, dans la solitude paisible de la nature. Le magnétisme du silence, le temps qui passe lentement nous rapprocheront sûrement.

Je reconnus la citation, bien sûr. C'est ce que disait Macbeth, juste avant de plonger une lame de dix centimètres dans l'anatomie de Duncan, mais je me contentai de braquer sur Septi mus un regard glacial et digne. Et un mois plus tard, en effet, Miss Gumm accompagnait Septimus à la campagne, à ma place.

Je n'assistai pas aux événements qui se déroulèrent à la maison de campagne. Tout ce que j'en sais, c'est de la bouche de Septimus que je le tiens, mais si je ne puis répondre de la teneur exacte de ses propos, j'en garantis l'esprit.

Miss Gumm était une vraie nageuse, mais Septimus, qui éprouvait une insurmontable aversion pour cette distraction particulière, ne posa pas de questions à ce sujet. Pas plus que Miss Gumm n'éprouva apparemment la nécessité de fournir des détails à un pithécanthrope en bonne et due forme. C'est ainsi que Septimus ne découvrit jamais que Miss Gumm faisait partie de ces malades qui adorent enfiler des maillots de bain au beau milieu de l'hiver, casser la glace des lacs dans les petits matins blêmes et plonger dans les eaux glacées pour prendre toutes sortes de bains aussi sains que revigorants.

Ainsi donc, par un certain matin brillant de givre, tandis que Septimus dormait du sommeil sonore des pithécanthropes, Miss Gumm se leva-t-elle pour revêtir costume de bain, peignoir éponge et chaussures de tennis, et emprunter le chemin couvert de neige qui menait au lac. Le bord était déjà couvert d'une pellicule de glace, mais pas le milieu, et retirant son peignoir et ses chaussures de tennis, elle plongea dans l'eau glacée avec toutes les apparences de la volupté.

Septimus s'éveilla sur ces entrefaites et, avec le bel instinct de l'amant, comprit à l'instant que sa bien-aimée Mercedes n'était plus à ses côtés. Il explora les moindres recoins de la maison en l'appelant sur tous les tons. Trouvant ses vêtements et autres objets personnels dans sa chambre, il se convainquit que l'adorée n'était pas subrepticement repartie pour la ville, ainsi qu'il l'avait tout d'abord redouté. Elle devait donc être dehors.

Il glissa précipitamment ses pieds nus dans les bottes, enfila son plus gros manteau sur son pyjama et se précipita à l'extérieur en criant son nom.

Ayant entendu ses beuglements (et comment faire autrement ?), Miss Gumm agita les bras comme une folle dans sa direction en hurlant : « Par ici, Sep, par ici. »

La suite, je vous la raconte avec les propres mots de Septimus, et voici ce qu'il me dit :

— J'avais cru entendre " A l'aide ! A l'aide ! Au secours ! " Et j'en étais tout naturellement arrivé à la conclusion que mon unique aimée, s'étant aventurée sur la glace dans un moment de folie, était tombée dans le lac. Comment aurait-il pu me venir à l'idée qu'elle s'était volontairement jetée dans l'eau glacée ?

Mon amour pour elle était tel, George, que je décidai instantanément de braver l'eau que je redoutais habituellement — surtout l'eau glacée — pour venir à son secours. Enfin, peut-être pas instantanément, mais en toute franchise, cela ne me prit pas plus de deux minutes, trois au grand maximum.

Je criai donc : " J'arrive, mon amour, ma chérie adorée. Garde la tête au-dessus de l'eau ! " Et je m'élançai. Je n'allais pas marcher jusqu'à elle dans la neige. Je pensais que je n'en avais pas le temps.

Je diminuai mon poids tout en courant, puis j'amorçai une magnifique glissade, tout droit à travers l'étendue couverte de neige, en direction de la glace qui bordait le tour du lac, et directement dans l'eau dans laquelle je tombai avec un horrible plongeon.

» Vous savez que je ne sais pas nager et que j'ai vraiment une peur mortelle de l'eau. En plus, mes bottes et mon manteau m'attiraient inexorablement vers le fond, et je me serais sûrement noyé si Mercedes ne m'avait pas sauvé.

» On aurait pu penser que le romantisme de ce sauvetage allait nous rapprocher, nous souder l'un à l'autre, eh bien...

Septimus secoua la tête ; il y avait des larmes dans ses yeux.

— Ça ne s'est pas passé comme ça. Elle était furieuse. " Espèce d'abruti ! hurla-t-elle. Comment avez-vous pu plonger dans l'eau avec votre manteau et vos bottes, alors que vous ne savez même pas nager ! Qu'est-ce que vous imaginiez ? Vous savez le mal que j'ai eu à vous tirer du lac ? Et vous aviez tellement peur que vous m'avez flanqué un coup sur la mâchoire. J'en suis encore toute endolorie. "

» Elle a fait ses paquets et elle est partie, furieuse. Je suis resté tout seul avec

quelque chose qui a très vite tourné au mauvais rhume, et dont je ne suis pas encore complètement remis. Je ne l'ai plus jamais revue ; elle ne répond pas à mes lettres. Elle ne décroche même plus le téléphone quand c'est moi qui appelle. Ma vie est fichue, George.

— Dites-moi, Septimus, juste par curiosité, demandai-je. Pourquoi vous êtes-vous jeté à l'eau ?

Pourquoi n'êtes-vous pas sagement resté au bord du lac, ou aussi loin sur la glace que possible ?

Vous auriez alors pu lui tendre un long bâton, ou lui lancer une corde si vous en aviez une ?

Septimus leva sur moi un regard chagrin.

— Je n'avais pas l'intention de me jeter dans le lac. Je pensais plutôt glisser à la surface.

—Glisser à la surface ? Mais ne vous avais-je pas dit que votre apesanteur ne fonctionnait que sur la neige ? Le regard de Septimus était maintenant féroce.

—C'est bien ça. Vous m'aviez dit que ça marchait sur H_2O. Ça veut bien dire l'eau, non ?

Il avait raison. Seulement H_2O faisait plus scientifique, et il fallait bien que je soigne mes grands airs de savant Cosinus.

—Mais je voulais parler de H_2O solidifié.

— Peut-être, mais vous n'avez pas dit H_2O solidifié, reprit-il en se levant lentement avec, dans les yeux, des lueurs orange pas rassurantes du tout, et ce qui me sembla l'intention clairement arrêtée de m'arracher les membres.

Je ne m'attardai pas pour vérifier la justesse de mes intuitions. Je ne l'ai plus jamais revu. Pas plus que son paradis à la campagne. Je crois qu'il vit dans une île des mers du Sud, maintenant. Surtout —

mais ça, c'est une impression personnelle — parce qu'il ne veut plus jamais voir un flocon de neige ou un cristal de glace de sa vie.

Comme on dit : « Kein Frau, kein Krieg. » Sauf que, maintenant que j'y pense, c'est peut-être Hamlet qui disait ça juste au moment de plonger dix centimètres d'acier inoxydable dans Ophélie.

George laissa échapper des profondeurs de ce qu'il considère comme son âme un soupir agrémenté de violents remugles alcooliques et ajouta :

—Mais ils vont bientôt fermer. Il vaudrait mieux que nous y allions. Vous avez payé l'addition ?

C'était fâcheux mais, oui, j'avais payé.

— Vous ne pourriez pas me prêter un billet de cinq dollars pour rentrer chez moi, tant que vous y êtes ?

Eh oui, je pouvais. Ce qui était encore plus fâcheux.

11

On est logique ou on ne l'est pas

George n'est pas de ces âmes pusillanimes qui estiment que le fait de ne pas payer un repas les prive du droit de le critiquer. Il m'exprima toutefois sa réprobation avec toute la délicatesse dont il était capable — ou toute celle qu'il pensait me devoir, ce qui ne revient pas vraiment au même, bien sûr, mais ne fait de toute façon pas beaucoup.

— Ils le font payer, ça ? dit-il. Ce n'est pas un smorgas-bord, c'est de la ragougnasse. Les boulettes de viande ne sont pas assez chaudes, le hareng est insuffisamment salé, les œufs à la diable manque de poivre, la...

—George, dis-je, c'est la troisième platée toureiffelesque que vous vous enfilez dans l'économie. Une bouchée de plus et, si l'on veut vous éviter l'implosion, il faudra appeler le SAMU et vous faire une césarienne. Pourquoi ingurgitez-vous toute cette marchandise si vous la trouvez infecte ?

— Vous voudriez donc, déclara-t-il avec hauteur, que j'humilie mon hôte en

refusant de manger la popote qu'il m'offre !

—Oh, vous savez, ce n'est pas ma cuisine. C'est celle du restaurant.

—Mais, mon cher vieux, c'est du propriétaire de ce sinistre bouge que je veux parler. Enfin, dites-moi, pourquoi n'appartenez-vous pas à un bon club ?

—Moi ? Payer des sommes énormes pour un retour sur investissement des plus douteux ?

— J'ai dit un bon club, que je pourrais alors honorer de ma présence en tant que votre invité en échange d'un somptueux repas. Seulement voilà, ajouta-t-il d'un ton chagrin, c'est un fol espoir. Quel bon club compromettrait sa respectabilité en vous acceptant parmi ses membres ?

— Tout club qui consentirait à vous compter au nombre de ses invités ne pourrait me refuser...

commençai-je, avant de me rendre compte que George était déjà perdu dans ses souvenirs.

— Je me rappelle, dit-il, les yeux brillants, une époque où je dînais au moins une fois par mois dans un club qui offrait le buffet le plus somptueux et le plus raffiné qui ait jamais paré table de festin depuis l'ère de Lucullus.

— Je présume que vous parasitiez les lieux aux dépens d'un membre du club.

— Je ne sache point qu'il s'agisse là d'une induction irréfutable, mais il se trouve, par pur hasard, que vous avez raison. C'est en effet un certain Alistair Tobago Crump VI, pour ne citer que ses initiales, qui se trouvait être membre de ce club et, ce qui est plus important, mon hôte occasionnel.

— George, dis-je, j'espère que vous n'allez pas me raconter encore une de ces histoires dans lesquelles vous vous liguez, Azazel et vous, pour précipiter quelque misérable créature dans un abîme d'infortune et de désespoir, à la suite de tentatives aussi vaines que malavisées pour l'aider ?

— Je ne vois vraiment pas ce que vous voulez dire. Nous lui accordâmes ce que

son cœur désirait le plus par pure bonté d'âme et en témoignage de l'amour de son prochain le plus désintéressé qui se puisse concevoir — ainsi, peut-être que de mon intérêt sensiblement plus concret pour ce buffet.

Mais permettez-moi de vous narrer toute l'affaire en commençant par le commencement.

Alistair Tobago Crump VI était membre de l'Eden Club depuis sa naissance, son père, Alistair Tobago Crump V, ayant inscrit son rejeton sur les rôles sitôt qu'une inspection personnelle lui eut confirmé l'estimation primitive du sexe de l'enfant à laquelle avait procédé le docteur. Alistair Tobago Crump cinquième du nom y avait été inscrit de la même façon par son propre père, et ainsi de suite en remontant aux jours où Bill Crump avait émergé de sa stupeur alcoolique pour réaliser qu'il avait été enrôlé de force par la Marine de Sa Très Britannique Majesté juste à temps pour se retrouver, fumant et écumant, à bord de l'un des navires de la flotte qui arracha la Nouvelle Amsterdam aux mains des Bataves en l'an de grâce 1664.

L'Eden — ainsi va le monde — se trouve être le cercle le plus fermé du continent nord-américain. Il est tellement sélect que son existence n'est connue que de ses membres et de très rares invités.

J'ignore moi-même où il est situé, car on m'y a toujours emmené les yeux bandés, dans un cab aux vitres obscurcies. Tout ce que je puis dire, c'est qu'avant d'arriver, les sabots des chevaux franchissaient une certaine étendue de route pavée.

Pour appartenir à l'Eden, il est indispensable que les ancêtres des deux branches de la famille remontent à la période coloniale. Mais l'arbre généalogique n'est pas le seul critère de sélection. Le blason doit être sans tache. George Washington avait été blackboulé à l'unanimité pour s'être incontestablement rebellé contre son seigneur et maître.

Cette même exigence s'applique à tous les invités, ce qui n'aurait su, évidemment, m'exclure. Je ne suis pas, comme vous, un immigrant de la première génération de Dobrudja, d'Herzegovine ou d'on

ne sait quel endroit tout aussi improbable. Mes ascendants sont irréprochables, mes ancêtres infestant le sol de cette nation depuis le dix-septième siècle, et s'étant, depuis lors, tous bien gardés, sans exception, de commettre les péchés de

rébellion, de forfaiture ou d'anti-américanisme, tant au cours de la révolution que de la guerre civile, en prenant soin d'acclamer avec la même impartialité les deux côtés lorsque leurs armées défilaient.

Mon ami Alistair était immodérément fier de sa propre appartenance au cercle. Plus souvent qu'à son tour, il me dit (car c'était, tout comme vous, un raseur, et il se répétait souvent) :

— George, l'Eden est l'épine dorsale et le système nerveux de mon existence, la moelle de mon être.

Je pourrais avoir toute la fortune et tout le pouvoir du monde, sans l'Eden, la vie ne serait rien pour moi.

Alistair disposait bien évidemment de tout ce que la fortune et le pouvoir peuvent apporter, car l'un des autres critères prescrits pour l'appartenance à l'Eden était un patrimoine plus que confortable.

En dehors de toute autre considération, les cotisations annuelles exigeaient d'ailleurs à elles seules une aisance prodigieuse. Mais, là encore, cela ne suffisait pas. La fortune devait avoir été héritée, et non pas gagnée. Tout indice d'activité professionnelle ayant justifié quelque rétribution que ce fût rendait l'individu inéligible. Je ne dois d'être resté à l'écart du cercle qu'au fait que mon père, homme fort distrait, omit naguère de me léguer plusieurs millions de dollars, car pour le reste, je n'ai jamais encouru la disgrâce de travailler pour qui que...

Mais enfin, mon vieux, ne dites pas « Oh, je sais, je sais », comme ça ! Et puis d'abord, je ne vois pas comment vous pouvez le savoir.

Bien sûr, le fait d'être membre du club n'interdisait aucunement d'augmenter encore ses revenus par des méthodes d'autant plus estimables qu'elles n'impliquaient pas de triviaux échanges de salaires contre un quelconque labeur. Il y avait toujours ces choses comme la Bourse, l'évasion fiscale, le trafic d'influence et autres combines astucieuses qui sont pour les nantis comme une seconde nature.

Les membres de l'Eden prenaient tout cela au sérieux. On connaissait des cas d'Edeniens qui, ayant perdu leur fortune par suite de crises d'honnêteté aussi incompréhensibles que passagères, avaient préféré se laisser lentement mourir de faim plutôt que de se mettre au travail et de devoir ainsi renoncer à leur

appartenance au cercle. On cite encore leur cas à voix basse, et des plaques gravées à leur nom ont été apposées en leur honneur dans les locaux du club.

Non, mon pauvre vieux ! On ne pouvait pas emprunter d'argent aux autres membres du club. Ça vous ressemble bien de faire une telle suggestion. Tous à l'Eden savaient pertinemment que l'on n'emprunte jamais à un riche quand des hordes de pauvres font la queue au-dehors dans le seul espoir de se faire gruger. La Bible est là pour nous rappeler fort opportunément que « toujours les pauvres seront avec vous », et les membres de l'Eden sont tout sauf impies.

Et pourtant Alistair n'était pas complètement heureux. On ne peut que le déplorer, mais c'est un fait que ses commensaux avaient tendance à l'éviter. Je vous ai dit que c'était un raseur. Il n'avait pas de conversation, était radicalement dépourvu d'esprit, et le moins que l'on puisse dire est que l'idée ne serait venue à personne de rechercher son avis sur quelque sujet que ce fût. Allons, ne nous celons pas la chose : même parmi ce séjour des bienheureux, dont le fonds commun d'esprit et d'originalité

ne s'élevait guère au-dessus du niveau d'une classe de certificat d'études, il se faisait remarquer par son ennui.

Vous imaginez la frustration qui devait être la sienne, à rester assis, soir après soir, seul dans la multitude qui peuplait l'Eden. Les vagues de la conversation, si l'on peut dire, passaient sur lui sans seulement l'humecter. Et pourtant il ne se passait pas une soirée qu'il ne vienne au club. Il s'y fit même porter un jour qu'il était en proie à une violente crise de dysenterie afin de rester digne du surnom de « Crump l'Homme de Fer ». Performance qui lui valut la considération distraite des autres membres du cercle, mais fut, allez savoir pourquoi, diversement appréciée.

Il avait heureusement — ô combien — le privilège occasionnel de m'avoir comme invité à l'Eden.

Mes aïeux étaient irréprochables, mon passé aristocratique de non-salarié invétéré faisait l'admiration de tous, et en retour de la meilleure des chères et de la plus douillette des atmosphères, subventionnées, l'une comme l'autre, par Crump, bien sûr, je subissais sa conversation et me donnais la peine de rire de ses plaisanteries, véritablement épouvantables entre nous soit dit. Je m'étais pris de compassion pour le pauvre garçon, compassion que je n'avais eu nulle peine à

puiser au fond de l'organe insondable qu'est mon cœur.

Il devait bien y avoir un moyen de faire de lui un boute-en-train, la coqueluche de l'Eden, celui avec qui tous les membres rêvent de passer un moment. Je me représentais des Edeniens d'âge mur et respectable, à demi podagres et faisant le coup de poing pour avoir l'honneur de siéger à ses côtés à la table du dîner.

Aussi bien, Alistair était l'image même de la respectabilité, l'incarnation de tout ce qu'un Edenien se devait d'être. Il était long comme un jour sans pain, son visage arborait l'expression d'un cheval pensif, il avait le cheveu rare, couleur filasse, des yeux d'un bleu délavé, l'air amorti, confit dans le conservatisme orthodoxe de celui dont les ancêtres pensaient tous suffisamment de bien d'eux-mêmes pour se marier dans le clan et, généralement, tout ce qui s'ensuit. Il ne lui manquait qu'une chose : un soupçon de bribe de quoi que ce soit d'un tantinet intéressant à dire ou à faire.

Mais on pouvait sûrement arranger ça. C'était du ressort d'Azazel Pour une fois, Azazel ne parut pas ennuyé que je l'arrache à son monde mystique. Il se trouvait apparemment à quelque chose qui pouvait passer pour une espèce de banquet alors que c'était à lui de payer l'addition, et je l'avais tiré de là cinq minutes avant le moment fatidique.

Il émit un gloussement de sa voix de fausset, car, comme vous le savez, il ne fait que deux centimètres de haut.

— J'y retournerai dans un quart d'heure, dit-il. Entre-temps, quelqu'un d'autre se sera bien résigné à régler la douloureuse.

— Comment expliqueras-tu ton absence ? lui demandai-je.

Il se redressa de toute sa micro-hauteur, en tortillant de la queue.

— Je leur dirai la vérité : que j'ai été appelé à conférer avec un monstre extra-galactique d'une stupidité phénoménale, qui avait dramatiquement besoin de mes lumières. Alors, qu'est-ce que tu veux, cette fois ?

Je lui expliquai l'affaire, et, à ma grande stupéfaction, il éclata en larmes. Du moins, de petites gouttelettes de liquide rouge giclèrent-elles de ses yeux ; je

suppose donc qu'il s'agissait de larmes.

L'une d'elles m'entra dans la bouche. Cela avait un goût effroyable. Un peu comme du vin rouge bon marché, ou en tout cas, ce que j'imagine que devrait être le goût du mauvais vin rouge, si je me laissais aller à en ingérer.

— Comme c'est triste, dit-il. Ça me rappelle le cas d'un être de qualité, constamment snobé par des individus qui lui sont considérablement inférieurs. Je crois qu'il n'y a rien de plus tragique.

— De qui s'agit-il ? L'être snobé, veux-je dire ?

— Moi ! fit-il en frappant tant et si bien sur sa petite poitrine qu'elle émit des grincements.

— Je ne puis imaginer une chose pareille. Toi ?

— Moi non plus, mais c'est pourtant vrai. Et ton ami, que fait-il d'un tant soit peu encourageant ?

— Oh, il raconte des histoires. Enfin, il essaye. Des histoires épouvantables. Et il serait plutôt du genre conteur à gaz soporifique. Il tourne autour du pot pendant des heures et il oublie la fin. On a vu plus d'un homme fort pleurer à l'audition de l'une de ses histoires. Il ne manifeste vraiment aucune vocation sérieuse pour le rôle de porte-drapeau de la rigolade moderne.

-Dur dur, fit Azazel en secouant la tête. Maintenant, il se trouve que je raconte admirablement les histoires drôles. Je ne t'ai jamais raconté celle du plock et du jinniram en train de s'andesantorer, et l'un des deux dit à l'autre...

- Si, si, tu me l'as déjà racontée, fis-je en mentant effrontément. Mais revenons-en au problème de ce Crump, sixième du nom.

- Y a-t-il un truc simple qui pourrait améliorer une histoire ?

-La tchatche, bien sûr, répondis-je.

-Bien sûr. Un simple déliement des cordes vocales pourrait faire l'affaire. A condition que vous en ayez, bande de barbares.

-Évidemment que nous en avons. Et puis le don de prendre l'accent, naturellement.

- L'accent ?

-De parler en mauvais anglais. Les étrangers qui n'ont pas appris la langue en tétant leur nourrice mais qui l'ont acquise par la suite prononcent invariablement mal les voyelles, se trompent dans l'ordre des mots, bousculent la syntaxe et tutti quanti.

Une expression d'horreur pure s'imprima sur le minuscule faciès d'Azazel.

-Mais c'est un crime capital, dit-il.

- Pas en ce bas monde, repris-je. Ce devrait l'être, mais ce n'est pas le cas.

Azazel secoua la tête avec tristesse.

-L'ami dont tu parles a-t-il jamais entendu ces atrocités que tu appelles accents ?

- Sans aucun doute. On ne peut pas vivre à New York sans entendre constamment toutes sortes d'accents divers et variés. C'est l'anglais correct, tel que je le parle, que l'on n'a que rarement l'occasion d'entendre.

- Vraiment ? fit Azazel. II suffirait donc de lui scapulater la mémoire.

-Lui sca... quoi la mémoire ?

- Scapulater. C'est un genre d'aiguisage. Ça vient du mot « scapos », par analogie avec les dents d'un certain dirigin mangeur de zum.

—Et grâce à ça, il devrait arriver à prendre des accents ?

—Uniquement ceux qu'il aura eu l'occasion d'entendre au cours de son existence. Mes pouv oirs ne sont, après tout, pas illimités.

— Alors, scapulate, mon grand, scapulate...

Une semaine plus tard, je rencontrai Alistair Tobago Crump VI au coin de la

Cinquième Avenue et de la 53 e Rue, et je scrutai son visage à la recherche de l'expression d'un récent triomphe. En vain.

—Dites-moi tout, Alistair, fis-je. Avez-vous raconté des histoires drôles, ces temps derniers ?

—Enfin, George, fut sa réponse, personne ne les écoute. Il y a des fois où je me demande si je ne les raconterais pas plus mal que la moyenne.

— Allons, allons. Je vais vous dire : vous allez m'accompagner dans un petit établissement de ma connaissance. Je vous fournirai une introduction humoristique, puis vous vous lèverez et vous vous raconterez tout ce qui vous passe par la tête.

Eh bien, mon pauvre cher camarade, je vous prie de croire qu'il ne se laissa pas convaincre aisément.

Je dus faire appel à toutes les ressources de ma personnalité magnétique. Mais je finis par l'emporter.

Je l'emmenai dans un rade peu recommandable que je me trouvais connaître, et que je ne pourrais mieux d'écrire qu'en disant qu'il rappelle passablement les endroits où vous m'emmenez Il se trouvait également que je connaissais le patron de l'abreuvoir en question, ce qui constituait sa grande supériorité sur la concurrence, et je le persuadai de me permettre de tenter une expérience.

A onze heures ce soir-là, alors que la bacchanale était à son comble, je me levai et affrontai le public avec une expression empreinte d'une dignité prodigieuse. L'assistance se composait en tout et pour tout de onze individus, mais j'estimai que cela suffisait pour procéder à l'expérience.

— Mesdames et messieurs, dis-je, nous avons parmi nous un gentleman d'une intelligence supérieure, un expert en linguistique, et je suis sûr que vous serez heureux de faire sa connaissance.

Il s'agit de M. Alistair Tobago Crump, sixième du nom. Il est professeur d'anglais oxfordien à l'université de Columbia, et on lui doit un ouvrage intitulé Comment parler l'anglais parfait.

Professeur Crump, voulez-vous vous lever et dire quelques mots aux intellectuels en notre présence, s'il vous plait ?

Crump se leva, plutôt gêné, et dit :

— Oï veh...

Eh bien, mon cher vieux, je vous ai entendu raconter des histoires avec ce que vous prétendiez être l'accent yiddish, mais vous auriez pu vous faire passer pour un étudiant de Harvard en comparaison.

Ce qu'il y a, c'est que Crump avait exactement la tête de l'emploi : on n'aurait pu imaginer plus vraisemblable professeur d'anglais oxfordien. Et le fait de contempler cette tête d'enterrement congénital et de l'entendre tout d'un coup s'exprimer avec un accent yiddish à couper à la scie à métaux eut pour résultat d'estomaquer littéralement l'assistance. Des relents d'oignons baignant dans l'alcool imprégnèrent si bien l'air que c'était à ne pas croire. Et il s'ensuivit des rugissements de joie qui s'achevèrent en hurlements hystériques.

Une expression de douce stupéfaction passa fugitivement sur le visage de Crump, et c'est avec un accent suédois chantant que je ne tenterai pas de reproduire qu'il me dit :

— Je n'obtiens généralement pas une réaction aussi forte.

— Ne vous en faites pas, dis-je. Continuez.

Encore fallait-il que les rires s'atténuent, ce qui prit un certain temps. Après quoi il commença à raconter des histoires avec un accent de terroir irlandais qui évoquait irrésistiblement les chaussures en cuir cru que l'on porte puis en prononçant les « r » de gorge comme un Ecossais, et enfin en singeant toutes sortes de jargons divers et variés, du cockney aux sabirs d'Europe centrale en passant par le grec et l'espagnol. Mais sa spécialité était indiscutablement le baragouin de Brooklyn, votre noble langue natale, mon pauvre vieil ami.

Après cela, je lui laissai passer quelques heures tous les soirs à l'Eden, et, le dîner dûment dégusté, je l'emmenais au troquet que vous savez. Le bouche à oreille fit le reste. Le premier soir, l'assistance était clairsemée, mais en un rien de temps, les gens se battaient pour entrer — en vain.

Crump, quant à lui, prenait les choses avec flegme. En fait, il me, paraissait quelque peu abattu.

— Ecoutez, me dit-il enfin, ça n'a pas de sens de galvauder ainsi devant le vulgum perçus cet excellent matériau qui est le mien. Je veux faire la démonstration de mon talent à mes pairs, je veux parler des membres de l'Eden. Ils n'écoutaient pas mes blagues parce qu'il ne m'était jamais venu à l'idée de les raconter avec l'accent. En fait, je n'avais pas pris conscience de mon talent, ce qui montre simplement à quel inconcevable complexe d'infériorité un individu aussi imperturbablement drôle et spirituel que moi peut succomber. Tout cela parce que je ne la ramène pas et que je n'aime pas me mettre en avant.

Il s'exprimait avec le meilleur accent de Brooklyn, si rauque et si agressif pour les oreilles délicates, cela dit sans vouloir vous offenser, mon pauvre cher vieux, que je m'empressai de l'assurer que j'en faisais mon affaire.

Je parlai au directeur de l'établissement de l'opulence des membres de l'Eden, en m'abstenant de mentionner qu'ils étaient aussi parcimonieux que fortunés. Le patron leur fît, en bavant quelque peu, parvenir des billets de faveur pour les attirer dans son repaire. Cela sur mon conseil, car je savais pertinemment que jamais un Edenien digne de ce nom ne résisterait à un spectacle gratuit, d'autant que je pris le soin de faire circuler des rumeurs selon lesquelles on y montrerait des films pour les Vrais Mâles.

Les membres du club débarquèrent en force, et Crump s'épanouit à leur vue.

— Ils ne vont pas être déçus du voyage, dit-il. J'ai un accent coréen qui va les faire mourir.

II avait aussi un accent traînant du Sud et un nasillement du Maine qu'il fallait avoir entendus pour le croire.

Les membres de l'Eden restèrent assis en silence pendant quelques minutes, et j'eus le sentiment terrible qu'ils n'avaient pas compris l'humour subtil de Crump. Mais ils étaient tout simplement paralysés par la stupeur, et comme leur étonnement allait décroissant, ils se mirent à rire. Mais à rire, je ne vous dis que ça.

Des ventres proéminents s'agitèrent spasmodiquement, des pince-nez dégringolèrent de leurs promontoires, des favoris neigeux frémirent dans la bourrasque. Les manifestations les plus répugnantes d'hilarité, du caquètement strident des uns jusqu'aux borborygmes oléagineux des autres, tous les bruits qui peuvent rendre la vie hideuse s'en donnèrent à cœur joie.

Persuadé de se trouver à l'orée d'une fortune incommensurable, le patron de l'établissement se précipita à l'entracte sur un Crump illuminé par le légitime accueil réservé à sa prestation, et lui tint à peu près ce langage :

— Mon garçon, mon garçon ! Je sais que vous n'attendiez de moi que l'occasion de permettre à vos talents de s'exprimer et que vous êtes, et demeurez, au-dessus de cette chose immonde que les gens appellent l'argent, mais je ne peux plus laisser passer cela. Traitez-moi d'imbécile, de fou, mais tenez, mon garçon, voici, prenez ce chèque. Vous l'avez bien mérité, vous en avez gagné jusqu'au dernier centime. Dépensez cette somme comme il vous plaira.

Et avec une générosité digne d'un homme d'affaires qui escompterait un retour sur investissement de plusieurs millions de dollars, il enfouit dans la main de Crump un chèque de vingt-cinq dollars.

Eh bien, d'après moi, c'est ce chèque qui marqua le commencement de la fin, si j'ose ainsi m'exprimer. Crump connut la gloire et l'euphorie. Ce fut bientôt l'idole des noctambules, le chouchou du public. L'argent se déversa sur lui à flots, et comme sa fortune passait tous les rêves de Crésus grâce à l'efficacité avec laquelle ses ancêtres avaient su dépouiller la veuve et l'orphelin, il n'en avait pas besoin. Aussi refila-t-il le tout à son manager — c'est-à-dire moi. Et en un an, j'étais devenu millionnaire. Autant pour votre théorie typiquement idiote selon laquelle Azazel et moi ne déclenchons que des catastrophes.

Je jetai sur George un regard sardonique.

— Etant donné la façon dont vous gémissez fréquemment dans la nécessité, l'indigence et la pénurie, j'en déduis qu'il s'en faut de plusieurs millions de dollars que vous ne soyez millionnaire. Je présume donc, George, que vous allez maintenant me dire que tout ceci n'était qu'un rêve ?

— Pas du tout, répondit-il d'un ton hautain. Comment pouvez-vous voir en moi

autre chose qu'un pâle esclave de la vérité ? Toute cette affaire est parfaitement authentique, et je me suis à jamais aboli le droit d'arranger les choses. Non, le dénouement que je viens d'esquisser est très précisément ce qui se serait passé si Alistair Tobago Crump VI n'était pas le roi des imbécile s.

-Des imbéciles, hein ?

-Absolument. Je vous laisse juge. Submergé par l'orgueil incarné sous la forme du somptueux chèque de vingt-cinq dollars que l'on sait, il l'encadra, l'apporta à l'Eden et l'exhiba avec fatuité à tout un chacun. Quel choix, dès lors, laissait-il aux membres du club ? II avait gagné de l'argent. Il avait reçu un salaire pour son travail. Pitoyablement rémunérateur, certes, et coûtant peu d'efforts, je vous l'accorde, mais qui ne les contraignait pas moins à l'exclure. Et c'est le cas de dire qu'il en fut brisé jusqu'à la mort. Mais il ne connut pas une lente agonie : du jour où il fut privé de son club, Crump se laissa aller à l'excès fort peu judicieux consistant à faire un infarctus fatal et définitif. Je ne vois assurément pas comment quoi que ce fût de tout ceci pourrait nous être imputé, à Azazel ou à moi-même.

- Mais s'il avait encadré le chèque, il n'avait pas vraiment pris l'argent.

George leva une main dans un geste majestueux tout en poussant l'addition du dîner dans ma direction avec l'autre.

-C'est une question de principe. Je vous ai dit que les Edeniens étaient très portés sur la région.

Lorsqu'Adam fut chassé du jardin d'Eden, Dieu lui dit que dorénavant, il serait obligé de travailler pour payer l'entrecôte. Je crois que ses termes exacts furent : « Tu gagneras ta croûte à la sueur de ton front. » Il s'ensuit bien évidemment et réciproquement que, si l'on travaille pour gagner sa vie, on doit être chassé de l'Eden. On est logique ou on ne l'est pas.

12

L'homme qui s'en va tout seul

Je venais de rentrer de Williamsburg, en Virginie, et le soulagement que j'éprouvais à l'idée de retrouver ma machine à écrire et mon traitement de texte se mitigeait d'un résidu de vague ressentiment dû au fait que j'avais été tout

premièrement obligé de m'en aller.

George ne considérais pas comme une raison valable de compatir avec moi le fait qu'il venait de se repaître de la chère offerte (?) par un bon restaurant, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes par moi difficultueusement gagnées.

— II y a une chose que je n'arrive pas à comprendre, vieillard solennel et propret, dit-il après avoir délogé un filament de steak d'entre deux de ses dents. Je ne vois vraiment pas ce que vous trouvez à reprocher au fait que des organisations, par ailleurs parfaitement respectables, semblent apparemment toutes disposées à dépenser des milliers de dollars rien que pour vous écouter discourir pendant une heure. Ayant eu l'occasion de vous entendre pérorer de temps à autre, je dirais qu'il paraitrait beaucoup plus logique de vous laisser parler gratuitement, et que vous menaciez de ne pas vous arrêter à moins qu'on ne vous donne des milliers de dollars. Voilà certainement une façon bien plus raisonnable d'extorquer de l'argent aux populations — cela dit sans intention de heurter vos sentiments, compte tenu du fait que vous en êtes rigoureusement dépourvu.

— Quand m'auriez-vous entendu ? demandai-je. Les intervalles entre vos propres divagations interdisent à quiconque de placer plus de deux douzaines de mots d'affilée. (Il ne vous a pas échappé, bien entendu, que j'avais pris la peine d'exprimer mon point de vue en vingt-quatre mots exactement.)

George m'ignora superbement. Ce qui n'était pas pour me surprendre.

— Vous dévoilez, dit-il, un aspect particulièrement répugnant de votre personnalité, qui vous amène, dans votre passion démesurée pour cette saloperie qu'on appelle l'« argent », à accepter trop facilement et avec une fréquence déplorable d'endurer les tracas du voyage que vous prétendez haïr.

Cela me rappelle dans une certaine mesure l'histoire de Sophocles Moskowitz : il avait ce même fâcheux penchant à la paresse qui se traduit par un empêchement à bouger ses fesses de son fauteuil, à moins qu'on ne lui lit miroiter la perspective d'une inflation de son compte en banque déjà substantiel. Lui aussi, il camouflait cette répugnance sous le terme euphémique d'« aversion pour les voyages ». Mais j'ai fait en sorte que mon ami Azazel mette bon ordre à tout cela

: à côté de lui, le Juif errant dont vous faites votre Dieu n'est désormais qu'un grave cul-de-plomb.

— Ne me lâchez pas votre fléau ambulant de démon de deux centimètres de haut aux trousses, surtout ! dis-je avec une angoisse aussi tangible que si j'avais eu des raisons de penser que ce produit de la cervelle en délire de George existait pour de bon, ou plutôt pour de rire.

George m'ignora encore une fois.

En fait (c'est George qui parle), ce fut l'une des toutes premières fois que j'appelai Azazel à l'aide.

Cela se passait il y a presque trente ans, voyez-vous. Je savais depuis peu comment tirer la petite créature de son propre univers, et je n'avais pas encore appris à comprendre ses pouvoirs.

Il s'en vantait, bien sûr, mais quelle est, en dehors de moi-même, la créature vivante qui ne passe pas l'intégralité de son temps à surestimer ses propres capacités ?

J'étais, à cette époque, en terrain beaucoup plus connu avec une ravissante jeune Fifi, puisque tel était son nom, qui avait, un an plus tôt, décidé que la personne de Sophocles Moskowitz ne s'éloignait pas exagérément du genre de mari qui lui vaudrait une aisance considérable.

Le mariage la rendit inexplicablement vertueuse, mais elle me conserva son amitié, quoique de contrebande. Enfin, vertu ou pas, j'étais toujours heureux de la revoir, ce que vous comprendrez lorsque je vous aurai dit qu'elle avait un genre de silhouette impossible à surévaluer. En sa présence, je me rappelais toujours avec une austère satisfaction certaines privautés amicales auxquelles nous nous étions naguère adonnés.

—Boum-Boum ! dis-je (car je n'avais pu me déshabituer de lui donner le nom de scène que lui avaient conféré, par consentement mutuel, des hordes, des spectateurs médusés par un numéro aussi instructif), tu as une mine superbe, et un air de ne pas t'embêter autrement dans la vie !

Cela dit sans une ombre d'hésitation, car c'était vrai.

— Ah ouais, sans blague ? répondit-elle avec cette fière désinvolture qui fleurait bon les rues de New York dans toute leur splendeur. Eh bien, il faut croire que je ne suis pas un crayon, parce que je ne me sens pas très en forme en ce moment.

Je n'en crus pas un mot. Si j'en croyais ma mémoire, et je l'en croyais, elle s'était sentie dans une forme olympique depuis le début de son adolescence.

—Quel est le problème, ma chère chérie montée sur ressorts d'acier ?

— C'est cette vermine de Sophocles.

—Ça ne peut pas être ton mari qui t'embête, Boum-Boum. Un homme aussi riche ne peut pas être embêtant. , — Et qu'est-ce que tu en sais, espèce de fumiste, va ! Ecoute, tu te rappelles que tu m'avais dit que Sophocles était riche comme ce... comment, déjà ? Un type dont je n'avais jamais entendu parler... Crésus, c'est ça. Bon, eh ben pourquoi tu ne m'as jamais dit que ce Crésus avait des oursins dans les poches ?

—Sophocles serait radin ?

— Plus rapiat que lui, on meurt ! Ça alors ! Quel intérêt d'épouser, un richard s'il les lâche avec des élastiques ?

—Enfin, Boum-Boum, tu devrais certainement arriver à en extraire un peu d'argent en échange de vagues promesses de nirvânas nocturnes, non ?

Le front sublime de Fifi se rida légèrement.

—Je ne suis pas sûre de comprendre tous les mots, mais je te connais, toi ; alors ne dis pas de cochonneries. Sans compter que je lui ai promis que, s'il ne les lâchait pas un peu, il pouvait toujours se brosser, même que je ne sache pas de quoi tu veux parler, mais il préfère serrer les cordons de sa bourse que moi dans ses bras, ce qui, si on se donne la peine d'y réfléchir, est plutôt sacrément insultant.

Pour un peu, la pauvre petite chose se serait mise à geindre doucement. Je lui tapotai la main d'une façon aussi peu fraternelle que possible, compte tenu du maigre laps de temps dont nous disposions.

Du coup, elle explosa.

— Lorsque j'ai épousé ce plouc, je m'étais dit : « Ce coup-ci, Fifi, ça y est, tu as décroché ton aller-retour pour Paris et la Riviera, avec une petite escale à Casablanca et tout le saint-frusquin. » Ha ! Tu parles ! Ça m'aurait fait trop plaisir !

— Tu ne vas tout de même pas me dire que ce rat refuse de t'emmener à Paris ?

— Il ne veut m'emmener nulle part. Il dit qu'il ne veut pas quitter Manhattan. Il n'y a que là qu'il est bien. Il dit qu'il n'aime pas les plantes, les arbres, les bêtes, l'herbe, la terre et les étrangers, et aucune maison sauf les gratte-ciel de son cher New York. Je lui ai demandé : « Et si on allait dans un joli centre commercial ? » mais ça ne lui plaît pas non plus.

— Pourquoi ne pas y aller sans lui, Boum-Boum ?

— Ça, je suis prête à parier que ce serait toujours plus drôle qu'avec lui, mais avec quoi? Ce type a les poches cousues avec toutes ses cartes de crédit à l'intérieur. Il faut que je fasse tous mes achats à Woolworth*. (Sa voix atteignit des aigus fort éprouvants pour les oreilles.) Je ne me suis pas mariée avec ce zigoto pour faire mes courses à Woolworth.

** Équivalent nord-américain de Prisunic. (NdT)*

Je jetai un regard appréciatif sur diverses portions de la gaillarde en regrettant de n'avoir pas les moyens de me les offrir. Avant son mariage, il lui arrivait de se laisser alle r à faire une contribution à la cause, par amour de l'art, en somme, mais quelque chose me disait que l'ennoblissement de son statut avait durci ses vues sur la question. Il faut bien voir que, dans le temps, j'étais encore plus vigoureux que dans la force de l'âge où vous me voyez aujourd'hui, mais j'étais moins au fait des dures réalités de la vie que maintenant.

— Suppose, dis-je, que j'arrive à lui faire aimer les voyages ?

— Oh, mon vieux, tu parles que je voudrais bien que quelqu'un en soit capable !

— Mais si j'y arrivais ? Je pense que tu m'en aurais une petite reconnaissance ?

Ses yeux s'égarèrent sur moi avec nostalgie.

— George, dit-elle, le jour où il me dit qu'il m'emmène à Paris, je te jure qu'on fait bégonia*. Tu te souviens de la partie de bégonias qu'on s'était payée à Asbury Park ?

Si je m'en souvenais ? Comment aurais-je pu rayer de ma mémoire la station balnéaire de la côte du New Jersey où nous les avions cueillis ? Je n'étais pas près d'oublier chacun de mes muscles endoloris. Chaque centimètre de mon corps était encore tout raide deux jours après, ou presque.

J'évoquai le problème avec Azazel autour d'une bière, un formidable pour moi et une goutte pour lui, c'est-à-dire. (Il trouve le houblon délicieusement stimulant.)

— Ces pouvoirs magiques que tu détiens, Azazel, lui demandai-je avec circonspection, seraient-ils vraiment capables de faire des choses étonnantes ?

Il me regarda de l'air d'une sole frite qui aurait préalablement macéré dans une marinade trop alcoolisée.

Dis-moi juste ce que tu veux. Dis-moi tout ce que tu veux. Je vais te faire voir si je suis un vieux qui sucre les fraises ou pas. Je vais leur faire voir à tous !

Une fois, dans un moment de stupéfaction dû à un certain encaustique aromatisé au citron (il prétend que l'extrait de zeste est un excellent stimulant pour les méninges), m'avait confié s'être fait insulter en ces termes dans le monde qui est le sien.

Je lui donnai une nouvelle goutte de bière et décidai de brûler mes vaisseaux.

— J'ai un ami qui n'aime pas les voyages, dis-je. Je suppose que ce serait un jeu d'enfant pour quelqu'un d'aussi doué et d'aussi évolué que toi de changer ce dégoût en une frénésie permanente de voyager.

* Vous croyez peut-être que j'avais les moyens de lui payer des cattleyas ?

Je dois admettre que son ardeur décrut instantanément d'une bonne moitié.

— Ce que je voulais dire, fit-il de sa petite voix flûtée et avec son accent étrange, c'était à condition que tu demandes quelque chose de sensé — comme par exemple de redresser cet affreux tableau, sur le mur, là, par le simple pouvoir de ma volonté.

Pendant qu'il parlait, le tableau se déplaça et se retrouva toujours de travers, mais dans l'autre sens.

— D'accord, mais pourquoi voudrais-tu que mes tableaux soient droits ? Je me donne un mal fou pour les accrocher très précisément de guingois. Ce que je veux, c'est que tu inocules à Sophocles Moskowitz le virus des voyages, le genre de maladie qui l'inciterait à voyager, même sans sa femme en cas d'absolue nécessité.

Ce codicille parce qu'il m'était venu à l'esprit que le fait que Fifi séjourne à l'occasion en ville tandis que Sophocles en serait loin pouvait comporter certains avantages.

— Ce n'est pas fa — hic — cile, fit Azazel. Le dégoût inné pour les voyages provient peut-être d'expériences diverses qui auraient eu pour effet de déformer l'esprit du sujet dès sa prime enfance.

Il faudrait procéder à une modification mentale sophistiquée pour restaurer l'intégrité de sa structure cérébrale. Je ne dis pas que c'est impossible, il serait bien difficile d'endommager de façon permanente le cerveau rudimentaire de tes semblables, mais il faudrait qu'on me désigne la personne, de sorte que je puisse identifier son esprit et — burp — l'examiner.

Ce ne fut pas très difficile. Je demandai à Fifi de m'inviter à diner comme si j'étais un vieux copain de fac. (Elle avait passé un certain temps sur un campus universitaire, quelques années auparavant, bien qu'elle n'ait, à ma connaissance, jamais suivi un cours. Disons que c'était une auditrice très libre.) J'avais emmené Azazel avec moi, dans ma poche poitrine, et l'entendis à plusieurs reprises couiner tout bas des formules mathématiques horriblement complexes. J'en déduisis qu'il étudiait l'esprit de

Sophocles Moskowitz — exploit appréciable s'il en fut, un bref échange de répliques m'ayant suffi pour mesurer que l'étroitesse dudit esprit ne devait guère laisser de place à l'analyse.

— Alors ? demandai-je à Azazel, une fois rentré à la maison. Alors ?

C'est avec un grand geste aérien de son petit bras écailleux qu'il me répondit :

— Je peux le faire. As-tu un synaptomètre mento-dynamique multiphasé à portée de la main ?

—Pas précisément à portée de la main, non : j'ai justement, euh, prêté le mien hier à un ami qui partait pour l'Australie.

— Quelle idée stupide, répondit-il. Ça veut dire qu'il va falloir que je travaille à partir de calculs approximatifs faits à la va-vite sur un coin de nappe. Tsss...

Il était tout aussi hargneux après avoir terminé (avec succès, comme il l'affirmait) sa tâche.

— C'était pratiquement impossible, répétait-il. Seul un être doté de mes pouvoirs exceptionnels pouvait y parvenir, et il a fallu que je fixe son esprit dans sa forme actuelle à l'aide de chevilles monumentales.

Je supposai qu'il s'exprimait par métaphores, et le lui dis. A quoi Azazel répondit :

— Oh, j'aurais tout aussi bien pu employer de gigantesques chevilles, car après le traitement que je lui ai fait subir, personne ne sera plus jamais en mesure de réintervenir sur son esprit. Il sera en proie à une telle envie de voyager, il y mettra une telle détermination qu'il serait capable d'ébranler l'univers pour arriver à ses fins. Ça, ils vont voir ce qu'ils vont voir ces espèces de...

Il explosa en une longue litanie de syllabes stridentes dans sa langue natale. Je ne compris évidemment pas ce qu'il racontait, mais le ton était sans équivoque et, du fait que les glaçons qui se trouvaient dans le réfrigérateur de la pièce voisine avaient tous fondu, je déduisis que ça ne devait pas être flatteur. Je le soupçonnai de se répandre en épithètes discourtoises à l'égard de ceux, qui dans son monde natal, l'avaient accusé de manquer d'habileté.

Trois jours plus tard à peine, Fifi me téléphonait. Elle n'est pas aussi efficace au téléphone qu'en personne, pour des raisons tout à fait évidentes (bien que pas forcément pour vous, compte tenu de votre incapacité congénitale à enregistrer les détails les plus subtils de l'existence). C'est que, vous voyez, on prend

davantage conscience du léger manque de mansuétude de sa voix lorsque rien ne vient rappel er à d'autres sens la douceur compensatoire dont elle est par ailleurs dotée.

—George, gloussa-t-elle, tu es ma patte de lapin porte-bonheur ! Je ne sais pas ce que tu lui as fait, à ce dîner, mais ça a marché. Sophocles m'emmène à Paris. C'est lui qui en a eu l'idée, et il est excité comme une puce. Alors, c'est pas génial, ça ?

—C'est plus que génial, répondis-je avec l'enthousiasme qui me caractérise. C'est une nouvelle à tout casser. Nous pouvons maintenant mettre à exécution la petite promesse que tu m'as faite et procéder à une cueillette de bégonias dans les grandes largeurs.

Seulement, ainsi que même un individu dans votre genre l'a peut-être remarqué de temps à autre, il manque aux femmes ce sentiment qu'une promesse est sacrée, ce en quoi elles diffèrent

radicalement des hommes. Elles semblent n'avoir véritablement aucune notion de l'importance de la parole donnée, aucun sens de l'honneur.

—Nous partons demain, George, répondit-elle. Je n'ai donc pas le temps tout de suite. Je t'appelle en rentrant.

Elle raccrocha et voilà tout. Cette femelle avait vingt-quatre heures à perdre, et je ne lui demandais de m'en consacrer la moitié à peine — mais elle partit.

J'entendis bel et bien parler d'elle à son retour... six mois `plus tard.

C'est elle qui me rappela, et je dois dire que je ne reconnus pas tout de suite sa voix, qui avait quelque chose d'éteint.

—A quoi ai-je l'honneur ? demandai-je avec ma dignité coutumière.

— Fifi Laverne Moskowitz, répondit-elle d'un ton hagard.

— Boum-Boum ! m'exclamai-je. Tu as donc fini par rentrer ! Merveilleux ! Viens tout de suite que nous...

— Tu peux crever, George ! répondit-elle. Tout ça, c'est ta satanée magie, tu es

un misérable fumiste, et tes bégonias, tu peux toujours te les accrocher. Je ne referais pas ça avec toi même si tu pouvais rester deux fois plus longtemps suspendu par les pouces de pied.

Ça me la coupait, si je puis me permettre.

—Sophocles ne t'a pas emmenée à Paris ?

— Oh si, il m'a emmenée à Paris. Maintenant demande-moi si j'ai pu faire mon petit shopping.

Là, j'étais d'accord.

— Et tu as pu faire ton petit shopping comme tu voulais, ma chérie ?

—Ha ! Tu parles ! Je n'ai même pas pu commencer. Sophocles ne s'est pas arrêté un instant.

Sa voix qui trahissait une profonde lassitude s'éleva, sous l'effet du stress, en un piaulement aigu.

—Nous nous sommes posés à Paris et nous avons poursuivi notre route. Il n'arrêtait pas de tendre le doigt vers les choses devant lesquelles nous passions à la vitesse d'un mé téore au galop, et en plus, il ne savait même pas de quoi il parlait. « Ça, c'est la Tour Eiffel », disait-il en me montrant l'échafaudage d'un stupide bâtiment en construction ou bien : « Ça, c'est Notre-Dame ». C'est ridicule. Deux joueurs de football m'avaient fait rentrer en douce à Notre-Dame, une fois, et ce n'était pas à Paris ; c'était à South Bend, dans l'Indiana.

»Mais ce n'est pas le problème. Nous sommes allés à Francfort, à Berne, à Vienne, que ces stupides étrangers appellent Et puis, il y a un coin appelé Triste, quelque part ?

—Trieste, oui, Oui, il y a un coin comme ça.

—Alors on y est allés aussi. Et dans tout ça, pas une seule fois on n'a dormi à l'hôtel. On descendait dans des vieilles fermes. Sophocles dit que c'est la seule façon de voyager. Il prétend qu'il n'y a que comme ça qu'on voit les gens et la

nature. Mais qui a envie de voir des gens et de la nature ? La seule chose qu'on n'a pas vue, c'était une douche. Ni aucun autre genre de sanitaire, d'ailleurs. A ce train -

là, au bout d'un moment, on sent le renard, fatalement. Et j'ai des bêtes dans les cheveux. Je viens de prendre cinq douches et je ne suis pas encore propre.

—Prends-en encore cinq à ma santé, m'empressai-je de répondre, de la façon qui me parut la plus sensée possible.

— Et il repart la semaine prochaine, dit-elle. Il a dit qu'il voulait traverser le Pacifique et aller à Hong-Kong. Tout ça sur un supertanker. Il dit que c'est le meilleur moyen de voir l'océan. Mais là, je lui ai répondu : « Écoute, espèce de minus louftingue, l'homme qui m'emmènera en Chine 'en bateau omnibus n'est pas encore né. Tu peux y aller tout seul. »

— Très poétique, répondis-je.

— Et tu sais ce qu'il m'a dit ? Eh bien, il a dit : « Parfait, ma chère. Je partirai sans vous. » Et puis il m'a raconté un truc très bizarre, un genre de truc comme ça : « Qu'il s'abîme dans la Géhenne ou qu'il gravisse les marches du trône, celui qui va seul va plus vite. » Ça veut rien dire, tout ça. Qui c'est, d'abord, cette Géhenne qu'on connaît même pas ? Et puis qu'est-ce que cette histoire de trône vient faire là-dedans ? Il se prend pour la reine d'Angleterre, ma parole ?

— C'est de Kipling, fis-je.

— Ne dis donc pas de bêtises. S'il a de qui tenir, moi, je suis Roger Rabbit. Quand je pense que c'est tout juste s'il connaît la position du missionnaire... ! Je lui ai dit que j'allais demander le divorce et que je le mettrais à sec. Tout ce qu'il a su me répondre, c'est : « Faites comme il vous plaira, ma douce hyper-gourde, mais vous n'avez rien à me reprocher et vous n'arriverez à rien. La seule chose qui compte pour moi, c'est de voyager. » Tu y piges quelque chose, toi ? Et cette histoire d'hyper-gourde ? Il croyait peut-être m'amadouer, ce vieux trumeau ? Ha !

Il faut que vous compreniez une chose, mon pauvre vieil ami ; c'était l'un des premiers cas que je soumettais à Azazel et il n'avait pas appris à doser ses efforts. Or c'est moi qui lui avais demandé que Sophocles parte en voyage sans sa femme à l'occasion.

La situation comportait cependant toujours l'avantage que j'avais envisagé dès le départ.

— Boum-Boum, dis-je, et si nous parlions de ce divorce entre nous, en effeuillant quelques bégonias...

— Et toi, espèce de misérable crevure ! Que ce soit de la magie ou quoi que ce soit d'autre, je ne veux même pas le savoir. Je te conseille simplement de ne pas me tomber entre les pattes, parce que je connais un gars qui va te réduire en ketchup. Je n'ai qu'un mot à dire. Il a de qui tenir, lui aussi, et puis, il tient rudement à moi.

Je trouvais décidément Boum-Boum plutôt raplapla, ces temps-ci ; ce à quoi les proportions de ses rotoplos ne m'avaient guère accoutumé, je vous prie de le croire.

J'appelai Azazel à la rescousse, mais en dépit de tous ses efforts, il ne devait pas arriver à défaire ce qu'il avait fait. Et il refusa platement de tenter quoi que ce soit pour ramener Boum-Boum à de meilleurs sentiments à mon égard. Il ajouta que c'était trop exiger de qui que ce soit. Je n'ai toujours pas compris ce qu'il avait voulu dire.

Il me garda toutefois informé des déplacements de Sophocles. Le nomadisme du personnage ne dit que croître et embellir. Il traversa la ligne de partage des eaux sur les mains. Il remonta les sources du Nil en ski nautique, jusqu'au lac Victoria. Il traversa l'Antarctique en luge.

Lorsque le président Kennedy annonça en 1961 que l'homme marcherait sur la Lune d'ici la fin de la décennie, Azazel m'expliqua la chose suivante :

— C'est de nouveau un effet de mon intervention.

— Tu peux dire que ce que tu as fait à son cerveau lui donne le pouvoir d'influencer le Président et de bouleverser le programme spatial ?

—Il ne le fait pas exprès, répondit Azazel. Mais je t'avais dit que sa détermination serait assez forte pour ébranler l'univers.

Eh bien, mon pauvre vieux, il alla sur la Lune. Vous vous souvenez d'Apollo 13, qui devait s'échouer dans l'espace en chemin pour la Lune, en 1970, tandis que l'équipage réussissait de justesse à regagner la Terre ? En fait, c'est Sophocles qui, ayant réussi à s'introduire clandestinement à bord, parvint à en emmener une partie sur la Lune en laissant l'équipage rentrer tant bien que mal sur Terre avec le reste.

Il est sur la Lune depuis ce temps-là, et on peut compter sur lui pour explorer toute la surface. Il n'a pas d'air, pas de nourriture, pas d'eau, mais son adaptation aux voyages ininterrompus a dû y pourvoir. En fait, il se pourrait même que quelque chose ait trouvé le moyen depuis de l'emmener sur Mars ou ailleurs. Partout ailleurs.

George secoua la tête avec accablement.

— C'est tellement ironique. Tellement ironique.

—Qu'est-ce qui est ironique ? demandai-je.

—Vous ne voyez pas ? Je ne vous croyais tout de même pas l'entendement dans un é tat aussi voisin de la putréfaction. Pauvre Sophocles Moskowitz ! C'est une nouvelle version améliorée du Juif errant, et le plus ironique, c'est qu'il n'est même pas un Juif orthodoxe.

George mit sa main gauche sur ses yeux et farfouilla à la recherche de sa serviette avec la droite, ramassant fortuitement, dans le processus, le billet de dix dollars que j'avais laissé sur le bord de la table, pour le service, puis il s'épongea les yeux avec sa serviette (je ne devais jamais savoir ce qu'il advint du billet de dix dollars) et abandonna les lieux en sanglotant, et la table nue.

Je poussai un soupir et remis un autre billet de dix dollars ès-mains du garçon.

13

L'œil du témoin

Nous étions assis sur un banc, le long des planches, et nous contemplions, George et moi, la plage qui s'étendait à perte de vue et la mer écumante au loin.

Je me laissais aller au plaisir anodin d'observer les jeunes femmes en bikini en me demandant ce qu'elles pouvaient retirer des beautés de la vie, puisqu'elles y contribuaient pour une bonne moitié.

Connaissant George comme je le connaissais, je soupçonnais fort ses pensées d'être beaucoup moins noblement esthétisantes que les miennes. J'étais même sûr qu'elles tournaient autour de certains aspects beaucoup plus concrètement exploitables de ces mêmes jeunes personnes.

C'est donc avec une surprise considérable que je l'entendis prononcer les paroles suivantes :

— Ah, mon pauvre vieux... Si je m'écoutais parler, je dirais bien que nous sommes ici à savourer les beautés de la nature incarnées par les formes divines de la femme, et pourtant... la vraie beauté n'est pas, elle ne peut pas être aussi ostensible. La beauté véritable est un bien si précieux qu'il faut qu'elle soit celée aux yeux de l'observateur trivial. Vous n'aviez jamais songé à cela ?

— Non, répondis-je. Je n'y avais jamais songé, et je dois dire qu'alors même que vous m'y faites penser, je n'y songe pas davantage. Et qui mieux est, je ne crois pas que vous y ayez jamais réfléchi vous-même.

George poussa un profond soupir.

— Parler avec vous, mon pauvre vieux, produit un peu le même effet que de nager dans la mélasse : on obtient un rendement très faible pour des efforts considérables. Je n'ai pas pu faire autrement que de voir comme vous regardiez cette grande déesse ici présente, celle dont les évocations de vêture arachnéenne ne risquent guère de dissimuler les rares pouces carrés d'anatomie qu'ils prétendent recouvrir. Vous devez tout de même bien comprendre que les attributs qu'elle exhibe ne sont que pures superficialités ?

—Je n'ai jamais beaucoup exigé de la vie, dis-je avec l'humilité qui m'est coutumière. Je me contenterais de ce genre de superficialités.

—Réfléchissez à quel niveau de beauté pourrait parvenir une jeune femme, même de celles qu'un œil profane, tel que le vôtre, trouverait apparemment dotées de peu de charmes, si elle était détentrice de ces splendeurs éternelles que sont la bonté, l'altruisme, la joie de vivre et un dévouement empressé à autrui — autant de vertus, en bref, qui déversent l'or et la grâce sur une femme.

— Ce que je crois, George, dis-je, c'est que vous avez trop bu. Au nom du ciel, qu'est-ce que vous pouvez bien connaître à de telles qualités ?

— Elles me sont parfaitement familières, répondit George avec hauteur, car je m'y adonne assidûment et à fond.

—Sans aucun doute, répondis-je, mais alors, uniquement dans le secret de vos appartements privés, et dans le noir.

Je ferai abstraction de ce commentaire trivial (c'est George qui parle), et je vous dirai que, même si je n'avais pas une connaissance personnelle de ces vertus, j'en aurais tout appris grâce à une jeune femme nommée Melisande Renn, que son mari aimant, Octavius Ott, n'appelait jamais autrement que Maggie. C'est également le nom que je lui donnais, car elle était la fille d'un de mes plus chers amis, aujourd'hui décédé, hélas, et pour elle, j'avais toujours été son oncle George.

Je dois avouer que, tout comme chez vous, une parcelle de mon être ne dédaigne pas les qualités subtiles de ce que vous qualifiez de « superficialités N. Oui, mon pauvre vieux, je sais que c'est moi qui ai employé ce terme le premier, mais nous n'arriverons jamais à rien si vous m'interrompez constamment pour des futilités.

Il me faut également admettre que, par suite de cette infime imperfection de ma personne, lorsque, dans un accès de joie légitimement provoqué par ma vision, elle me jetait ses bras autour du cou en se mettant à piauler, cette manifestation d'allégresse ne me plongeait pas tout à fait dans le même ravissement que si elle avait été plus généreusement dotée par la nature. Elle était plutôt mince et le spectacle de ses os saillants avait quelque chose de douloureux. Elle avait un nez épaté, pas de menton, et ses cheveux rares et raides retrouvaient la couleur du pelage de la femelle du kangourou, tandis que ses yeux avaient opté pour un gris-vert indéfinissable. Ses pommettes larges lui donnaient des faux airs de hamster qui aurait récemment mené à bien une imposante collecte de graines et de noix. En bref, ce n'était pas précisément le genre de jeune femme dont l'entrée en scène détermine chez les jeunes mâles de l'assistance une accélération du rythme cardiaque et un irrésistible besoin de se rapprocher d'elle.

Mais elle avait bon cœur. Aussi accueillait-elle avec un petit sourire nostalgique le tressaillement ostensible du jeune homme standard qui la rencontrait pour la

première fois sans mise en garde préalable. Elle avait fait office de demoiselle d'honneur pour toutes ses copines à tour de rôle, cela avec une batterie constamment renouvelée de sourires désabusés ; elle était marraine d'une quantité impressionnante de marmots, avait servi de baby-sitter à tout un contingent d'autres, et était imbattable au biberon ainsi que le démontrait sans ambiguïté un long mois plein de dimanches.

Elle portait de la soupe chaude aux pauvres méritants, et aux autres ; encore que d'aucuns prétendissent que c'étaient justement ceux qui n'en valaient pas la peine qui méritaient le plus sa visite. Elle assumait, au niveau paroissial, des activités diverses et variées, et plusieurs fois chacune : une fois pour elle-même, et autant de fois que nécessaire pour ses amies qui préféraient les séductions inavouables des salles de cinéma aux charmes du bénévolat. Elle donnait des cours de catéchisme aux enfants, que cette épreuve réjouissait fort, grâce à ce qu'ils prenaient pour ses grimaces. Elle leur faisait aussi très souvent une lecture commentée des neuf commandements. (Elle avait renoncé à leur parler de celui sur l'adultère, l'expérience lui ayant enseigné qu'il entraînait invariablement des questions gênantes.) Elle était également volontaire à la bibliothèque publique locale.

Evidemment, elle avait, dès l'âge de quatre ans environ, perdu tout espoir de se marier. La simple éventualité de décrocher un rendez-vous occasionnel avec un membre du sexe opposé lui faisait, depuis sa dixième année, l'effet d'un rêve chimérique.

Je ne compte pas les fois où elle m'a dit :

— Je ne suis pas malheureuse, oncle George. Le monde des hommes m'est fermé, bien sûr, à l'exception de votre chère personne, naturellement, et de la mémoire de mon pauvre papa, mais il y a beaucoup plus de vrai bonheur dans le fait de faire le bien.

Et c'est ainsi qu'elle visitait les pensionnaires de la prison locale pour leur plaider le repentir et les ramener sur le droit chemin. Seuls un ou deux des plus indécrottables se portaient volontaires pour le régime cellulaire les jours où elle devait leur rendre visite.

Jusqu'au jour où elle rencontra Octavius Ott, un nouveau venu dans le voisinage.

Ce jeune ingénieur en électricité était investi d'un poste à responsabilités dans la centrale locale, et l'on avait tout lie u d'espérer qu'il y fournirait une carrière honorable. C'était un élément de valeur — sérieux, travailleur, persévérant, courageux, honnête et respectueux mais il n'était pas ce que nous envisagerions, vous et moi, sauf peut-être sous la menace, de qualifier de séduisant. En fait, sans vouloir insister exagérément sur cet aspect des choses, il ne serait venu à l'idée d'aucun individu dûment répertorié comme tel, dans toute l'histoire connue, de le ranger dans la catégorie des jolis garçons.

L'imagination se cabre à la seule idée de tracer son portrait physique, mais je vais malgré tout m'efforcer de vous décrire le personnage. On eût dit un pou vu au microscope ; il se laissait pousser le front — ou, pour être plus précis, s'était laissé pousser dans les grandes largeurs — une sorte de front bosselé, couronnant un nez en pied de marmite, des lèvres trop fines et comme inexistantes, des oreilles plantées bien au large du crâne, et une pomme d'Adam proéminente. Ce qui lui restait de cheveux donnait l'impression d'avoir longuement rouillé là, et son visage et ses bras étaient l'objet d'un semis irrégulier de taches de rousseur. Il avait vraiment l'air d'un accident génétique.

Il se trouve que j'étais avec Maggie lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois, Octavius et elle.

Cela se passa dans la rue, et aucun des deux n'était préparé à une telle vision, aussi sursautèrent-ils tous deux comme des chevaux ombrageux soudainement confronté à un troupeau de clowns dûment coiffés d'une douzaine de perruques et sifflant dans autant de sifflets. L'espace d'un instant, je crus que Maggie et Octavius allaient se cabrer et se mettre à hennir.

Cet instant passa pourtant, et chacun parvint à réprimer la vague de panique à laquelle il avait failli succomber. Elle se contenta de placer sa main sur son cœur, dans l'espoir sans doute d'empêcher l'organe récalcitrant de bondir de sa cage thoracique à la recherche d'un gite plus sûr, tandis qu'il s'épongeait le front comme pour effacer un souvenir effroyable.

J'avais déjà fait la connaissance d'Octavius quelques jours auparavant, aussi étais-je en mesure de faire les présentations. Chacun tendit la main avec circonspection, peu tenté, apparemment, de compléter ce premier contact visuel d'un aperçu tactile, si vous voyez ce que je veux dire.

Plus tard, cet après-midi-là, Maggie rompit un long silence et me dit :

— Ce Mr. Ott semble être un drôle de jeune homme, décidément...

— On ne juge pas l'arbre à l'écorce, ma chère, répondis-je avec l'originalité métaphorique qui fait la joie de tous mes amis.

— Mais l'écorce est néanmoins là, oncle George, fit-elle gravement, et on ne saurait totalement s'en abstraire. J'irais jusqu'à dire qu'une jeune femme moyenne, frivole et insensible, ne ferait que peu de cas d'un Mr. Ott. Aussi serait-ce faire acte de gentillesse que de lui prouver que toutes les jeunes femmes ne sont pas forcément dépourvues de sensibilité, mais que l'une d'elles au moins ne tourne pas le dos à un jeune homme pour une malheureuse ressemblance avec un... euh... (Elle s'interrompit, aucun ressortissant de la gent animale susceptible de lui être comparé ne lui venant à l'esprit, et c'est platement, mais non sans chaleur, qu'elle conclut) ...enfin, je ne sais quoi. Je me dois d'être gentille avec lui.

J'ignore si Octavius avait un confident auquel il pouvait similairement livrer son cœur. On peut craindre que non, car rares sont ceux de nos contemporains qui jouissent de l'intimité d'un oncle George. Toutefois, j'ai de bonnes raisons de croire, à en juger par la suite des événements, que les mêmes pensées lui vinrent à l'esprit — symétriquement, bien entendu.

Quoi qu'il en soit, chacun s'efforça d'être gentil avec l'autre, à titre expérimental et non sans maladresse au départ, puis cordialement, et enfin avec passion. Ce qui n'était d'abord que rencontres fortuites à la bibliothèque devint bientôt visites au zoo, puis soirées au cinéma et invitations à danser, jusqu'à ce que l'on puisse décrire ce qui se passa entre eux que comme des —

passez-moi l'expression — rendez-vous galants.

Toutes les fois qu'ils voyaient l'un deux, les gens s'attendaient dorénavant à voir arriver l'autre, car ils formaient maintenant un couple indissociable. D'aucuns commencèrent à se plaindre dans le voisinage qu'une double dose d'Octavius ou de Maggie était plus que l'on ne pouvait exiger de humain qu'il en supportât, et un certain nombre d'élitistes particulièrement sourcilleux investirent dans des lunettes noires.

Je n'irais pas jusqu'à dire que je ne partageais aucunement ce point de vue extrême, mais d'autres, plus tolérants — et plus réalistes aussi, peut-être soulignèrent que les traits de l'un se trouvaient, par un hasard particulier, rigoureusement à l'opposé des traits correspondants de l'autre. Lorsqu'ils étaient ensemble, ils avaient en quelque sorte tendance à s'annuler mutuellement, de sorte que la vision des deux à la fois était plus supportable que le spectacle de chacun d'eux pris individuellement. Du moins est-ce ce que prétendaient quelques particuliers.

Tant et si bien qu'un beau jour, Maggie me tomba dessus et me dit :

— Oncle George, Octavius est la lumière de mon existence. Il est fort, résolu, vigoureux et d'une grande fermeté. C'est un homme admirable.

— Dans son for intérieur, ma chère, dis-je, je suis persuadé qu'il est tout cela. Toutefois, son apparence extérieure est...

—Adorable, répondit-elle fortement, résolument, vigoureusement et avec une grande fermeté. II éprouve à mon égard les mêmes sentiments que moi envers lui, et nous allons nous marier.

— Otto et toi ? dis-je faiblement.

Une image de l'issue probable d'une telle union s'imposa involontairement à mes yeux et je crus défaillir.

— Oui. Il m'a dit que j'étais le soleil de sa joie de vivre et la lune de son bonheur terrestre. Il a également ajouté que j'étais les étoiles de tous ses plaisirs. C'est un homme très poétique.

—En effet, répondis-je d'un air dubitatif. Et quand comptez-vous vous marier ?

—Dès que possible, dit-elle.

Je ne pus que serrer les dents. Très fort. Les bans furent publiés, les préparatifs eurent lieu, le mariage se déroula et c'est moi qui conduisis la mariée à l'autel du sacrifice. Pour rien au monde, les voisins n'auraient voulu manquer ça. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Même le prêtre se permit de laisser une ombre

d'étonnement lui effleurer le visage.

Personne, au demeurant, ne me semblait contempler le jeune couple avec la béatitude que commandaient les circonstances. Pendant toute la cérémonie, l'assistance examina attentivement ses divers genoux. Sauf le prêtre, qui préféra conserver le regard obstinément braqué sur le vitrail surmontant le porche de l'église.

A quelque temps de là, je quittai le secteur pour prendre mes quartiers dans une autre partie de la ville, et je perdis quelque peu Maggie de vue. Mais onze ans plus tard, j'eus l'occasi on de revenir dans le coin, à la suite d'un investissement dans les travaux d'un érudit de mes amis, lequel s'était spécialisé dans l'étude comparée des talents à la course de ces quadrupèdes généralement nommés chevaux. J'en profitai pour rendre visite à Maggie, qui était, entre autres qualités cachées, une cuisinière de grand talent.

J'arrivai, par le plus grand des hasards, à l'heure du déjeuner. Octavius était à son travail, mais ce n'était pas grave. Je ne suis pas égoïste et c'est avec plaisir que je dégustais sa portion en plus de la mienne.

Je ne pus malgré tout m'empêcher de remarquer la tristesse qui ombrageait le visage de Maggie.

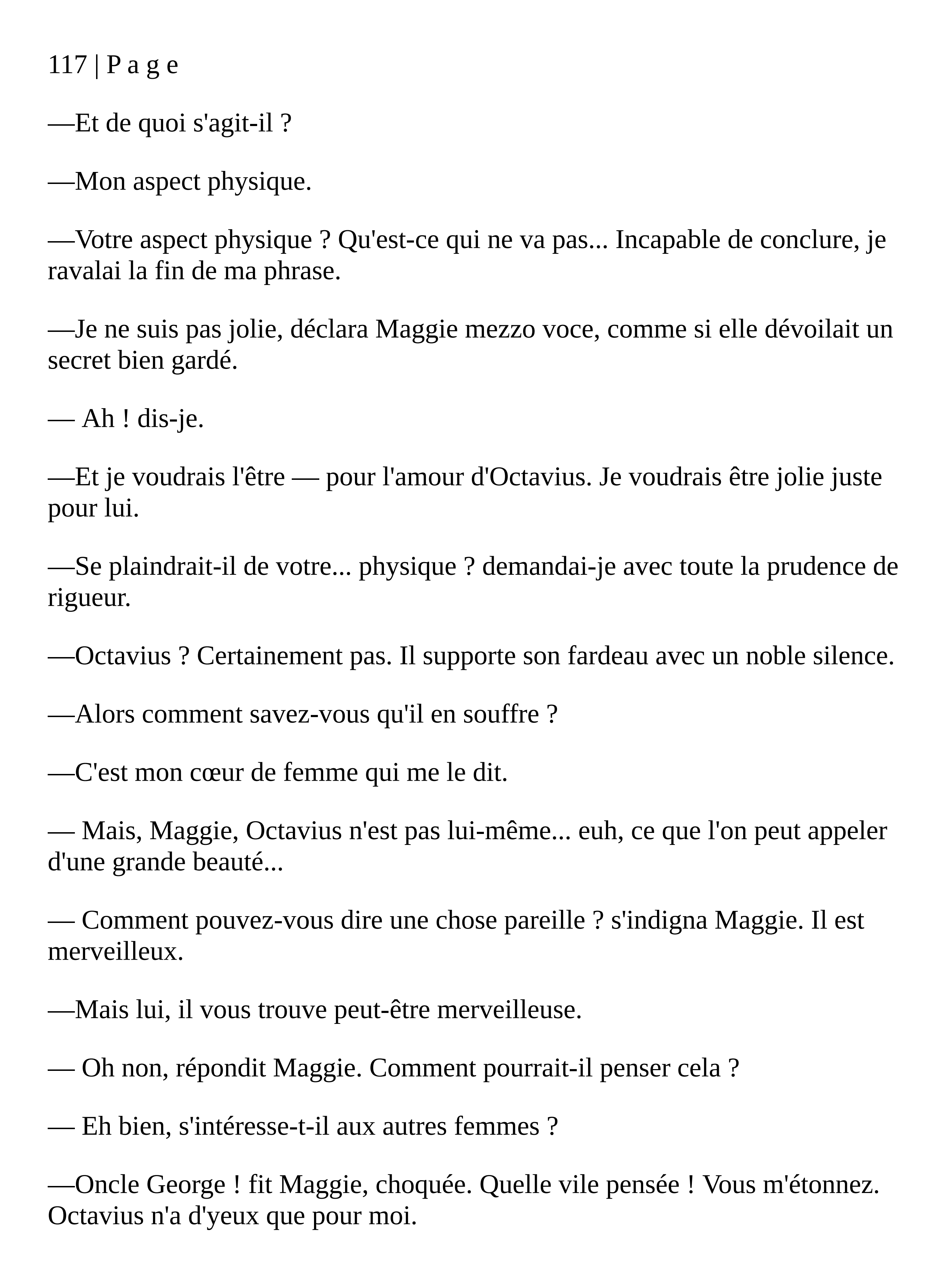
— Seriez-vous malheureuse, Maggie ? lui demandai-je au café. Votre mariage ne marche pas ?

—Oh non, oncle George, répondit-elle avec véhémence. Notre mariage est béni du ciel. Bien que nous n'ayons pas connu le bonheur d'avoir des enfants, nous sommes tellement épris l'un de l'autre que c'est à peine si nous avons conscience de ce manque. Nous vivons dans une mer perpétuelle de félicité et nous ne pourrions rien demander de plus à l'univers.

— Je vois, dis-je comme si je marchais sur des œufs. Alors pourquoi ce soupçon de tristesse que j'ai l'impression de détecter en vous ?

Elle hésita, puis finit par exploser.

—Oh, oncle George, vous êtes un homme si sensible. Il y a bien une chose qui vient mettre un peu de sable dans les rouages de notre béatitude.



—Et de quoi s'agit-il ?

—Mon aspect physique.

—Votre aspect physique ? Qu'est-ce qui ne va pas... Incapable de conclure, je ravalai la fin de ma phrase.

—Je ne suis pas jolie, déclara Maggie mezzo voce, comme si elle dévoilait un secret bien gardé.

— Ah ! dis-je.

—Et je voudrais l'être — pour l'amour d'Octavius. Je voudrais être jolie juste pour lui.

—Se plaindrait-il de votre... physique ? demandai-je avec toute la prudence de rigueur.

—Octavius ? Certainement pas. Il supporte son fardeau avec un noble silence.

—Alors comment savez-vous qu'il en souffre ?

—C'est mon cœur de femme qui me le dit.

— Mais, Maggie, Octavius n'est pas lui-même... euh, ce que l'on peut appeler d'une grande beauté...

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? s'indigna Maggie. Il est merveilleux.

—Mais lui, il vous trouve peut-être merveilleuse.

— Oh non, répondit Maggie. Comment pourrait-il penser cela ?

— Eh bien, s'intéresse-t-il aux autres femmes ?

—Oncle George ! fit Maggie, choquée. Quelle vile pensée ! Vous m'étonnez. Octavius n'a d'yeux que pour moi.

— Alors qu'importe que vous soyez belle ou non ?

—C'est pour lui, dit-elle. Oh, oncle George, je voudrais tant être belle pour lui.

Et, bondissant sur mes genoux de la façon la plus inattendue et la moins agréable qui soit, elle humecta le revers de mon veston du suc de ses glandes lacrymales. Je dois à la vérité 'de dire que j'étais trempé à tordre lorsqu'elle eut terminé.

J'avais déjà, vous l'aurez compris, découvert Azazel, le démon de deux centimètres auquel j'ai peut-

être fait Allons, mon vieux, vous n'avez pas besoin de marmonner « Ad nauseam » avec cet air pincé.

Si j'écrivais comme vous, j'éviterais de prononcer le mot de « nausée » à tort et à travers.

Enfin, bon, j'invoquai Azazel.

Lorsqu'il arriva, Azazel était endormi. Il avait un sac de je ne sais quelle matière verdâtre sur la tête, et seuls les petits couinements suraigus qui en émanaient à intervalles rapprochés semblaient indiquer que ce minuscule organisme était toujours vivant. En dehors du fait que, de temps en

temps, sa microscopique queue, qu'il a fort musculeuse, ma foi, se raidissait et se mettait à vibrer avec un léger vrombissement.

J'attendis quelques minutes qu'il se réveille de lui-même, mais ne voyant rien venir, je retirai délicatement le sac qui lui couvrait la tête avec une pince à épiler. Il ouvrit lentement les yeux, accommoda sur moi... et sursauta d'une façon qui me parut quelque peu exagérée.

—Pendant un instant, dit-il, j'ai cru que c'était un cauchemar. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi horrible que toi!

— J'ai quelque chose à te demander, fis-je, ignorant ce puéril accès d'humeur.

— Naturellement, répondit Azazel, non sans aigreur. Tu penses peut-être que je m'attends à ce que tu me proposes un jour de faire quelque chose pour moi ?

—Je n'aurais rien de plus pressé, repris-je d'un ton suave, si mes misérables facultés me permettaient de mettre à ton service quoi que ce fût qu'un personnage de ton rang et investi de tes pouvoirs daignât trouver d'une utilité significative.

—Exact, exact, répondit mon Azazel, considérablement amadoué.

Je dirais que la réceptivité de certains esprits à la flatterie a quelque chose de véritablement écœurant. Vous, par exemple : il suffit de vous demander un autographe pour vous voir délirer de joie, et... Mais j'en reviens à mon histoire.

—De quoi s'agit-il cette fois ? demanda Azazel.

— Je voudrais que tu rendes une jeune femme belle.

— Je ne suis pas certain d'être en mesure de faire une chose pareille, répondit-il avec un tressaillement. Les canons de ce que ton espèce vitale aussi lamentable que bouffie d'orgueil considère comme la beauté sont atroces.

—Peut-être, mais ce sont les nôtres. Je vais te dire ce qu'il faut faire.

—C'est toi qui vas me dire ce que j'ai à faire ? hurla-t-il d'une voix vibrante de rage. C'est toi qui vas me montrer à moi comment stimuler et modifier l'implantation de ses follicules pileux, comment raidir certains de ses muscles, comment allonger ou raccourcir ses os ? Non mais je te demande un peu ? C'est toi qui vas m'expliquer tout ça ?

—Pas du tout, répondis-je humblement. Seul un être doté de tes sublimes talents peut être en mesure de jongler avec les mécanismes subtils requis par une telle entreprise. Mais tu me permettras peut-être quand même de mentionner les effets recherchés par ce, euh... traitement de surface.

Azazel s'adoucit à nouveau, et nous passâmes en revue les détails de l'opération.

— N'oublie pas, surtout, lui dis-je, que le résultat ne doit se faire sentir que progressivement, pendant une période de soixante jours au moins. Une métamorphose trop brutale risquerait de susciter des commentaires superflus.

— Tu veux dire, reprit Azazel, qu'il faudrait que je passe soixante journées de ton horrible monde à superviser, rajuster et rectifier le tir ? Cela voudrait-il dire qu'à ton avis mon temps ne vaut rien ?

—Ah, mais après cela, tu pourras faire connaître le résultat de ton expérimentation au moyen d'une communication décisive dans l'une des publications biologiques de ton univers. Rares sont les individus qui auront eu les moyens et la patience d'entreprendre cette tâche, même chez toi. Tu en retireras un immense prestige.

Azazel hocha la tête d'un air pensif.

— Je n'ai que du mépris pour les louanges de la plèbe, bien sûr, mais je me dis toujours que je me dois de jeter la lumière dans les masses et de donner l'exemple aux représentants moins brillants de mon espèce. (Il poussa un soupir ; du moins interprétai-je ainsi le sifflement strident qui émana de lui.) C'est pénible et fastidieux, mais tel est mon devoir.

J'étais également investi de certaines obligations, et me débrouillai pour rester dans les parages pendant toute la durée de l'intervention. Cet ami dont je vous ai parlé, qui subventionnait l'amélioration de la race chevaline, m'hébergea pour prix de mon expérience et des conseils que je voulus bien lui apporter à l'issue de diverses courses expérimentales, ce qui lui valut de ne perdre que très peu d'argent.

Tous les jours, je trouvais un prétexte pour voir Maggie. Les résultats ne tardèrent pas à se faire sentir. Sa chevelure s'épaissit et ses cheveux se mirent à onduler gracieusement. Des reflets d'or rouge commencèrent à y apparaître, leur conférant une richesse opportune.

Petit à petit, sa mâchoire se dessina et ses joues s'incurvèrent sous la saillie des pommettes, qui se firent plus hautes et plus délicates. Ses prunelles se teintèrent d'un bleu défini qui s'approfondit de jour en jour pour devenir presque violet. Ses paupières s'inclinèrent légèrement, donnant à ses yeux de faux airs orientaux. Ses oreilles prirent un modelé délicat ; des lobes y firent même leur apparition. Jour après jour, sa taille se cambrait et sa silhouette prenait du galbe, jusqu'à devenir quasiment sculpturale.

Les gens commençaient à s'interroger. J'entendais d'ici leurs questions :

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux, Maggie ? Ils sont merveilleux. On te donnerait dix ans de moins.

— Je n'ai rien fait du tout, répondait-elle.

Elle était aussi étonnée que les autres. Tous les autres, sauf moi, bien entendu.

-Vous trouvez que j'ai quelque chose de changé, oncle George ? me demandait-elle.

-Vous êtes charmante, répondais-je, mais je vous ai toujours trouvée charmante, Maggie.

- Vous peut-être, mais moi, je ne me suis jamais trouvée charmante. Je n'y comprends rien. Hier, un hardi jeune homme s'est retourné sur moi. D'habitude, ils passent en courant, en se mettant les mains sur les yeux. Mais celui-ci m'a fait un clin d'œil. J'étais tellement surprise que je lui ai répondu par un sourire.

Je rencontrai son mari, Octavius, à quelques semaines de là, devant un restaurant dont j'étudiais le menu et où il allait entrer pour manger quelque chose. Ce fut l'affaire d'un instant pour qu'il m'invite à me joindre à lui, et d'un autre instant pour que j'accepte.

-Vous n'avez pas l'air heureux, Octavius, fis-je entre deux bouchées.

-Je ne suis pas heureux, répondit-il. Je ne sais pas quelle mouche a piqué Maggie. Elle est tellement distraite en ce moment que c'est à peine si elle se rend compte de mon existence. Elle veut toujours sortir. Et hier...

Son visage arborait l'expression d'un désespoir tellement profond que presque tout le monde aurait eu honte de rire de lui, je crois.

-Hier ? fis-je donc. Et que s'est-il passé ?

- Eh bien, elle m'a demandé de l'appeler... Melisande. Je ne peux pas donner à Maggie un nom aussi ridicule que Melisande.

-Mais pourquoi pas ? Après tout, c'est son nom de baptême.

- Peut-être, mais pour moi, elle s'appelle Maggie et pas autrement. Melisande est une étrangère.

-Mais justement, elle a peut-être un peu changé, dis-je. Vous n'avez pas remarqué qu'elle embellissait ces derniers temps ?

-Si, répondit Octavius, comme si ce mot lui arrachait la langue.

- Et vous ne trouvez pas que c'est une bonne chose ?

- Non, fit-il, encore plus sèchement si c'était possible. C'est ma bonne vieille Maggie avec sa drôle de tête que je veux. Cette nouvelle Melisande passe son temps à s'arranger les cheveux, à essayer de nouvelles couleurs d'ombre à paupière et à enfiler des vêtements neufs et des soutiens-gorge plus grands. C'est tout juste si elle m'adresse encore la parole.

II acheva le repas dans un silence morose.

Je me dis que je ferais mieux d'aller voir Maggie et d'avoir une bonne conversation avec elle.

— Maggie... fis-je.

— Melisande, s'il vous plaît.

—Melisande, repris-je. J'ai l'impression qu'Octavius n'est pas heureux.

— Eh bien moi non plus, répondit-elle d'un ton acerbe. C'est un vrai bonnet de nuit. Il est de plus en plus casanier. Il ne veut jamais s'amuser. Il critique tout le temps mes vêtements, mon maquillage.

Mais il se prend pour quoi, celui-là ?

— Vous disiez que c'était un dieu parmi les hommes.

— Plus bête que moi, on meurt : ce n'est qu'un horrible petit bonhomme avec lequel j'ai honte qu'on me voie. II serait plus à sa place dans un bocal de formol.

—Vous vouliez être belle rien que pour lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire, je voulais être belle ? Je suis belle. J'ai toujours été belle. C'était juste un problème de maquillage et de mise en valeur de ma chevelure. Je ne laisserai pas Octavius se mettre en travers de mon chemin.

Elle ne le laissa pas, en effet. Six mois plus tard, Octavius et elle avait divorcé, et à la fin de l'année, Maggie — enfin, Melisande — était remariée à un personnage séduisant en apparence, mais doté d'une épouvantable mentalité, ainsi que j'eus l'occasion de le constater un soir que je dinais avec lui.

II tergiversa si longuement avant de s'acquitter de l'addition que je redoutai un moment de devoir m'en charger personnellement.

Je revis Octavius un an peut-être après le divorce. Lui, bien sûr, ne s'était pas remarié ; il avait toujours ce physique bizarre qui faisait cailler le lait en sa présence. Nous étions assis chez lui, et l'appartement était encore plein de photos de Maggie, l'ancienne Maggie, toutes plus atroces les unes que les autres.

-Elle doit bien vous manquer, Octavius, lui dis-je.

—horriblement ! répondit-il. J'espère une seule chose, c'est qu'elle est heureuse.

- Je me suis laissé dire qu'elle ne l'était guère, dis-je. Et je ne serais pas étonné qu'elle vous revienne.

- Maggie ne reviendra jamais, dit-il en hochant tristement la tête. Jamais. Il se pourrait qu'une femme nommée Melisande souhaite revenir, mais je ne pourrais pas la reprendre. Ce ne serait pas Maggie, ma jolie Maggie.

- Melisande est beaucoup plus belle que Maggie.

Il me dévisagea longuement.

- Selon quels critères ? fit-il enfin. Certainement pas à mes yeux.

Je ne devais jamais les revoir, ni l'un ni l'autre.

Je restai silencieux un moment, puis dis :

- Vous m'étonnez, George. Vous avez réussi à m'émouvoir.

J'aurais mieux fait de tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler...

- Ça me fait penser à quelque chose, mon pauvre vieux, dit George. Vous pourriez me prêter cinq dollars pour une semaine, dix jours grand maximum ?

Je produisis un billet de cinq dollars, hésitai, puis lui dis :

- Tenez. Votre histoire les valait bien. Je vous en fais cadeau. Ils sont à vous.

Comme, de toute façon, tous les prêts à George sont ipso facto des cadeaux...

Sans un mot, George prit l'échantillon de papier-monnaie et le rangea dans un portefeuille qui avait dû en voir de toutes les couleurs. (Il faut croire qu'il était déjà bien arrangé lorsqu'il l'avait trouvé, car ce n'est pas l'usage qu'il en fait qui avait pu le mettre dans un état pareil.)

- Pour en revenir à ma question : vous pourriez me prêter cinq dollars pour une semaine, dix jours au grand maximum ?

- Mais je viens de vous donner cinq dollars, George, répondis-je.

- Ça, c'est mon argent à moi. Ce ne sont pas vos oignons. M'avez-vous jamais entendu faire la moindre allusion à l'état de vos finances lorsque vous m'empruntez de l'argent ?

- Mais je ne vous ai jamais... commençai-je, puis je m'interrompis et lui tendis, en poussant un soupir abyssal, un autre billet de cinq dollars.

14

Plus de choses sur terre et dans les cieux...

Georges était resté étrangement silencieux pendant tout le diner. Il ne s'était même pas donné la peine de m'interrompre lorsque j'avis entrepris de lui citer quelques-uns des nombreux calembours géniaux que j'avais faits ces derniers jours, et si j'avais réussi à tirer de lui une esquisse de rictus au plus fulgurant de mes jeux de mots, c'était tout le bout du monde.

Puis, lorsque arriva le dessert (une tarte aux myrtilles chaude agrémentée d'une boule de glace à la vanille), il poussa un soupir qu'il était allé chercher au fin fond de sa cavité abdominale, me gratifiant d'une récidive des scampi fritti qu'il avait pâturés au cours du repas dont je me serais bien passé.

— Qu'y a-t-il George ? lui demandai-je. On dirait que vous en avez gros sur la patate.

—Vous m'étonnerez toujours, répondit George. Vous ne m'avez guère habitué à de telles manifestations de sensibilité. Vous êtes ordinairement bien trop absorbé par vos préoccupations plumitives personnelles pour prêter attention aux soucis d'autrui.

—Très bien, mais puisque j'y ai prêté attention cette fois-ci, nous aurons à cœur de ne pas gaspiller ce bel effort, n'est-ce pas ?

—Je pensais juste à un de mes vieux amis. Le pauvre garçon... Il s'appelait Vissarion Johnson. Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de lui ?

— Il se trouve en effet que non.

—Eh bien, il faut croire que sic transit gloria mundi et toutes ces sortes de choses. Quoi qu'il faille bien admettre qu'il n'y a pas de déshonneur à demeurer inconnu d'un individu aussi limité que vous.

Il se trouve que Vissarion était un grand économiste.

— Vous voulez rire, sans doute, commentai-je. Comment auriez-vous pu faire la connaissance d'un économiste ? Ce devait être une canaille particulièrement sordide, même selon vos propres critères.

—Qui parle de canaille ? Vissarion Johnson était un homme d'une culture exceptionnelle.

—Je n'en doute pas un instant, repris-je. C'est l'intégrité de la profession dans son ensemble que je mets en cause. Vous connaissez l'histoire du président Reagan qui, préoccupé par l'inflation du budget fédéral et s'efforçant de résoudre la quadrature du cercle, demanda à un physicien : «

Combien font deux et deux ? » Le physicien répondit aussitôt : « Quatre, Monsieur le Président. »

Reagan médita un certain temps sa réponse en comptant sur ses doigts, mais il ne s'estima pas satisfait. Il interrogea donc un statisticien : " Combien font deux et deux ? " Le statisticien réfléchit un instant et dit : " Les derniers sondages effectués auprès d'étudiants de quatrième année révèlent, Monsieur le Président, une gamme de réponses dont la moyenne est très voisi ne de quatre. "

»Mais il s'agissait tout de même du budget fédéral, aussi Reagan, se crut-il obligé de porter la question au niveau le plus élevé. Il s'adressa donc à un économiste : " Combien font deux et deux ? "

L'économiste baissa les volets, jeta un rapide coup d'œil d'un côté puis de l'autre et chuchota : "

Combien voudriez vous que cela lit, Monsieur le Président ? "

George n'indiqua par aucune parole ou par aucun jeu de physionomie que l'histoire l'avait amusé.

— Il est clair, répondit-il avec une sobriété insultante, que vous ignorez tout de l'économie.

—Tout comme les économistes, George.

— Alors laissez-moi vous raconter la triste histoire de mon grand ami l'économiste Vissarion Johnson.

L'affaire s'est passée il y a quelques années...

Je vous disais (c'est George qui parle) que Vissarion Johnson était économiste. Il se trouvait au top niveau de la profession, s'il ne l'avait pas dépassé. Il avait fait ses études au Massachusetts Institute of Technology, où il avait appris à écrire les équations les plus abstruses sans un frémissement de la craie.

Après ses études, il mit immédiatement ses connaissances en pratique et, grâce aux fonds mis à sa disposition par un certain nombre de clients, en apprit long comme le bras sur l'importance des vicissitudes du sort sur les variations quotidiennes des cours de la Bourse. II était si doué que quelques-uns de ses

clients ne perdirent pour ainsi dire rien.

Il eut, en un certain nombre d'occasions, l'audace folle d'annoncer que, le lendemain, le marché des changes serait à la hausse ou à la baisse, selon que la conjoncture serait respectivement favorable ou défavorable, et à chaque fois le marché se comporta exactement comme il l'avait prévu.

Naturellement, des triomphes tels que ceux-ci ne pouvaient manquer de lui valoir la célébrité. On ne l'appela plus désormais que le Chacal de Wall Street, et ses conseils étaient fort recherchés par les plus célèbres praticiens de l'art de faire de l'argent facile.

Mais il contemplait un projet autrement grandiose que le marché des changes, infiniment plus prestigieux que ces triviales machinations financières, quelque chose d'encore plus pharamineux que la faculté de prédire l'avenir. II ne briguait rien de moins que le poste de Président du Conseil économique des États-Unis, mieux connu sous l'intitulé de « conseiller économique du Président ».

On ne peut guère s'attendre, compte tenu du nombre limité de vos centres d'intérêt, à ce que vous soyez au fait de la position délicate du Président du Conseil économique. Le Président des Etats-Unis est amené à prendre des décisions déterminantes pour la réglementation des affaires économiques et des échanges commerciaux. La balance économique, les échanges entre les banques sont placés sou3 son contrôle. Il lui appartient de suggérer ou d'opposer son veto à des mesures qui affecteront l'ensemble de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. C'est à lui qu'incombe la répartition de la manne fiscale, lui qui détermine la part attribuée aux militaires, et qui décide à qui accorder le reste, si reste il y a. Et dans toutes ces instances, à qui demande-t-il d'abord et avant tout conseil ? Au Président du Conseil économique.

Et lorsque le Président fait appel a lui, le conseiller économique doit être capable de décider instantanément et avec une grande précision ce que le Président veut entendre, et le lui faire entendre avec les périphrases ineptes de rigueur, que le Président pourra, à son tour, servir au public américain. Lorsque vous m'avez raconté l'histoire du Président, du physicien, du statisticien et de l'économiste, j'eus pendant un instant l'impression que vous aviez compris, mon pauvre vieux, les subtilités du rôle de l'économiste. Mais le ricanement parfaitement déplacé

que vous avez fait entendre par la suite m'a clairement démontré que vous n'y pigiez rigoureusement rien.

A quarante ans, Vissarion avait acquis toutes les qualifications requises pour quelque poste que ce fût, aussi élevé soit-il. Le vacarme — car ce n'était plus un simple bruit — courut dans les couloirs de 1'Institute of Governmental Economics que, pas une fois au cours des sept dernières années, Vissarion Johnson n'avait dit à quiconque quoi que ce fût qu'il ou elle n'avait pas envie d'entendre.

De plus, il avait été élu par acclamation dans le petit cercle du CRN.

Dans l'ignorance crasse où vous vous trouvez de tout ce qui dépasse le clavier de votre machine à écrire, vous n'avez probablement jamais entendu parler du CRN, qui est le sigle du Club du Rendement non-proportionnel. Il faut bien dire que très peu de gens, en fait, en connaissent l'existence. Rares sont, parmi les économistes de bas étage, ceux qui savent de quoi il s'agit. C'est un petit cercle très fermé réservé aux seuls économistes qui ont réussi à maîtriser les arcanes complexes de l'économie thaumaturgique ou « thaumaturgéconomie » — autrement dit, de ce qu'un politicien a appelé une fois, dans son langage d'une rusticité pittoresque, « l'économie vaudou ».

Il était notoire que nul ne pouvait faire son chemin au sein du gouvernement fédéral s'il n'était issu du sérail — je veux parler, du CRN ; mais tous ses membres avaient leurs chances. Aussi, lorsque le

président du CRN connut une fin passablement inattendue et qu'un comité d'organisateurs s'entremit auprès de Vissarion pour lui offrir le poste, le cœur de celui-ci fit-il un bond dans sa poitrine. En tant que président du club, il ne pouvait manquer d'être nommé Président du Conseil économique à la première occasion, et il se trouverait alors à la source même du pouvoir, déplaçant la main du Président en personne dans la direction précise où celui-ci souhaitait la tendre.

Un point, toutefois, préoccupait Vissarion et le mettait dans un embarras terrible. Ressentant le besoin de s'assurer le concours d'un homme à la tête solide et doté d'une intelligence percutante, il fit aussitôt ce que tout individu sensé aurait fait dans une situation de ce genre : il se tourna vers moi.

— George, me dit-il, devenir président du CRN est l'aboutissement de mes vœux

les plus chers et de mes désirs les plus effrénés. C'est la porte ouverte à un avenir glorieux de sycophantisme économique, dans lequel je puis même espérer surclasser le pourvoyeur en second de confirmations de toutes les devinettes présidentielles, j'ai nommé le Président du Conseil scientifique des Etats-Unis.

— Vous voulez dire le conseiller scientifique du Président ?

— Si vous préférez renoncer à la formulation protocolaire, oui. Je n'ai qu'à devenir président du CRN, et en deux ans, je serai certainement Président du Conseil économique. Seulement voilà...

— Seulement voilà quoi ? demandai-je.

Vissarion sembla faire un effort sur lui-même.

—II faut que je reprenne au commencement. Le Club du Rendement non-proportionnel, qui fut fondé il y a soixante deux ans, tire son nom de la seule loi économique dont tous les économistes, aussi expérimentés fussent-ils, ont entendu parler. Son premier président, un personnage fort estimé qui avait annoncé en novembre 1929 que la Bourse risquait sérieusement de baisser, fut réélu tous les ans à son poste et resta président pendant trente-deux années, avant de mourir à l'âge respectable de quatre-vingt-seize ans.

—Voilà qui est tout à fait digne d'éloge, dis-je. Il y a trop de gens qui décrochent beaucoup trop tôt alors qu'il ne faut qu'un peu de poigne et de détermination pour se cramponner jusqu'à quatre-vingt-seize ans et même au-delà.

— Notre second président fit presque aussi bien. II s'accrocha à son poste pendant seize ans. Ce fut le seul qui ne devint pas Président du Conseil économique. En fait, il le méritait largement, et fut d'ailleurs nommé à ce poste par Thomas E. Dewey la veille des élections, mais allez savoir pourquoi...

Notre troisième président mourut après avoir occupé son fauteuil pendant huit ans, et le quatrième, au bout de quatre ans. Notre cinquième président, le dernier en date, est mort le mois dernier, après avoir tenu son poste pendant deux ans. Vous ne remarquez rien de particulier dans cette série, George ?

— De... particulier ? Ils sont tous morts de mort naturelle ?

— Évidemment.

—Eh bien, compte tenu du poste qu'ils occupaient, c'est cela qui est particulier.

—Ridicule, fit Vissarion, non sans âpreté. J'attire votre attention sur la durée du mandant des présidents successifs : trente-deux, seize, huit, quatre et deux ans.

—Les nombres vont en décroissant, fis-je après un instant de réflexion.

— Ils ne se contentent pas de décroitre. Chacun est exactement la moitié du précédent. Vous pouvez me faire confiance, j'ai fait vérifier par un physicien.

— Mais j'ai bien l'impression que vous avez raison, vous savez. Quelqu'un d'autre s'en est aperçu ?

—Certainement, reprit Vissarion. Mais j'ai fait voir ces chiffres aux autres membre s du club, et ils sont catégoriques : ces chiffres n'ont aucune valeur statistique tant que le Président n'a pas fait paraître un décret officiel proclamant qu'ils en ont une. Mais vous ne voyez pas ce que cela veut dire

? Si j'accepte le poste de président, dans un an je suis mort. C'est sûr et certain. Et si je meurs, après, le Président aura beaucoup de mal à me nommer Président du Conseil économique.

—Eh bien, Vissarion, je crois en effet que vous êtes confronté à un dilemme. J'ai connu des tas de fonctionnaires du gouvernement des États-Unis dont les méninges ne montraient pas signe de vie, mais pas un seul qui ne donnait aucun signe de vie. J'aimerais que vous me donniez un jour ou deux pour réfléchir à la question, Vissarion, ça ne vous ennuie pas ?

Nous avions pris nos dispositions pour nous revoir le lendemain ; même heure, même endroit. C'était un excellent restaurant, au fond, et contrairement à vous, vieux grigou, Vissarion ne chipotait pas pour un quignon de pain.

Comment ?... D'accord, eh bien il ne me chipotait pas les scampi fritti non plus.

C'était de toute évidence un problème pour Azazel, et je trouvais parfaitement légitime de le soumettre à mon petit démon de deux centimètres, et à ses pouvoirs d'un autre monde.

Après tout, Vissarion n'était pas seulement un charmant garçon qui faisait preuve d'un goût très sûr dans le choix des restaurants • honnêtement, j'avais aussi l'impression que ce serait rendre un signalé service à notre nation que de lui permettre de confirmer les préjugés du Président contre les objections d'individus dotés d'un meilleur jugement. Et puis d'abord, qui est-ce qui les avait mis au pouvoir ?

On ne peut pas dire qu'Azazel était très heureux que je fasse appel à lui en cet instant. Il ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il jeta par terre ce qu'il tenait dans ses mains minuscules. C'était trop petit pour que je puisse voir clairement ce qu'il fabriquait, mais on aurait dit de microscopiques rectangles de carton ornés de drôles de motifs géométriques.

— Et voilà ! C'est toujours comme ça ! s'exclama-t-il, et son petit visage grimaçant de rage devint d'un jaune intense .tandis que sa petite queue se tortillait convulsivement et que les cornes miniatures qui ornaient son front se mettaient à vibrer comme sous le coup d'une émotion violente.

Tu te rends compte, espèce de saleté de ramassis monstrueux de débilité ! stridula-t-il sans reprendre son souffle. J'avais enfin un zotchil en main ; et pas seulement un zotchil : un zotchil et une

paire de reils, et dans la couleur, encore ! Ils montaient tous sur moi ; je ne pouvais pas perdre. Une seconde de plus et je ratissais tous ces demi-bletchkes. Argh !

—Je préfère ne pas comprendre ce que tu me racontes, fis-je d'un ton sévère. On dirait que tu jouais à des jeux d'argent. Tu crois que c'est une activité civilisée et raffinée, ça ? Et ta pauvre maman ?

Qu'est-ce que tu crois qu'elle dirait, ta pauvre maman, si elle savait que tu passes ton temps à jouer de l'argent avec tout un tas de ploucs ?

-... Là, tu n'as pas tout à fait tort, marmonna Azazel, interloqué. Mes mères auraient le cœur crevé.

Toutes les trois. Surtout ma pauvre mère du milieu. Elle a fait tant de sacrifices pour moi.

Et il se répandit en une kyrielle de hululements tragiques véritablement

épouvantables à entendre.

—Allons, allons, fis-je d'un ton apaisant. (Je mourais d'envie de me fourrer les doigts dans les oreilles, mais je ne voulais pas le vexer.) Je vais te donner l'occasion de te racheter en aidant un valeureux ressortissant de ce monde.

Je lui racontai l'histoire de Vissarion Johnson.

—Hon-hon, fit Azazel.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demandai-je avec anxiété.

—J'entends « hon hon » rétorqua Azazel. Qu'est-ce que tu veux que j'entende d'autre ?

— D'accord, mais tu ne penses pas qu'il ne s'agit peut-être que d'une coïncidence et que Vissarion ne devrait pas s'en faire pour si peu ?

— Possible. Sauf qu'il ne peut pas s'agir d'une pure et simple coïncidence, et que ton Vissarion aurait tort de ne pas en tenir compte. Ça ne peut être que l'effet d'une loi de la nature ?

—Comment cela pourrait-il être une loi de la nature ?

— Ha ! Tu crois donc connaître toutes les lois de la nature !

— Pas vraiment, non.

—Sûrement pas, tu veux dire. Notre grand poète, Sekoupwar, a jadis écrit un couplet délicat sur la question, qu'avec mon immense talent poétique personnel je traduirai dans ton langage barbare.

II s'éclaircit la gorge, fit mine de se concentrer une seconde, puis se mit à déclamer :

— La nature n'est que l'art, inconnu de toi ;

Tout hasard a un sens, que tu ne peux voir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je avec défiance.

—Ça veut dire qu'une loi de la nature est en cause, et qu'il faut que nous la découvrions et que nous trouvions le moyen d'en profiter pour retourner les événements à notre avantage. Voilà ce que ça veut dire. Tu penses qu'un immense poète de mon peuple raconterait des salades ?

Je ne répondis pas tout de suite, tout à la tâche d'imaginer un « immense » poète de son peuple en train de raconter des salades.

—Non, fis-je enfin. Et tu peux faire quelque chose ?

— Possible. Il y a un grand nombre de lois de la nature, tu vois.

—Nulle peine à le croire.

— Bon. Il y a donc de très jolies petites lois de la nature, des équations diaboliquement séduisantes lorsqu'elles prennent, par exemple, la forme des tenseurs de Weinbaum

— ceux-là même qui régissent la chaleur de la soupe lorsque tu es pressé de la finir. II se pourrait, si cette étrange diminution de la durée des mandats de président obéit à la loi à laquelle je pense, que je parvienne à modifier les paramètres de ton ami afin de le garantir contre tous les dangers d'origine terrestre. Il ne sera évidemment pas immunisé contre le processus naturel de dégradation physiologique. Les dispositions que je compte prendre n'auront pas pour effet de le rendre immortel, mais au moins sera-t-il protégé contre toutes les formes d'infection ou d'accident, ce qu'il devrai t trouver satisfaisant, je pense.

— Absolument. Mais quand l'effet en question commencera-t-il à se faire sentir ?

—Là, je ne sais pas vraiment. Je suis assez pris ces temps-ci avec une jeune femelle de mon espèce qui semble incroyablement entichée de ma personne, pauvre âme. (Il se mit à bâiller, et sa petite langue fourchue se roula en colimaçon pour se raidir à nouveau.) Ah, je crois que je manque un peu de sommeil, mais ça devrait s'arranger d'ici deux ou trois jours.

— Bon, mais comment saurai-je quand tout sera en place, et si tout va bien ?

— Rien de plus simple, répondit Azazel. Attends quelques jours et pousse ton ami sous un camion lancé à toute allure. S'il s'en sort indemne, c'est que les ajustements que j'aurai apportés seront entrés en action. Et maintenant, si ça ne te fait rien, je vais jouer ce coup, après quoi, songeant à mes pauvres mères, j'abandonnerai la partie. Avec mes gains, naturellement.

Ne vous imaginez surtout pas qu'il me fut aisé de convaincre Vissarion qu'il était parfaitement en sécurité.

— Rien sur terre ne peut m'atteindre ? répétait-il continuellement. Comment pouvez-vous être sûr que rien sur Terre ne peut m'atteindre ?

—Je le sais, un point c'est tout. Écoutez, Vissarion, je ne mets pas en doute vos connaissances dans le domaine dont vous vous êtes fait une spécialité. Lorsque vous dites que le taux d'escompte va chuter, je ne chinoise pas ; je ne vous demande pas comment vous le savez.

— Oui, bon, c'est très joli tout ça, mais si je vous dis que le taux d'escompte va baisser et qu'il se met à monter — ce qui, vous en conviendrez, n'arrive pas plus d'une fois sur deux —, vous êtes atteint dans vos sentiments, mais c'est tout. Alors que si, moi, je pars du principe que rien de ce qui est sur Terre ne peut me faire de mal, et que quelque chose sur Terre me fasse du mal, non seulement je suis atteint mais je peux l'être pour le compte.

On ne discute pas avec la logique, mais je continuai à argumenter tout de même et je parvins finalement à le convaincre de ne pas refuser purement et simplement le poste, mais d'essayer de gagner quelques jours.

Ils n'accepteront jamais d'attendre, répondit-il.

Seulement le jour anniversaire du Vendredi noir se pointa comme un cheveu sur la soupe, et le CRN

entra dans sa période de deuil rituel : trois jours de prières pour les morts, pendant lesquels tout le monde attendit donc, automatiquement. Ce seul fait ébranla passablement Vissarion qui commença à se demander si son existence ne serait pas par hasard placée sous la bénédiction personnelle de quelques dieux particulièrement efficaces.

Mais tout à une fin, y compris les périodes de deuil, et Vissarion recommença à s'aventurer en public.

Je m'apprêtais à traverser une rue fort encombrée en sa compagnie lorsque — je ne me souviens plus très bien comment je fis mon compte en me penchant subitement pour renouer un lacet défait, je me débrouillai pour perdre l'équilibre et tombai sur lui, le renversant sur la chaussée. Alors tout d'un coup on entendit un bruit affreux, cocktail de hurlements de freins et de crissements de pneus, et trois voitures s'additionnèrent.

Vissarion ne sortit pas parfaitement indemne de la confrontation. Il avait les cheveux un peu en désordre, les lunettes légèrement de travers, et la flanelle de son genou droit s'ornait d'une tache de cambouis.

Qu'il ignora superbement. Pour me dire, avec une expression de crainte mêlée de respect, tout en contemplant le carnage :

— Elles ne m'ont même pas effleuré. Jésus Dieu, elles ne m'ont même pas effleuré.

Le lendemain, il se retrouva sous la pluie — une méchante petite pluie glaciale — sans parapluie, sans imperméable et sans caoutchoucs, et n'attrapa seulement pas une brave congestion. Alors il décrocha le téléphone sans même prendre le temps de s'essuyer les cheveux et accepta le poste de président.

Je dois dire qu'il vécut une période d'activité plutôt faste. Il quintupla immédiatement ses revenus sans être obligé de se livrer à toutes sortes de billevesées, comme de réussir un meilleur score que prévu à la Bourse. Après tout, les clients ne peuvent pas tout avoir. Comment pourraient-ils raisonnablement songer à exiger les meilleurs conseils lorsqu'ils retirent déjà un prestige inégalé du professionnel qu'ils consultent ?

Et ce n'est pas tout. Il profitait de la vie. Pas le moindre rhume. Rien de contagieux. Lorsqu'il était pressé, il traversait impunément les rues, quelle que soit la couleur des feux, et ne provoquait que rarement des accidents aux tiers. II n'hésitait plus à pénétrer dans le parc le soir, et lorsqu'une fois un voyou lui plaça un couteau sur la poitrine en suggérant un transfert de fonds, Vissarion n'eut qu'à lui flanquer un coup de genou bien placé avant de s'éloigner. Le voyou était tellement absorbé par l'effet du coup de genou qu'il oublia définitivement de réitérer sa demande.

Je le rencontrai dans le parc le jour anniversaire de sa nomination au poste de président. Il se rendait au déjeuner commémoratif organisé pour la circonstance. C'était une de ces magnifiques journées de

l'été de la Saint-Martin, et lorsque nous nous assîmes côte à côte sur ce banc, nous étions aussi bien dans notre peau qu'on peut l'être.

—Ah, George, dit-il, quelle belle année !

Vous m'en voyez ravi, répondis-je.

— Je suis le plus réputé de tous les économistes qui ont jamais vu le jour. Pas plus tard que le mois dernier, lorsque j'ai prédit que la Savonnette Limitée allait fusionner avec la Déterge Consolidée et qu'elle s'est retrouvée au bilan consolidé des Lessiviels en Fusion, tout le monde s'est émerveillé de voir à quel point j'étais près de la vérité.

—Je m'en souviens, dis-je.

— Eh bien, maintenant, je veux que vous soyez le premier à savoir...

— Oui, Vissarion ?

— Le pinacle de tous mes rêves et de tous mes désirs est atteint, George. Le Président m'a demandé d'accepter le poste de Président du Conseil économique des États-Unis. Je vais bientôt me prélasser sur des barreaux de peluche et d'or, en haut, au bel azur du ciel... Regardez.

Il me tendit une enveloppe impressionnante dont le coin supérieur gauche s'ornait d'un gaufrage aux armes de la Maison Blanche. Je l'ouvris et au même moment j'entendis un drôle de bruit ; cela fit zing-g-g, comme si une balle m'avait sifflé aux oreilles, et je vis du coin de un éclair de lumière.

Vissarion était affalé tout de guingois sur le banc, avec une tache de sang sur le devant de sa chemise, et on ne peut plus mort. Quelques passants s'arrêtèrent, stupéfaits ; d'autres se mirent à pousser des hurlements, ou un hoquet de surprise, et se hâtèrent de passer leur chemin.

— Appelez un docteur ! criai-je. Appelez la police !

Ils finirent par arriver, et par rendre leur verdict : Vissarion avait reçu en plein cœur une balle de calibre indéterminé, tirée par un psychopathe armé d'un fusil à lunette. Ils n'arrêtèrent jamais le tireur ; ils ne retrouvèrent même pas la balle, d'ailleurs. Par bonheur, il y avait des témoins prêts à jurer que je tenais une lettre à la main à cet instant précis, et que j'étais à l'évidence innocent de toute mauvaise action, car sans cela j'aurais pu avoir de gros ennuis.

Pauvre Vissarion ! Il n'avait occupé son fauteuil de président que pendant un an, jour pour jour, ainsi qu'il l'avait prévu, non sans angoisse, et pourtant ce n'étais pas la faute d'Azazel. Azazel avait dit que Vissarion ne pouvait être tué par rien de ce qui se trouvait sur Terre, mais comme le disait ce crâneur d'Hamlet : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur terre, Horatio, qu'il n'y en a sur la terre seule *. »

Avant l'arrivée des docteurs et de la police, j'avais remarqué un petit trou dans le bois blanc, juste derrière Vissarion. Avec mon canif, je retirai le petit objet sombre incrusté dedans. Il était encore chaud. Quelques mois plus tard, je le fis tranquillement examiner par le musée. C'était bien ce que je pensais : une météorite.

Vissarion n'avait donc pas été tué par un corps terrestre. Pour autant qu'on le sache, ce serait le premier individu de l'histoire à avoir été tué par une météorite. Je gardai le secret absolu sur la

question, évidemment. Vissarion était un homme très discret, et il n'aurait pas du tout aimé connaître ce genre de célébrité. Cela aurait à jamais oblitéré le souvenir laissé par les travaux formidables auxquels il s'était livré dans le domaine de l'économie, et je ne pouvais pas permettre une chose pareille.

Mais, à chaque anniversaire de sa nomination et de sa mort — comme aujourd'hui je m'assieds sur un banc et je me dis : « Pauvre Vissarion ! Pauvre Vissarion ! »

George s'épongea les yeux avec son mouchoir.

—Mais qu'est-il arrivé à celui qui lui a succédé à la présidence du club ? II a dû garder son poste six mois, le suivant n'y restant que trois mois et ainsi de suite...

—Vous n'avez pas besoin de faire étalage de vos connaissances en mathématiques supérieures. Pas avec moi, mon vieux. Vous confondez avec vos

infortunés lecteurs. D'ailleurs, vous n'y êtes pas du tout. Le plus drôle, si j'ose dire, c'est que le club modifia tout seul les lois de la nature.

—Ah bon ? Et comment cela ?

** La véritable citation est : « II y a plus de choses sur la terre et dans les cieux, Horatio, que n'en peut contenir toute notre philosophie. » Hamlet acte I, scène 5. (N.d.T.)*

—Ils s'avisèrent que le nom du « Club du Rendement non-proportionnel » ou CRN, devait être maléfique et porter malheur à leurs présidents, dont il diminuait à chaque fois de moitié la durée du mandat. Alors ils ont tout simplement changé d'initiales. Le CRN est devenu le CRA.

—Et que veulent dire les initiales CRA ?

—Club du Rendement aléatoire, voyons. Le dernier président est en poste depuis dix ans maintenant, et il se porte comme un charme.

George rafla avec son mouchoir la monnaie — ma monnaie — que le garçon venait de rapporter ; il fourra l'ensemble dans sa poche poitrine en laissant élégamment dépasser les pointes de la pochette, se leva et s'éloigna avec un geste désinvolte de la main.

15

Les dispositions de l'âme

J'étais enclin à la ratiocination philosophique, ce ma-tin-là, et c'est en secouant la tête, en proie à un souvenir douloureux, que je dis :

—Il n'y a pas d'art pour découvrir sur le visage les dispositions de l'âme : c'était un gentilhomme sur qui j'avais fondé une confiance absolue.

C'était un dimanche matin plutôt frisquet et nous étions assis, George et moi, à une table, au Bagel Nosh du coin. Je me souviens que George finissait de régler son compte à un immense pain au sésame — le second — qu'il avait largement tartiné de fromage à la crème et généreusement fourré de poisson.

—S'agirait-il par hasard d'un échantillon de la prose que vous concoctez généralement pour des rédacteurs en chef particulièrement coulants ? demanda-t-il.

— Il se trouve que c'est de Shakespeare, répondis-je. C'est dans Macbeth*.

— Ah oui. J'oubliais votre penchant coupable pour le plagiat pur et simple.

—Ce n'est pas du plagiat que d'exprimer sa pensée au moyen d'une citation appropriée. Ce que je disais, c'est que j'avais un ami que je considérais comme un homme respectable, et doté d'un goût très sûr, à qui j'avais payé à diner (et pas qu'une fois). Je lui avais même, à l'occasion, prêté de l'argent. J'avais amplement contribué à la mise en valeur de sa personne physique et morale.

** C'est Duncan qui dit ça, à l'acte 1, scène 4. (N.d.T)* Et, attention, tout cela sans aucune considération du fait qu'il était critique de son métier — si tant est que l'on puisse appeler cela un métier.

— Et en dépit de ce comportement rigoureusement désintéressé, le moment vint où votre ami dut critiquer un de vos livres et entreprit de le descendre en flammes.

— Oh ? fis-je. Vous avez lu la critique ?

— Absolument pas. J'ai simplement réfléchi au genre de critiques auxquelles vos écrits peuvent donner lieu, et la réponse correcte m'est apparue en un éclair.

— Ne vous méprenez pas, George : je me fiche pas mal qu'il dise que c'est un mauvais livre ; ou du moins, ce genre de jugement dénué de tout fondement ne m'atteindrait-il pas plus que n'importe quel auteur normalement constitué, s'il n'employait des formules comme « démence sénile ». Là, j'ai le sentiment qu'il envoie le bouchon un peu loin. Dire que le livre est une nouvelle manifestation de l'ère du vide et qu'il s'adresse à des enfants de huit ans, qui seraient toutefois mieux avisés de jouer aux billes, c'est frapper au-dessous de la ceinture. Ah, fis-je dans un grand soupir, il n'y a pas d'art...

— Vous l'avez déjà dit, fit aussitôt George.

— Il avait l'air si charmant, si amical et si plein de gratitude pour quelques petites faveurs. Comment aurais-je pu deviner qu'intérieurement, c'était un

immonde cafard glauque, vicieux et pervers ?

— Enfin, tout de même, c'était un critique, non ? A quoi vous attendiez-vous donc ? On s'entraîne à ce métier dès le berceau, en faisant des misères à sa mère. Il est véritablement incroyable que vous vous soyez laissé aussi ridiculement abuser. Vous êtes encore plus atteint que mon ami Vandevanter

Robinson, qui fut naguère considéré comme un candidat possible au prix Nobel de naïveté. Son histoire est curieuse...

— George, par pitié, le coupai-je, la critique vient de paraître dans le dernier New York Review of Books, cinq colonnes écumantes d'une bave venimeuse, pleine de fiel, de haine et de perfidie — ah !

dans quels insondables puits, dans quels terrifiants abîmes les critiques vont-ils pêcher ce qu'ils écrivent ? — et je ne suis pas en état d'écouter vos histoires.

Je pensais bien que ça vous intéresserait (c'est George qui parle), et vous avez parfaitement raison.

Cela vous distraira de vos petits problèmes triviaux.

Mon ami Vandevanter Robinson était un jeune homme que tout le monde s'accordait à considérer comme très prometteur. Il était séduisant, cultivé et doté d'une grande intelligence créatrice. Il avait honoré les meilleures écoles de sa présence, et était amoureux d'une délicieuse petite chose nommée Minerva Shlump.

Minerva, qui se trouvait être l'une de mes filleules, m'était très dévouée, comme de bien entendu.

Un être possédant ma haute moralité ne peut que s'élever contre l'idée de permettre à de jeunes personnes savoureuses en diable de lui sauter au cou et de s'asseoir sur ses genoux en tressaillant de joie, bien entendu, mais il y avait chez Minerva quelque chose de tellement attachant, de si ingénument enfantin, et, surtout, de si moelleux et ferme à la fois, que je crus devoir faire une exception dans son cas personnel.

Naturellement, je ne le lui permis jamais en présence de Vandevanter, qui était jaloux comme toute une jungle.

Il m'expliqua une fois cette faiblesse dans des accents qui m'allèrent droit au cœur.

George, dit-il, depuis ma plus tendre enfance, mon plus cher désir était de tomber amoureux d'une jeune femme d'une suprême vertu, d'une — passez-moi l'expression — albe immaculation. Un petit graal, en somme. J'ai trouvé cette femme en la personne de — oserai-je souffler son divin nom ? —

Minerva Shlump. C'est l'unique et rare créature par laquelle je sais que je ne serai jamais trahi. Si je devais m'apercevoir que ma confiance a été abusée, je ne sais pas comment je pourrais continuer d'exister. Je deviendrais un vieillard plein d'amertume, sans autre consolation que de misérables biens matériels tels que ma demeure, mes domestiques, mon club et la fortune qui m'est échue en héritage.

Le pauvre garçon. Il ne devait pas être déçu par la jeune Minerva — j'étais bien placé pour m'apercevoir, lorsqu'elle gloussait avec délectation sur mes genoux, qu'elle était totalement dépourvue de toute notion de vice ou de perversité. Mais c'était bien la seule personne, chose ou notion par laquelle il ne risquait pas de se laisser berner. Le malheureux jeune homme n'avait tout simplement aucun jugement.

Il était, aussi navrant que cela puisse paraître, aussi stupide que vous. Il était rigoureusement incapable de découvrir sur le visage les dispositions de l'âme... Oui, je sais, vous l'avez déjà dit. Deux fois, même.

Ce qui lui compliquait singulièrement l'existence. Car Vandevanter était apprenti flic dans un commissariat de New York.

L'ambition de toute sa vie (en dehors du désir de trouver la demoiselle de ses rêves, bien sûr) était de devenir détective, à l'instar de ces personnages à étrangement vrilleur et au nez de faucon qui sèment la terreur parmi les gens mal intentionnés dans le monde entier. Avec cette finalité à l'esprit, il obtint son diplôme de criminologie à Groton et Harvard, et lut assidûment les dossiers de recherche d'une importance primordiale qui avaient été confiés au papier par des autorités en la matière, j'ai nommé sir Arthur Conan Doyle et dame Agatha Christie. Tout cela, allié à un recours constant à l'influence familiale, et notamment au fait qu'un de ses oncles se trouvait à l'époque être président du Comté de Queens, l'amena à entrer dans les forces de police.

Seulement — chose déplorable autant qu'inattendue — il ne devait pas connaître un succès foudroyant dans ce domaine. Insurpassé quant à la faculté d'élaborer un échafaudage logique imparable sans bouger ses fesses de son fauteuil, rien qu'en tirant les meilleures déductions des indices recueillis par ses camarades, il paraissait chromosomique-ment et congénitalement inapte à trouver le moindre indice par lui même.

Le problème, c'est qu'il était en proie à un désir insensé de croire tout ce qu'on lui disait. N'importe quel alibi, aussi transparent soit-il, le mystifiait totalement. N'importe quel parjure invétéré n'avait qu'à lui donner sa parole d'honneur et Vandevanter se trouvait dans l'incapacité de la mettre en doute.

Cela devint tellement notoire que l'intégralité de la gent criminelle, du dernier des pickpockets jusqu'au politicien impénitent en passant par l'industriel de haute volée, tous refusèrent d'être interrogés par qui que ce soit d'autre.

— Nous voulons Vandevanter ! s'écriaient-ils en chœur.

— Je me mettrai à table ! disait le vide-gousset.

— Je mangerai le morceau, lui réservant un petit choix de faits soigneusement arrangés dans l'ordre voulu par nul autre que moi-même, disait le politicien.

Je lui expliquerai que le chèque de cent millions de dollars du gouvernement se trouvait par hasard dans le tiroir à petite monnaie, et que j'avais besoin d'un pourboire pour le cireur de chaussures, disait le chevalier d'industrie.

Tant et si bien que toutes les pièces à conviction, tous les indices des dossiers auxquels il avait le malheur de toucher s'envolaient en fumée. Il n'avait pas la main verte, il avait celle qui blanchit tout ce qu'elle touche, selon l'expression forgée par un de mes amis, fin lettré. (Bien sûr que vous ne pouvez pas vous souvenir de l'avoir inventée ; ce n'est pas à vous que je pensais. Qui pourrait être aveuglée de stupidité au point de voir en vous un « fin lettré » ?) Au fur et à mesure que les mois passaient, les dossiers du tribunal s'allégeaient et des cohortes de voleurs sans foi ni loi, de criminels divers et variés et de délinquants assortis étaient renvoyés dans leurs foyers et à leurs occupations favorites, sans que leur réputation ait eu le moindre ment à en souffrir.

Il ne fallut pas longtemps à l’œil de lynx de la police new-yorkaise pour prendre conscience de la situation et en déceler la cause. Vandevanter n'était pas à son poste depuis deux ans et demi qu'il lui apparaissait déjà que la camaraderie à laquelle il était accoutumé allait en s'amenuisant, et que ses supérieurs avaient tendance à le saluer avec un plissement du front révélateur d'une certaine perplexité. Il n'était pour ainsi dire pas question de promotion, alors même que Vandevanter mentionnait son oncle président du Comité à toutes les occasions qui lui semblaient appropriées.

II vint me voir comme tant de jeunes gens préoccupés, désireux de trouver refuge dans la sagesse d'un homme du monde — je ne vois pas ce que vous voulez dire, mon pauvre vieux, lorsque vous me demandez si je pourrais vous recommander quelqu'un. Et je vous serais reconnaissant de ne point me distraire par vos interventions déplacées.

— Oncle George, me dit-il, je crois que j'ai un problème.

Il m'appelait toujours oncle George, impressionné, bien sûr, par mon élévation de pensée, ma hauteur de vues, en tous points conformes à mon aspect physique auquel mes boucles blanches bien soignées ajoutent une incomparable dignité. (Rien à voir avec vos favoris douteux.)

—Oncle George, dit-il donc, il semblerait que l'on éprouve une répugnance inexplicable au fait de me promouvoir. Je reste flic de base, même pas distingué. Mon bureau est au beau milieu du couloir et la clé des toilettes qu'on m'a donnée ne marche pas. Ça me serait égal, vous comprenez, si ma chère Minerva, qui est la franchise et l'ingénuité incarnées, n'avait suggéré que cela signifiait peut-être que j'étais un raté, idée à laquelle son petit cœur menace de se briser. « Je ne veux pas épouser un raté »

dit-elle avec une adorable moue de sa petite bouche. « Les gens vont se moquer de moi.

—Y a-t-il, lui demandai-je, une explication quelconque à tous ces ennuis, Vandevanter, mon garçon ?

—Aucune. C'est un mystère complet pour moi. Je suis le premier à reconnaître que je n'ai jamais tiré une seule affaire au clair, mais je ne crois pas que ce soit ça le problème. Personne n'est censé débrouiller toutes les énigmes, bien sûr.

—Certains autres policiers en résolvent-ils parfois quelques-unes ? demandai-je.

— Oui, de temps à autre, mais les moyens qu'ils emploient pour y parvenir me choquent profondément. Ils ont une vilaine façon de mettre en doute la parole des gens, ils font preuve à leur endroit d'un scepticisme déplorable, et ils ont une manière de dévisager les accusés d'un air hargneux et de leur dire : « Ah ouais ? » ou « T'as vu jouer ça où ? » que je trouve humiliante au possible. Ce sont des procédés parfaitement antidémocratiques.

—Se pourrait-il que les accusés racontent parfois des histoires et qu'un certain scepticisme ne soit pas totalement déplacé ?

Vandevanter réfléchit un moment à la question.

— Eh bien, cela se pourrait peut-être, en effet. Mais quelle horrible pensée !

—Bon. Eh bien, dis-je, je vais réfléchir au problème.

Le soir même, j'invoquai Azazel, le petit démon de deux centimètres dont les pouvoirs mystérieux m'ont été d'une certaine utilité, une fois ou deux. Je ne sais pas si je vous en ai déjà parlé : je... Ah bon, vous êtes déjà au courant ? Vraiment ?

Quoi qu'il en soit, il apparut sur le petit cercle d'ivoire placé sur mon bureau, et où je brûle certains encens en récitant des incantations séculaires. Dont les détails sont secrets (non mais !).

Lorsqu'il se matérialisa, il portait un vêtement long et flottant, ou qui, du moins, paraissai t tel au regard des deux centimètres qu'il mesure de la base de la queue à la pointe des cornes. Il avait un bras haut levé et il parlait d'une petite voix aiguë pendant que sa queue se tortillait d'un côté et de l'autre.

Il était de toute évidence en train de faire quelque chose, mais quoi ? C'est une créature vaine, uniquement préoccupée d'inanités. Je crois ne l'avoir jamais vu arriver au repos ou dans une posture digne. Il faut toujours qu'il vaque à toutes sortes d'activités futiles et insignifiantes dont il est furieux que je le distraie.

En cette occasion, pourtant, dès qu'il eut pris conscience de ma présence, il

baissa le bras et se mit à sourire. Du moins, je pense qu'il s'agissait d'un sourire parce qu'il est difficile de distinguer les détails de sa physionomie ; et lorsqu'une fois je fis usage d'une loupe pour tenter de les discerner, il parut incroyablement offensé.

— C'est aussi bien, dit-il. Je ne suis pas mécontent de cette diversion. J'ai le discours bien en main et je suis assuré du succès.

— Du succès de quoi, ô Immense Grandeur ? Bien que tu sois assuré du succès, quoi que tu entreprennes.

Il semble apprécier ce genre de ronds de jambes. Ce en quoi il vous ressemble étrangement.

— Je suis candidat à un poste officiel, dit-il d'un petit air satisfait. J'espère être élu Attrapeur de grods.

— Puis-je te demander humblement de combler mon ignorance et de m'expliquer ce qu'est un grod

?

— Eh bien, un grod est un petit animal domestique très prisé par mon peuple. Certains de ces animaux sont dépourvus de collier et de plaque, et l'Attrapeur est censé les capturer. Mais ces petites créatures sont d'une malice redoutable panachée d'une totale méfiance, et seuls les individus dotés d'une intelligence et d'une force particulière peuvent réussir dans cette tâche. Il y a des gens qui ricanent et qui disent : « Azazel ne serait même pas fichu de se faire élire Attrapeur de grods », mais j'ai la ferme intention de leur montrer de quoi je suis capable. Maintenant, que puis-je pour toi

?

Je lui exposai la situation, et Azazel manifesta une certaine surprise.

—Tu veux dire que, sur ton misérable monde, les gens ne sont pas capables de dire quand on se livre en leur présence à des déclarations en contradiction avec la réalité objective ?

— Nous disposons d'un appareil appelé « détecteur de mensonges », dis-je. C'est un dispositif qui mesure la pression sanguine, la conductivité électrique de la peau et ce genre de choses. Il permet de détecter le mensonge, mais ce qu'il révèle surtout, c'est la nervosité et la tension, qu'il assimile automatiquement au mensonge.

—Certes, mais quand même : toutes les espèces suffisamment intelligentes pour dénaturer la vérité disposent normalement de fonctions glandulaires subtiles qui... Mais peut-être en ignorez-vous jusqu'à l'existence ?

Je préférai éluder la question.

—Y a-t-il un moyen de permettre au dénommé Robinson, flic de base même pas distingué, de détecter cette fonction glandulaire ?

— Sans recourir à vos machines rudimentaires, tu veux dire ? Par le seul secours de son esprit ?

— Oui.

—II faudrait tout de même que tu te rendes compte que tu me demandes de m'occuper de l'un des esprits de ton espèce. Abondant, mais incroyablement rudimentaire, donc.

—Je te concède que cela ne doit pas être facile.

— Enfin, je vais essayer. Il faudra que tu me l'amènes, ou que tu m'amènes à lui, peu importe, de telle sorte que je puisse l'examiner.

—Certainement.

Ce qui fut dit fut fait.

Vandevanter vint me voir une semaine plus tard, à peu près, un air préoccupé inscrit sur son visage praticien.

— Oncle George, dit-il, il faut que je vous raconte la chose incroyable qui m'est arrivé l'autre jour : j'interrogeais un jeune homme qui semblait n'être pas étranger au pillage d'un magasin de vins et spiritueux. Il me racontait avec un luxe de détails pathétiques comment il passait justement devant la boutique alors qu'il

était tracassé par l'idée que sa pauvre mère avait attrapé une affreuse migraine après avoir bu du gin. Il était entré pour demander au patron de la boutique s'il lui paraissait vraiment indiqué de consommer une demi-bouteille de gin immédiatement après avoir agi de même avec une quantité similaire de rhum lorsque, pour une raison qui lui échappait encore, le propriétaire lui avait fourré dans la main un pétard gros comme une courgette et s'était mis à jeter sur lui le contenu de sa caisse enregistreuse. Troublé et stupéfait, le jeune homme s'apprêtait à accepter l'argent lorsqu'un agent de police est arrivé. Il était en train de m'expliquer qu'il pensait que c'était pour compenser un peu de la souffrance infligée à sa mère lorsqu'il m'apparut, d'une façon tout à fait inattendue, qu'il... euh, qu'il me racontait des craques.

Vraiment ?

— Oui, C'est la chose la plus bizarre qui me soit jamais arrivée, poursuivit-il, et sa voix n'était plus qu'un souffle. Non seulement je savais, je ne sais pas comment, que le jeune homme était déjà en

possession de l'arme lorsqu'il était entré dans le magasin, mais encore je me suis dit que sa mère ne devait pas avoir mal à la tête. Vous imaginez ça, raconter des histoires sur sa propre mère ?

Une enquête approfondie ne devait pas tarder à déterminer que Vandevanter avait vu juste, jusque dans les moindres détails : le jeune homme avait bel et bien essayé de lui bourrer le mou à propos des céphalées maternelles.

A partir de ce moment-là, l'instinct de Vandevanter s'affina constamment.

Un mois plus tard, c'était une machine infaillible et sans remords, acharnée à la découverte de la moindre contre-vérité.

Au commissariat, on l'observait, bouche bée, comme les suspects échouaient l'un après l'autre dans toutes leurs tentatives pour donner le change à Vandevanter. Les fables des individus prétendument plongés dans la prière au moment où le tronc des pauvres s'était malencontreusement vidé ne résistaient pas à ses questions pertinentes. Des hommes de loi qui avaient, par pure négligence, consacré à la rénovation de leurs bureaux des fonds destinés aux orphelins, étaient promptement démasqués. Des comptables qui avaient accidentellement soustrait un numéro de téléphone de la colonne intitulée « impôts et taxes » se mélangeaient les pinceaux dans leurs propres discours. Des trafiquants de drogue qui prétendaient avoir emprunté un paquet de cinq kilos d'héroïne à la cafétéria locale en pensant qu'il s'agissait de sucre en poudre s'étaient retrouvés instantanément prisonniers des chaînes implacables de la logique.

On n'appelait plus désormais Vandevanter que Vandevictoire, et le commissaire tint à lui remettre personnellement, sous les acclamations des forces de police réunies au grand complet pour cette occurrence, une clé qui ouvrait la porte des toilettes, sans compter que son bureau fut transféré sur le côté du couloir.

Je me félicitais que tout aille si bien et que Vandevanter, désormais installé sur les rails rectilignes du succès et en bonne voie de réussite, fût donc en mesure d'épouser tranquillement la belle Minerva Shlump, lorsque celle-ci se présenta en chair et en os, mais surtout en chair, à la porte de mon domicile.

—Oh, oncle George, murmura-t-elle faiblement.

Elle paraissait prête à s'effondrer de l'intérieur, et son jeune corps pulpeux ploya d'ailleurs bel et bien. Je la relevai et la tins fermement contre moi pendant cinq ou six minutes, le temps de déterminer précisément dans quel fauteuil j'allais la déposer.

—Qu'y a-t-il, ma chère ? lui demandai-je après m'être débarrassé d'elle en douceur et avoir soigneusement lissé sa toilette pour en réparer les désordres.

—Oh, oncle George, dit-elle tandis que le trop-plein de son cœur se déversait par ses yeux. C'est Vandevanter.

— J'espère qu'il ne vous a pas choquée par des avances inconvenantes et inopportunes, au moins ?

—Oh non, oncle George. C'est un être beaucoup trop raffiné pour faire cela avant le mariage, bien que j'aie pris grand soin de lui expliquer que je comprenais, naturellement, que certaines influences

hormonales terrassent parfois les jeunes gens, et que j'étais assurément prête à lui pardonner sans restriction dans le cas où un événement imprévisible surviendrait. Et malgré tout, en dépit de mes assurances, il parvient à rester maître de lui-même.

— Qu'y a-t-il, alors, Minerva ?

— Oh, oncle George, il a rompu nos fiançailles.

—C'est incroyable. On n'a jamais vu deux personnes mieux assorties. Et pourquoi donc ?

—Il m'a dit que je... que je ne disais pas la vérité. C'est avec répugnance que j'articulai ces mots :

—Il vous a traitée de menteuse ?

Elle hocha la tête.

—Cette vile expression n'a pas franchi ses lèvres, mais c'est ce qu'il voulait dire.

C'est arrivé ce matin

; il a levé sur moi un regard fondant d'adoration et m'a dit : « Mieux-aimée, m'as-tu toujours été fidèle ? » et, comme je le fais toujours, j'ai répondu avec ferveur : « Aussi fidèle que le rayon au soleil, que le pétale à la rose. » Et c'est alors que ses yeux se sont étréci s et qu'il m'a dit haineusement : « Ah-ah, tes paroles ne sont pas en accord avec la vérité. Tu viens de me raconter des fadaises. » Il m'aurait lâché une enclume fraîche sur la tête que je n'aurais pas été plus sonnée. Alors je lui ai demandé : « Vandevanter, mon aimé, que dis-tu ? » et il m'a répondu : « Tu as bien entendu.

Je me suis trompé sur ton compte, et il faut nous séparer pour toujours. » Et il est parti. Oh, que puis-je faire ? Que puis-je faire ? Où trouverai-je un autre prétendant dynamique et plein d'avenir ?

—Vandevanter, dis-je d'un ton pensif, ne se trompe ordinairement pas sur ces questions — depuis quelques semaines, en tout cas. Lui auriez-vous été infidèle ?

Une légère rougeur teinta les joues de Minerva.

—Pas vraiment.

—Pas vraiment... beaucoup ?

—Eh bien, il y a quelques années, alors que je n'étais qu'une ébauche de fillette de dix -sept printemps à peine, j'ai embrassé un jeune homme. Je l'ai serré fortement, je l'admets, mais c'était uniquement afin de l'empêcher de s'enfuir et pas par attachement personnel.

—Je vois.

Cette expérience ne m'a pas laissé un souvenir très plaisant. Enfin, pas excessivement. Et lorsque j'ai rencontré Vandevanter, j'ai découvert avec étonnement à quel point son baiser était plus gratifiant que celui dont j'avais jadis fait l'épreuve avec l'autre jeune homme. Naturellement, j'avais l'intention de renouveler l'expérience qui m'avait valu cette satisfaction. Depuis le début de mes relations avec Vande-vanter, j'ai périodiquement, et uniquement dans une optique scientifique, embrassé d'autres jeunes hommes afin de m'assurer qu'aucun — véritablement aucun — ne pouvait faire concurrence à mon

Vandevanter personnel. Et je puis vous assurer, oncle George, que ce faisant, je leur ai accordé tous les avantages dans le style et dans la forme du baiser, sans parler de la façon d'enlacer et

d'étreindre. Eh bien, pas un seul n'est arrivé à la cheville de Vandevanter, à aucun point de vue. Et il trouve le moyen de dire que je suis infidèle.

— Comme c'est ridicule, dis-je. Et comme c'est injuste, aussi, mon enfant.

Je l'embrassai quatre ou cinq fois et repris, en même temps que mon souffle :

— Voilà qui ne vous occasionne pas le même plaisir que les baisers de Vandevanter, n'est-ce-pas ?

— Voyons, fit-elle en m'embrassant quatre ou cinq fois de plus, avec une grande technique et une vive ardeur. Bien sûr que non, répondit-elle enfin.

—Je vais aller le voir, dis-je.

Le soir même, je me présentai chez lui. Il était assis dans son salon, et chargeait et déchargeait son revolver en ruminant de noires pensées.

—Vous envisagez sans doute le suicide, dis-je.

—Plutôt crever, répondit-il avec un ricanement sinistre. Quelle raison aurais-je de mettre fin à mes radieux jours ? La perte d'une drôlesse futile ? D'une menteuse ? Bon débarras, voilà ce que je dis, moi !

—Eh bien, vous ne dites pas la vérité. Minerva vous a toujours été fidèle. Ses mains, ses lèvres, son corps tout entier ne sont jamais entrés en contact avec les mains, les lèvres, le corps d'un autre homme que vous-même.

—Je sais que ce n'est pas vrai, répondit Vandevanter.

—Je vous dis que si, fis-je. Je me suis longuement entretenu avec cette jeune personne en larmes, et elle m'a révélé les secrets les plus intimes de son existence. Une fois, elle a soufflé un baiser sur le dos de sa main à un jeune homme. Elle avait à l'époque cinq ans • lui, six. Et depuis lors, elle mourait d'angoisse à la pensée de cet instant de passion délirante. Jamais une telle scène de débauche ne s'est répétée depuis, et c'est cet unique instant d'abandon que

vous avez détecté en elle.

—Dites-vous la vérité, oncle George ?

—Scrutez-moi avec votre regard infaillible et pénétrant : je vous répéterai ce que je viens de vous dire et vous me direz si je dis la vérité.

Je répétai mon histoire et il répondit avec émerveillement.

—Vous dites la seule et unique vérité vraie, oncle George. Pensez-vous que Minerva consentira jamais à me pardonner ?

— Bien sûr, dis-je. Faites amende honorable et continuez à poursuivre impitoyablement la lie de la société dans les boutiques de spiritueux, les salles de conseil d'administration et les couloirs de l'hôtel de ville, mais jamais, au grand jamais, vous ne devrez braquer ce regard digne de l'aigle le plus perspicace sur la femme que vous aimez. L'amour parfait implique une confiance intégrale, et vous lui devez une foi absolue.

— Oui ! Oui ! s'exclama-t-il. Plus jamais je ne douterai d'elle !

Eh bien, il a tenu sa promesse. C'est aujourd'hui le plus grand détective de l'escouade et il a été promu au rang de flic de base distingué, avec un beau bureau dans les sous-sols, juste à côté de la machine à laver. Il a épousé Minerva et ils filent le parfait amour.

Elle passe sa vie à tester, constamment et sans relâche, la supériorité des baisers de Vandevanter sur tous les autres, et cela dans un bonheur extatique. Il lui arrive même parfois de se dévouer pour passer une nuit entière avec un homme qui lui paraît mériter une investigation approfondie, mais le résultat est immuable : aucun n'arrive à la cheville de Vandevanter. Elle est maintenant mère de deux garçons, dont l'un affiche peut-être une légère ressemblance avec Vandevanter.

Et voilà, mon pauvre vieux, pour vos assertions selon lesquelles notre intervention, à Azazel et à moi -

même, mènerait invariablement au désastre.

—Tout de même, dis-je, si j'en crois votre histoire, vous auriez menti en disant à Vandevanter que Minerva n'avait jamais touché un autre homme.

—Je l'ai fait pour sauver une jeune fille innocente. — Et comment expliquez-vous que Vandevanter n'ait pas détecté le mensonge ?

— Je présume, répondit George en essuyant la crème qui lui ornait les moustaches, que c'était mon expression d'infrangible dignité...

—J'ai une autre théorie, dis-je. Je crois que ni vous, ni votre pression sanguine, ni la conductivité électrique de votre peau ou quelque subtile réaction hormonale que ce soit ne sauraient plus faire la différence entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas ; pas davantage, bien sûr et par voie de conséquence, que les mécanismes ou les individus qui dépendent des données issues de l'examen de votre personne.

Complètement ridicule ! fit George.

16

Les grandes joutes de printemps

Nous regardions, George et moi, le campus de l'université, de l'autre côté de la rivière, lorsque George, qui avait dîné à satiété et de façon toute ophtalmique, selon nos habitudes, se sentit porté à une nostalgie lacrymogène.

— Ah, l'université ! Comme c'est loin, tout ça ! Et à jamais parti ! spleenétiqua-t-il. Quelle joie la vie pourrait-elle encore nous réserver qui compensât cette perte irréparable ?

Je le regardai avec stupéfaction.

— Allons, George, vous n'allez pas me dire que vous avez fréquenté l'université ?

II me gratifia d'un regard empreint d'une fierté dédaigneuse et proféra ces paroles textuelles :

— Vous semblez ne pas mesurer que je fus le plus grand président que la fraternité Abra-Ca-Dabra ait jamais connu !

—Et comment vous acquittiez-vous des frais de scolarité ?

—Les bourses ne sont pas faites pour les chiens ! Elles se déversèrent par tombereaux sur ma personne après que j'eus fait la preuve de ma vaillance dans les grands combats balistico-alimentaires par lesquels nous célébrions nos prouesses au niveau du dortoir des filles, lesquelles occupèrent une portion importante de ma jeunesse. Sans excepter du processus un oncle cousu d'or (d'ailleurs en papier).

— Je ne savais pas que vous aviez un oncle à héritage, George.

— Au bout des six années d'efforts intensifs que je consacrai au programme de désinflation de la pelote qu'il avait amassée, celle-ci avait, hélas, fondu comme pelletée de neige au soleil de Thermidor. Il légua finalement l'argent sauvé du naufrage à un foyer pour les chats nécessiteux, en stipulant dans son testament plusieurs remarques désobligeantes à mon égard dont je me garderai de fournir le détail (mais je tiens à la disposition des incrédules, surtout si elles sont très gentilles, l'acte notarial qui me révéla cette vive parcimonie). Ah ! Combien mélancolieuse et mésestimée aura été ma vie...

—Un jour, mais dans un lointain avenir, dis-je, il faudra que vous me racontiez tout cela sans en omettre aucun détail.

—Heureusement, poursuivit George, le souvenir du temps heureux de mes universités imprègne ma dure existence d'un halo de nacre d'or. J'en retrouvai la joyeuse sensation dans toute sa fo rce il y a quelques années, lorsque je revins sur le campus de cette bonne vieille université de Tate.

— Ils vous avaient invité à revenir les voir ? demandai-je d'une voix en laquelle le doute le disputait au scepticisme.

— Ils étaient sur le point de le faire, j'en suis sûr, répondit George, mais je les devançai en répondant à l'appel de l'un de mes plus chers camarades de fac, ce bon vieil Antiochus Schnell.

Puisque vous semblez véritablement fasciné par ce que je viens de vous confier (c'est George qui le dit), permettez-moi de vous parler du vieil Antiochus

Schnell. Nous étions inséparables, alors ; il était mon fidèle Achate (je me demanderai toujours pourquoi je dilapide d'excellente s références classiques au profit douteux d'un minus habens tel que vous). Il avait effroyablement vieilli par rapport à moi, et semblait désormais assez proche de l'âge où l'on sucre les fraises par la racine, mais je me souvenais de lui au bon vieux temps où nous avalions des poissons rouges, où nous nous entassions, avec nos congénères, dans des cabines téléphoniques, et où nous arrachions, d'un preste

mouvement du poignet, leurs petites culottes et, par la même occasion, des couinements de délectation aux jeunes femelles aux joues tavelées de taches de rousseur avec lesquelles nous partagions le gai savoir. En bref, nous nous abandonnâmes ensemble sans retenue aux plaisirs relevés offerts par cette institution éclairée.

Aussi, lorsque Antiochus Schnell fit appel à moi pour une affaire de la plus haute importance, accourus-je à l'instant. — Il s'agit de mon fils, George, me dit-il.

— Le jeune Artaxerxes Schnell ?

— Lui-même. Il est en seconde année à Tate, mais les choses ne se passent pas aussi bien qu'on pourrait l'espérer.

Mes yeux s'étrécirent.

— Se serait-il laissé entraîner par une faune à la nauséeuse influence ? Aurait-il contracté des dettes

? Une barmaid entre deux âges aurait-elle mis le grappin sur ce jeune daim ?

— Si seulement tu pouvais dire vrai ! La vérité passe en ignominie tout ce que tu peux imaginer. (La voix du vieil Antiochus Schnell n'était plus qu'un rauque râle à peine perceptible.) Il n'a jamais eu l'aplomb de me le dire en face, mais j'ai reçu une lettre anonyme signée d'un de ses camarades de promotion qui m'exprime, sous le sceau du secret, sa révolte et son indignation. Foin d'euphémismes, George, vieux camarade, mon pauvre fils étudie... la mathématique!

— La math...

Je ne pouvais me résoudre à articuler le terme immonde.

Le vieil Antiochus Schnell hocha la tête d'un air accablé.

— Et ce n'est pas tout : il suit aussi des cours de sciences politiques. Je veux dire qu'il y assiste vraiment ; on l'a même vu travailler.

— Enfer et damnation ! m'atterrai-je.

— Je ne peux croire cela du jeune Artaxerxes, George. Si sa mère avait vent de la chose, ce serait sa fin. C'est une femme sensible, et elle n'a pas trop de santé. Je t'en conjure, George, au nom de notre vieille amitié, va-t'en rejoindre l'alma mater, plus précisément Tate, afin de procéder à des recherches approfondies sur cette affaire, et si ce garçon s'est laissé entraîner à faire des études, ramène-le à la raison d'une façon ou d'une autre. Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour l'amour de sa mère et par pitié pour lui.

Des larmes dans les yeux, je lui étreignis la main.

— Rien de terrestre ne saurait me détourner de cette mission, dis-je. Aucune humaine considération ne pourra m'empêcher de mener à bien cette sainte tâche. J'y consacrerai la dernière goutte de mon sang si nécessaire — et à propos d'investissement, j'aurai besoin d'un petit chèque.

— Un chèque ? Mais pour quoi faire ? caqueta le vieil Antiochus Schnell, qui avait toujours démontré la vivacité de l'éclair dans l'exercice consistant à serrer les cordons de la bourse.

— Chambre d'hôtel, repas, boissons, pourboires, frais généraux, charges sociales, provisions pour inflation, le toutim et la mèche. C'est ton fils, cher vieux camarade, pas le mien.

Je finis par obtenir ce chèque et m'empressai, sitôt arrivé à Tate, d'organiser une rencontre avec le jeune Artaxerxes. C'est à peine si je pris le temps de faire un dîner substantiel, escorté d'un excellent cognac puis d'une bonne nuit de sommeil, elle-même suivie d'un petit déjeuner roboratif, avant de lui rendre visite.

J'éprouvai une sorte de choc en pénétrant dans sa carrée. Tous les murs en étaient couverts d'étagères regorgeant, non pas d'un bric-à-brac conçu pour attirer le

regard ou de bouteilles emplies du jus nutritif de la treille, et pas davantage de photographies de jeunes filles séduisantes dépouillées de leurs vêtements par quelque événement inexplicable, mais bien plutôt de livres...

L'un de ces objets béait sans vergogne sur son bureau, et je crois qu'il était en train de le feuilleter avant mon arrivée, ainsi que j'en jugeai à la poussière suspecte enduisant son index droit, qu'il tenta maladroitement de dissimuler derrière son dos.

Mais c'est la vision d'Artaxerxes lui-même qui me procura le plus formidable traumatisme. Il me reconnut, évidemment, pour un vieil ami de la famille. Il y avait neuf ans que nous ne nous étions vus, mais neuf années n'avaient pas changé ma grande noblesse d'all ure, non plus que la franchise et la spontanéité de mon abord. Seulement, Artaxerxes était à présent un jeune homme insignifiant de dix-neuf ans. Il devait faire à peine un mètre soixante-cinq tout mouillé avec les lunettes, qu'il avait grosses et rondes (il était myope comme un wagon de bestiaux), et donnait l'impression d'être prêt à s'écrouler.

— Combien pesez-vous ? lui demandai-je impulsivement.

—Quarante-quatre kilos, chuchota-t-il.

Je le regardai, le cœur crevé. Une demi-portion de quarante-quatre kilos ! Comment voulait-on qu'il ne soit pas en butte au mépris et à la moquerie ?

Cette détresse me frappait au meilleur coin de mon cœur d'or. Pauvre garçon ! Pauvre garçon !

Comment, avec une pareille anatomie, aurait-il pu prendre part aux activités essentielles à une éducation universitaire bien comprise : foot, drague, bagarres et beuveries ? Et lorsque ses jeunes camarades normalement constitués s'écriaient : « Nous avons cette vieille grange, nous pouvons coudre nos propres costumes, montons une comédie musicale issue de notre imagination ! », que pouvait-il faire ? Avec ses petits poumons de moineau, que pouvait-il chanter d'autre qu'un pâle soprano ?

II ne pouvait que succomber à l'infamie, contre son gré, mais inéluctablement.

—Artaxerxes, mon garçon, lui dis-je doucement, presque tendrement, est-il exact que vous fassiez des maths et de l'économie politique ?

Il hocha la tête.

—Et de l'anthropologie, aussi.

— Est-il vrai, également, fis-je en réprimant un sursaut de dégoût, que vous assistiez aux cours ?

—Je suis désolé, monsieur, mais c'est vrai. A la fin de l'année, je devrais être reçu avec mention.

Une larme révélatrice perla toutefois au coin d'un de ses yeux, et, au plus profond de mon horreur, j'entrevoyais une lueur d'espoir dans le fait qu'il reconnaissait au moins l'insondabilité de la dépravation dans laquelle il avait sombré.

—Peut-être n'est-il pas trop tard, mon enfant, dis-je, pour vous détourner de ces viles pratiques et retourner à une vie universitaire pure et sans tache.

—Impossible, sanglota-t-il. Je suis allé trop loin. Personne ne peut plus rien pour moi.

Mais je voulais me cramponner à ce fol espoir.

—N'y a-t-il, dans toute cette université, aucune femme qui pourrait vous prendre en main ? L'amour d'une douce créature a assurément opéré des miracles autrefois, et pourrait encore en faire. Ses yeux s'allumèrent. J'avais indubitablement effleuré la corde sensible.

—Philomel Kribb, hoqueta-t-il. Elle est le soleil, la lune et les étoiles qui brillent au firmament de mon cœur.

— Ah ! fis-je, ayant détecté l'émotion dissimulé derrière cette phraséologie contrôlée. Et... le sait-elle

?

—Comment pourrais-je le lui dire ? Elle m'écraserait aussitôt sous le poids de son mépris.

— Ne pourriez-vous renoncer aux... mathématiques pour conjurer ce mépris ?

Il se prit la tête à deux mains.

—Je suis faible... si faible...

Je le quittai, bien résolu à débusquer immédiatement ladite Philomel Kribb.

Ce fut l'affaire d'un moment. Je déterminai rapidement qu'elle préparait un diplôme de cheerleader*, avec une U.V. de danse moderne. J'arrivai au beau milieu d'une répétition.

J'attendis patiemment la fin des manifestations tumultueuses et gesticulatoires pour me faire indiquer Philomel. C'était une blonde de taille moyenne, rayonnante de santé et luisante de transpiration, qui me parut l'une des plus ravissantes créatures dont le Bon Dieu ait jamais saupoudré notre globe. Quoique profondément enfouie sous une épaisse couche de perversion estudiantine, la vague notion des intérêts fondamentaux du Jeune Mâle Américain perdurait indéniablement au plus secret de l'âme d'Artaxerxes.

Après avoir émergé de sa douche et passé une robe de collégienne, succincte et myriachrome, elle vint à ma rencontre, fraîche et radieuse comme un champ de rosée.

—Le jeune Artaxerxes, dis-je, entrant aussitôt dans le vif du sujet, vous considère comme l'illumination astronomique de son existence.

J'eus l'impression de voir passer une douce lueur dans ses yeux, où des escadres de cœurs auraient évolué à leur aise.

—Pauvre Artaxerxes. Il a tellement besoin d'aide. — Il saurait quoi faire de celle d'une douce créature, soulignai-je.

— Je sais, dit-elle. Oh, je ne suis pas pire qu'une autre

— du moins est-ce ce que je me suis laissé dire. (Sur quoi elle rosit joliment.) C'est Nerf-de-Bœuf Costigan qui ne cesse d'importuner Artaxerxes. Il l'humilie publiquement, le bouscule sans arrêt, flanque ses stupides bouquins par terre,

tout cela sous les rires cruels de la multitude assemblée.

Vous savez comment ça se passe dans les turbulences de l'air printanier en effervescence.

— Ah oui ! fis-je avec sentiment, car les jours heureux et les nombreuses — oh, si nombreuses — fois où j'avais tenu les vestons des combattants m'étaient venus à la souvenance. Les grandes joutes de printemps !

—J'ai longtemps espéré qu'Artaxerxes ferait front à Nerf-de-Bœuf, d'une façon ou d'une autre, reprit Philomel avec un profond soupir. Le concours d'un tabouret aurait été précieux, évidemment, si l'on songe que Nerf-de-Bœuf ne mesure pas moins d'un mètre quatre-vingt-dix-huit, mais Artaxerxes ne veut rien entendre, allez savoir pourquoi. C'est toutes ces études... (Elle réprima, un frisson.) Ça lui a débilité la fibre morale.

—Incontestablement. Mais si vous l'aidiez à sortir de cette ornière...

** Cheerleader : étudiante séduisante chargée d'animer les chants et slogans des supporters d'une équipe sportive universitaire. (NdT)*

—Oh, monsieur, au fond de lui-même, c'est un gentil jeune homme prévenant, attentionné, et tout et tout, et je l'aiderais volontiers si je le pouvais, mais le matériel génétique de mon organisme, qui prime tout, m'attire irrésistiblement vers Nerf-de-Bœuf. Nerf-de-Bœuf est beau, grand, fort et dominateur, autant de qualités qui ne peuvent que trouver tout naturellement le chemin de mon cœur de cheerleader.

—Et si Artaxerxes humiliait Nerf-de-Bœuf ?

— Une cheerleader, dit-elle en bombant fièrement le torse, faisant étalage d'amortisseurs particulièrement confortables, doit suivre son cœur, qui déserterait inévitablement l'humilié pour s'attacher au triompheur.

Des mots simples, tout droit issus, je le savais, de l'âme pure d'une honnête fille.

Mon plan était tout tracé. Artaxerxes n'avait qu'à ignorer le déficit négligeable constitué par quelque trente centimètres et cinquante kilos de bidoche, et trainer ce Nerf-de-Bœuf Costigan dans la boue ; Philomel serait sienne, alors, et elle ferait de lui un vrai mâle digne de ce nom, qui organiserait harmonieusement son

existence future dans la voie prospère de l'asséchage de boîtes de bière agrémentant si naturellement le spectacle d'innombrables matchs de football télévisés.

C'était le prototype même du cas à soumettre à Azazel.

Je ne sais pas si je vous ai déjà parlé d'Azazel. C'est un petit être de deux centimètres de haut issu d'un autre temps et d'un autre univers, que je puis appeler à la rescousse grâce à des incantations et des paroles cabalistiques dont je suis seul à détenir le secret.

Azazel est doté de pouvoirs bien supérieurs aux nôtres, mais, en dehors de cela, il est dépourvu au dernier degré des plus élémentaires vertus sociales. C'est une créature superlativement égoïste, qui fait toujours passer ces petits intérêts particuliers avant mes exigences capitales.

Il apparut cette fois dans un état loquoïdal : il était allongé sur le côté, ses minuscules yeux fermés, et le petit fouet mou qui lui sert de queue décrivait de molles et langoureuses ondulations.

— Ô, Puissant entre les Puissants, dis-je, car il insiste pour que je m'adresse à lui ainsi.

Il ouvrit les yeux et émit instantanément des sifflements perçants à la limite de l'audition. Très désagréable.

— Ashtaroth ? Ma très précieuse, mon exclusive chérie, ma déjà tant aimée ! clama-t-il. Où est Ashtaroth, qui à l'instant même se trouvait dans mes bras ?

C'est alors qu'il prit conscience de ma présence.

—Damned! dit-il entre ses dents serrées. Ça ne pouvait être que toi, évidemment ! Tu te rends compte que tu m'as appelé à l'instant précis ou Ashtaroth... Mais ce n'est ni l'heure ni l'endroit.

—Ni l'intérêt que ça présente, dis-je. Enfin, tu peux toujours te dire qu'après m'avoir un peu aidé, tu pourras réintégrer ton continuum une demi-minute après ton départ. Ashtaroth aura tout juste eu le temps de s'inquiéter de ta disparition

subite, mais pas celui de s'énerver. Ta réapparition l'emplira de joie, et, quoi que vous fassiez, cela pourra être refait une seconde fois.

Azazel médita la question un instant puis répondit sur ce qui pouvait passer chez lui pour un ton amène :

— Tu disposes, misérable vermisseau, d'un esprit chétif mais particulièrement tordu, ce qui pourrait nous être utile, à nous dont la conscience est gigantesque mais qui sommes handicapés par la candeur de notre nature et une rectitude étincelante. Et de quel genre d'aide as-tu besoin, cette fois

?

J'exposai le pitoyable cas d'Artaxerxes à Azazel qui, après un bref silence assez analogue au recul de l'acrobate pour mieux sauter, dit :

— Je pourrais améliorer le rendement de ses muscles. Je secouai la tête.

—Ce n'est pas seulement une question de muscles. Il y a aussi l'adresse et le courage, dont il a le plus cruel besoin.

— Tu voudrais tout de même pas que je me crève le melon à tenter d'accroître les performances spirituelles de cet individu, non ? se piqua Azazel.

—Tu as mieux à proposer ?

—Evidemment ! Je te suis infiniment supérieur, ne l'oublie pas, et ce n'est pas pour rien. Si ton avorton d'ami ne peut pas affronter directement son ennemi, ne serait-il pas plus efficace de le lui faire éviter ?

—Tu veux dire, en fuyant à toute vitesse ? (Je secouai la tête.) Je redoute un peu le manque de panache d'une telle conduite.

—Je ne parlais pas de lui faire prendre la fuite ; je faisais allusion à une éviction active. Je n'aurais qu'à abréger considérablement son temps de réponse, ce à quoi je parviendrais aisément grâce à de minuscules bribes de mon savoir infini et protéiforme. Afin de lui éviter de devoir faire inutilement usage de sa force, je pourrais faire en sorte que cette diminution soit déclenchée par des décharges

d'adrénaline. Cela n'agira, en d'autres termes, que lorsqu'il sera en proie à la colère, la fureur, la peur ou toute autre émotion forte. Débrouille-toi simplement pour me ménager une brève entrevue avec l'impétrant et je m'occuperai du reste.

—Mais comment donc, répondis-je.

Un quart d'heure n'avait pas passé que je rendais visite à Artaxerxes dans son dortoir, de façon à permettre à Azazel de jeter un coup d'œil sur lui depuis la poche de ma chemise, puis d'intervenir dans les meilleures conditions possibles sur le système nerveux autonome du jeune homme. (Après quoi il retourna auprès de son Ashtaroth, et aux sordides pratiques, quelles qu'elles fussent, auxquelles il comptait sans nul doute s'adonner avec elle.) La manœuvre suivante consistait à écrire une lettre en imitant habilement l'écriture d'un étudiant —

des caractères bâton gauchement tracés au crayon — et à la glisser sous la porte de Nerf-de-Bœuf.

Le résultat ne se fit pas attendre. Nerf-de-Bœuf placarda sur le panneau d'affichage des étudiants un poulet intimant à Artaxerxes de le rencontrer au Régal des Soiffards — un bouge, on l'aura compris.

Artaxerxes ne pouvait décliner l'invite.

Nous vînmes également, Philomel et moi, mais nous nous cantonnâmes à la péri phérie d'une meute de col égiens particulièrement réjouis par la notion du beau spectacle de bientôt. Artaxerxes arriva en claquant des dents, dans les bras un volume impressionnant intitulé Manuel de physique et chimie. Même en cette crise extrême, il ne pouvait se passer de sa drogue.

Nerf-de-Bœuf le dominait de toute sa taille. Sous son tee-shirt artistement troué, ses muscles faisaient des bosses effroyables à contempler, et il avait quelque chose de très fourbe dans le regard.

— Schnell, tonna-t-il, il m'est apparu que tu racontais des histoires à mon sujet. L'universitaire distingué que je suis va te donner la possibilité de retirer intégralement tout ça avant de te piétiner minutieusement. As-tu dit à quelqu'un que tu m'avais vu un livre à la main, une fois ?

—Je t'ai vu une fois, répondit Artaxerxes, une bande dessinée à la main, mais tu

la tenais à l'envers, de sorte que je ne pense pas que tu la lisais. Et je ne l'ai jamais dit à personne.

— N'as-tu jamais dit que j'avais peur des filles et que je parlais beaucoup de ce que je ne pouvais pas beaucoup faire ?

— C'est ce que j'ai entendu dire une fois, Nerf-de-Bœuf, par quelques filles, mais je ne l'ai jamais répété.

Artaxerxes était un peu pâle, mais il tenait le coup. Nerf-de-Bœuf marqua un temps. Le pire restait à venir.

— Parfait. Schnell, n'as-tu jamais dit que j'avais du jus de navet dans les veines ?

—Non, monsieur, fit Artaxerxes. Ce que j'ai dit, c'est que tu étais positivement stupide.

— Tu retires donc tout ?

— Avec emphase.

—Et tu admets que tout était faux ?

—Vociféremment.

—Et que tu es un sale reptile puant de menteur ?

- Abjectement.

-Dans ce cas, fit Nerf-de-Bœuf en contractant les maxillaires, je ne te tuerai pas. Je me contenterai de te pulvériser un ou deux os pour ainsi dire inutiles.

- Les grandes joutes de printemps ! beuglèrent les étudiants en formant, avec de grands rires, un cercle autour des adversaires.

- Ce sera un combat à la loyale, annonça Nerf-de-Bœuf (qui, pour être une potée de brutes sanguinaires à lui tout seul, ne s'en conformait pas moins au code d'honneur en vigueur à la fac).

Personne ne doit m'aider et personne ne doit l'aider. Ce sera un combat strictement singulier.

-Quoi de plus régulier ? fit, en chœur, un public avide de sang.

-Enlève tes lunettes, Schnell, fit Nerf-de-Bœuf.

-Non, répondit fermement Artaxerxes pendant qu'un des membres de l'assistance les lui retirait. Hé, là, vous aidez Nerf-de-Bœuf.

-Oh non, fit celui qui tenait maintenant les lunettes. C'est toi que j'aide.

-Mais maintenant je ne vois plus Nerf-de-Bœuf, reprit Artaxerxes.

-Ne t'en fais pas, fit Nerf-de-Bœuf. Tu vas bientôt me sentir.

Sans un mot de plus, il balança un poing gros comme un paquebot en direction du menton d'Artaxerxes.

La chose siffla dans l'air et Nerf-de-Bœuf fit un demi-tour sur place, car Artaxerxes s'était évanoui dans l'atmosphère à l'approche du coup, qui le manqua d'un bon quart de pouce, à la grande surprise de Nerf-de-Bœuf. Artaxerxes, quant à lui, était médusé.

- Ça commence à bien faire, mugit Nerf-de-Bœuf. Cette fois, c'est la bonne.

Et il avança en pompant l'air des deux bras.

Artaxerxes décrivait des entrechats de droite et de gauche, et sa physionomie arborait une expression d'extrême anxiété. J'eus très peur qu'il n'attrape froid à cause des courants d'air provoqués par les moulinets que Nerf-de-Bœuf décrivait avec ses bras puissants.

Celui-ci commençait à donner des signes de fatigue. Sa poitrine aux dimensions d'une centrale thermique se soulevait spasmodiquement et la fumée lui sortait des naseaux.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-il bientôt d'un ton hargneux.

Mais entre-temps, Artaxerxes avait compris qu'il était, pour une raison inconnue, invulnérable. C'est dans cet état d'esprit qu'il avança sur son adversaire et, levant la main qui ne tenait pas le livre, flanqua une claque sonore sur la joue de Nerf-de-Bœuf en disant :

— Prends ça, espèce de chaînon manquant !

Le public émit un seul hoquet parfaitement synchronisé, et Nerf-de-Bœuf entra en convulsions. Tout ce que l'on pouvait voir désormais était une formidable mécanique en marche, qui flanquait des coups de poing et se démenait et tourbillonnait tel un cyclone autour d'une cible mouvante qui se dandinait sur place.

Après plusieurs minutes qui nous parurent un siècle ou deux, Nerf-de-Bœuf se retrouva à bout de souffle, le visage ruisselant de sueur, bref complètement vidé, devant un Artaxerxes frais comme une rose, et particulièrement intact. Il n'avait même pas lâché son fichu bouquin.

Il en fit d'ailleurs le meilleur usage en l'enfonçant impitoyablement dans le plexus solaire de Nerf-de-Bœuf (qui adopta instantanément la moue déconcertée de l'homme de Néanderthal feuilletant un bouquin de James Joyce), puis, lorsque celui-ci fut plié en deux, en le lui assenant encore plus cruellement sur le crâne, avec pour résultat pratique que le livre se trouva gravement endommagé, tandis que Nerf-de-Bœuf sombrait dans une miséricordieuse inconscience.

Artaxerxes jeta autour de lui un regard de myope en perdition et articula :

— La canaille qui m'a fauché mes lunettes est priée de me les restituer, maintenant !

—Oui, monsieur, sire, euh... fit le coupable, avec un rictus spasmodique qui aurait voulu passer pour un sourire propitiatoire. Les voilà, et puis je les ai astiquées, aussi, cher seigneur.

—Parfait. Maintenant, fichez-moi le camp d'ici. Ça vaut pour vous tous, bande de minables. FOUTEZ

LE CAMP

Ils ne se le firent pas dire une troisième fois, se piétinant les uns les autres dans

leur empressement à établir la plus grande distance possible entre Artaxerxes et eux-mêmes.

Nous restâmes seuls sur le théâtre des opérations, Philomel et moi.

Les yeux d'Artaxerxes tombèrent sur la jeune créature pantelante. Il haussa un sourcil, courba le petit doigt. Elle approcha de lui avec humilité, puis, comme il tournait les talons, le suivit humblement, en marchant dans son ombre.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sûr de lui désormais, et comprenant qu'il n'avait plus besoin de se reposer sur ses béquilles livresques, dont il ne retirait qu'une illusion de valeur personnelle, Artaxerxes passa tout son temps dans les rings et devint champion universitaire de boxe. Il était l'idole de toutes les étudiantes, mais il finit pas épouser Philomel.

Ses prouesses pugilistiques lui avaient valu une telle cote sur le plan universitaire qu'il eut l'embarras du choix lorsqu'il s'agit de sélectionner un poste de jeune cadre dynamique et plein d'avenir. Son cerveau acéré devait lui permettre de discerner instantanément l'argent là où il se trouvait, grâce à quoi il obtint notamment l'exclusivité du marché des sièges de toilettes du Pentagone, à quoi il adjoignit des articles divers et variés qu'il se donnait tout de même la peine d'acheter chez le quincaillier du coin avant de les revendre aux centrales d'achat gouvernementales.

Eh bien, il semblerait en fin de compte que les études qu'il a faites alors qu'il se conduisait comme un simple veau lui seraient malgré tout d'une certaine utilité. Il n'hésite pas à déclarer qu'il a parfois recours à la chose mathématique pour évaluer ses bénéfices, où à ses notions d'économie politique afin d'améliorer ses performances dans le domaine de l'évasion fiscale, voire à ses rudiments d'anthropologie dans ses relations avec les édilités et autres interlocuteurs gouvernementaux.

Je regardai George avec incrédulité.

— Vous voulez dire que, pour une fois, vous êtes intervenus, Azazel et vous, dans la destinée d'un pauvre innocent... pour le meilleur et non pour le pire ?

— Absolument, répondit George.

— Cela voudrait donc dire, en gros, que vous êtes maintenant loti d'un ami qui a édifié une fortune princière grâce à vous, non ?

—Vous exprimez la chose avec une précision effarante, mon pauvre vieux.

—Mais alors, vous devriez pouvoir mettre le grappin dessus, non ?

A ces mots, George fronça un austère sourcil.

—C'est ce que vous auriez cru, vous aussi, n'est-ce pas ? On pourrait espérer un minimum de gratitude en ce bas monde, vous ne pensez pas ? On serait en droit d'escompter de certains individus qu'après leur avoir minutieusement expliqué que leur prodigieuse faculté d'évasion résulte de l'intervention d'un ami, ils eussent à cœur de déverser leurs bienfaits sur ledit ami, il me semble. Pas vous ?

—Vous voulez dire qu'Artaxerxes n'en a rien fait ?

—Exactement. Lorsque je l'ai approché une fois avec une demande selon les termes de laquelle il me permettait de disposer de dix mille dollars à investir dans un dispositif que j'avais personnellement mis au point et qui en aurait certainement rapporté cent fois plus — dix mille malheureux dollars qu'il se fait toutes les fois qu'il vend une douzaine de ses minables vis aux forces armées—, Il m'a fait jeter dehors par un larbin.

— Mais pourquoi George ? Avez-vous eu le fin mot de cette histoire ?

Oui, j'ai fini par comprendre. Eh bien, mon vieux, grosso modo, c'est ceci : chaque fois qu'il a une décharge d'adrénaline, il esquive. Il prend la fuite. Chaque fois qu'il est en proie à une passion violente, comme la colère ou la rage. C'est ce qu'Azazel m'avait expliqué.

—Oui... et alors ?

— Et alors, chaque fois que Philomel tente la moindre allusion aux finances familiales, ou lorsqu'elle est en proie à une certaine ardeur libidineuse, Artaxerxes détecte ses intentions, réagit à son tour par une décharge d'adrénaline. Et, lorsqu'elle s'abandonne à lui dans son enthousiasme et sa spontanéité de petite fille...

— Eh bien ?

— Il esquive.

—Ah !

—Ce qui fait qu'elle n'a jamais réussi à mettre la main sur lui plus longtemps que Nerf-de-Bœuf. Et plus ça va, plus il en éprouve de frustration, et plus il décharge d'adrénaline rien qu'en l'apercevant, et plus il l'évite, efficacement et inéluctablement. Évidemment, du fond de son désespoir fortement lacrymal, elle est bien obligée de chercher la consolation ailleurs, mais ne peut même pas espérer avoir une aventure occasionnelle en dehors des stricts liens du mariage : ça lui est rigoureusement impossible. Il échappe à toutes les jeunes femmes qui l'approchent, même dans les plus strictes relations de travail. Artaxerxes se retrouve dans la même situation que Tantale : la marchandise est là, toujours disponible, à la vue de tous, et pour toujours hors de sa portée. Et pour ce petit inconvénient de rien du tout, il m'a fait jeter hors de chez lui.

La voix de George se chargea d'indignation à cette évocation.

—Vous pourriez, dis-je, demander à Azazel de retirer la malédiction — je veux dire le don — dont vous l'avez gratifié.

—Azazel refuse obstinément d'opérer deux fois de suite sur le même individu ; je ne sais pas pourquoi. Mais de toute façon, quelle raison aurais-je de faire encore du bien à quelqu'un d'aussi ingrat ? Par contraste, regardez-vous : à l'occasion, et bien que tout le monde sache qu'il n'y a pas plus radin que vous, il vous arrive de me prêter un billet de cinq dollars — je vous assure que je garde trace de toutes ces transactions sur des petits bouts de papier que je garde un peu partout, quelque part chez moi et pourtant, je ne vous ai jamais rendu le moindre service, n'est-ce pas ? Si vous, vous arrivez à rendre des services sans rien attendre en échange, pourquoi n'en ferait-il pas autant ?

Je méditai la question avant de dire :

—Ecoutez, George. Je vais vous demander une chose : ne faites rien pour moi. Tout va bien, en ce qui me concerne. En fait, juste pour vous prouver que je ne veux rien en échange, que diriez-vous d'un petit billet de dix dollars ?

— Oh, bon, fit George, si vous insistez...

17

Galatée

Pour une raison inexpliquée — et peut-être même inexplicable —, Il m'arrive parfois de faire de George le dépositaire de mes sentiments les plus intimes. Dans la mesure où il est déjà pourvu d'une réserve de compassion, aussi immense que débordante, exclusivement réservée à son usage personnel, c'est rigoureusement sans objet, et pourtant il m'arrive de temps à autre de me laisser aller.

Il faut malgré tout que je dise que la chose ne se produit que lorsque mon fonds personnel d'apitoiement sur moi-même est à son plus haut ; c'est peut-être pour cela que je n'arrive pas à me retenir.

Nous avions fait ce jour-là un substantiel déjeuner au Peacock Alley et nous attendions notre quatre-quarts aux framboises lorsque je dis :

— J'en ai assez et plus qu'assez, George, que les critiques ne fassent aucun effort pour comprendre ce que j'essaye de faire. Je me fiche complètement de ce qu'ils feraient s'ils étaient à ma place. De toute façon, ils sont incapables de tenir un porte-plume. Sans ça, vous pensez bien qu'ils ne perdraient pas leur temps à critiquer les ouvrages des autres. Et même quand, par miracle, il y en a un qui se met tant bien que mal à écrire, c'est pour réserver sa causticité à répondre de façon circonstanciée à ses chefs. Sans parler de...

Mais les quatre-quarts aux framboises arrivèrent sur ces entrefaites, et George profita de l'occasion pour reprendre le crachoir, ce qu'il aurait fait de toute façon même si le dessert s'était fait un peu attendre.

—Ah, mon pauvre vieux, dit-il, quand apprendrez-vous enfin à accepter avec philosophie les vicissitudes de la vie ? Dites-vous bien que rien de tout cela n'a la moindre importance, vos misérables écrits n'ayant sur le monde qui nous entoure que l'influence négligeable d'ailleurs admirablement décrite par les critiques, lorsqu'ils prennent la peine d'en parler. Des pensées de cet ordre devraient grandement vous soulager et vous mettre à l'abri de l'ulcère de l'estomac. Vous pourriez en particulier veiller à éviter ce genre de discours larmoyants en ma présence, ce que vous feriez, au demeurant, si vous étiez doté

de la sensibilité minimale requise pour comprendre que mon travail revêt une importance autrement considérable que le vôtre, et que les critiques qui me sont adressées sont, parfois, beaucoup plus destructives.

— Vous n'allez pas me dire que vous aussi vous écrivez ? demandai -je sardoniquement en enfournant une pelletée de gâteau.

—Non, répondit George en fourrageant dans le sien. J'ai réussi à me réserver jusqu'à présent pour des tâches d'une gravité infiniment supérieure ; je suis un bienfaiteur de l'humanité — un bienfaiteur méconnu, hélas...

J'aurais juré qu'un soupçon de larme humecta délicatement ses yeux.

—Je ne vois vraiment pas, dis-je gentiment, comment on pourrait porter sur vous un jugement si négatif qu'il puisse passer pour une sous-estimation.

—Cela vient de si bas, fit George, que cela ne m'atteint pas. Et je vous dirai que je pense à une femme d'une grande beauté, qui s'appelait Elderberry Muggs, pour ne pas la citer.

—Elderberry ? répétai-je, d'une voix où la stupeur se coupait, l'avouerai-je, d'un doigt d'incrédulité.

Elderberry, « baie de sureau », tel était en effet le prénom dont ses parents l'avaient affublée (c'est George qui parle), j'ignore encore pourquoi. On peut supposer que c'était en commémoration d'un moment d'abandon plus tendre sans doute que ne le comporte l'austère coutume de la période prénuptiale. C'est Elderberry elle-même qui évoqua la possibilité que ses parents se fussent trouvés sous l'influence du vin de sureau lorsqu'ils se livrèrent aux activités qui devaient lui donner le coup d'envoi dans la vie, et qu'elle n'eût peut-être pas connu le même départ sans cela.

Quoi qu'il en soit, c'est à moi que son père, qui était un de mes vieux amis, demanda, lorsqu'il s'agit de baptiser le prototype, d'être son parrain. Je ne pouvais pas lui refuser cela.

Un grand nombre de mes amis, impressionnés par ma noble attitude, mon tact exquis et ma conduite vertueuse, ne se sentent à leur aise dans une église que si

je suis à leur côté, de sorte que je compte à mon palmarès un grand nombre de parrainages. Je prends naturellement toutes ces choses-là très au sérieux, et très à cœur les responsabilités de cette mission. C'est pourquoi je me sens obligé de rester aussi proche que possible de mes filleules lorsqu'elles grandissent, surtout quand elles deviennent d'une aussi extraordinaire beauté qu'Elderberry.

Elle devait avoir tout juste vingt ans à la mort de son père, qui lui laissa un patrimoine dont vous vous contenteriez, vous et moi. La fortune considérable dont elle avait hérité accrut encore, tout naturellement, ses charmes aux yeux du monde. Je suis, personnellement, à fond contre l'argent qui porte généralement les populations à toutes sortes d'excès sur ces matières triviales, mais je considérai comme de mon devoir de la préserver des chasseurs de fortune. A cette fin, je pris à tâche de cultiver sa société plus encore qu'à l'ordinaire, et dinai souvent chez elle. Après tout, elle aimait beaucoup son oncle George, comme aisément vous l'imaginez, et quant à moi, je ne saurais l'en blâmer.

Elderberry ne devait d'ailleurs pas avoir longtemps besoin du magot que son père lui avait légué, car elle ne tarda pas à se faire un nom dans la sculpture en produisant des œuvres d'une indiscutable valeur artistique ; elles atteignaient en effet des sommes invraisemblables sur le marché de l'art.

Je vous dirai que je ne comprenais pas très bien ses intentions ; je suis très sélectif dans mes choix artistiques, et il ne fallait pas me demander d'apprécier les choses qu'elle faisait pour complaire à cette portion de la multitude vulgaire qui pouvait se permettre de les payer des prix de ce genre.

Je me rappelle lui avoir demandé une fois ce que représentait l'une de ses sculptures.

—Comme vous voyez, avait-elle répondu, l'œuvre est intitulée *Cigogne en vol*.

— Oui, dis-je en étudiant l'objet qui était coulé dans un bronze de la meilleure farine. J'ai bien vu l'étiquette, mais où est la cigogne ?

— Là, avait-elle répondu en indiquant du doigt un petit cône de métal pointu sortant, telle la partie émergée de l'iceberg, d'un socle de bronze d'une forme indéfinissable.

Toute cette affaire m'inspirait la plus vive méfiance.

—C'est donc une cigogne ? demandai-je en la regardant d'un air soupçonneux.

—Evidemment, espèce de vieux tas d'andouille à vous tout seul, dit-elle car elle m'a toujours décerné toutes sortes de petits noms d'amitié. Et ça, c'est le bout du long bec de la cigogne.

— Mais... et ça suffit, Elderberry ?

—Absolument. Je n'essaye pas de représenter la cigogne proprement dite, mais la notion abstraite de cigognitude, et c'est exactement ce que cela évoque à l'esprit.

—C'est cela, c'est cela, oui... En effet, avais-je dit, quelque peu troublé. Puisque vous le dites. Mais il y a écrit sur l'étiquette que la cigogne est en vol. A quoi cela se voit-il ?

—Enfin, milluple crétin, s'était-elle exclamée, vous ne voyez pas ce socle de bronze d'une forme indéfinissable ?

— Si, dis-je. Je ne vois pas comment on pourrait le rater. Ce n'est pas du bronze pour rire, hein ?

— Bon. Alors, puisqu'il faut tout vous expliquer, vous m'accorderez que l'air — comme tous les gaz, d'ailleurs — n'a pas de forme propre. Eh bien, ce socle de bronze de forme indéfinissable est une représentation manifeste du concept d'atmosphère dans l'absolu. Et vous n'avez pas remarqué, sur le côté du socle, une fine ligne droite rigoureusement horizontale ?

—Oh si. Comme c'est clair, maintenant que vous me le dites.

— C'est l'abstraction du concept de vol dans l'atmosphère.

—Remarquable. Tout à fait remarquable. C'est une clarté lumineuse une fois qu'on le sait. Et vous pensez en tirer combien ?

— Oh, fit-elle en esquissant un geste désinvolte comme pour réaliser une abstraction de la vacuité du problème. Peut-être dix mille dollars. C'est tellement flagrant, cela s'impose si facilement à l'esprit que j'aurais honte d'en demander

plus. Ça déménage beaucoup moins que ça.

Et elle m'indiqua un panneau mural composé de sacs à patates en toile de jute et de bouts de carton entourant un centre constitué d'un batteur à œufs cassé dont les pales étaient apparemment ornées de quelque chose qui ressemblait à de l'œuf coagulé. Je nantis la chose d'un regard respectueux.

—Ça n'a pas de prix, évidemment !

—C'est ce que je pense aussi, dit-elle. Ce n'est pas un batteur à œufs tout neuf, vous savez. Il a la patine de l'âge. Je l'ai tout de même trouvé dans une poubelle.

C'est alors, et pour une raison apparemment inexplicable, que sa lèvre inférieure se mit à frémir.

—Oh, oncle George ! dit-elle d'une voix tremblante.

Tous les sens en alerte, je pris sa solide main gauche aux robustes doigts d'artiste entre les deux miennes (il fallait bien cela), et l'étreignis fortement.

—Qu'y a-t-il, mon enfant ?

—Oh, George, reprit-elle. J'en ai tellement assez de passer mon temps à fabriquer ces minables abstractions et tout ça parce que ça correspond au goût du public. (Elle leva les yeux au ciel, plaça le dos de sa main droite devant son front et se cambra en arrière, dans un geste parfaitement naturel, pour dire d'un ton tragique :) Comme je voudrais pouvoir faire ce que j'ai envie de faire, ce que mon cœur d'artiste me commande de faire.

—Et que voudriez-vous faire, ma petite Elderberry ?

—Je voudrais tenter des expériences. Explorer de nouvelles directions. Je voudrais essayer ce qui n'a jamais été essayé, oser ce qui n'a jamais été osé, montrer l'invu, produire l'improduisible.

—Mais pourquoi ne vous lancez-vous pas, mon enfant ? Vous êtes assez riche assurément pour vous le permettre.

Tout à coup, un sourire illumina son visage qui se mit à rayonnez de beauté.

—Oh, merci, oncle George. Merci d'avoir dit cela. En fait, il m'arrive de me laisser aller — de temps en temps. J'ai une chambre secrète, dans laquelle je place mes petites expériences, celles que seul un esprit éduqué aux vraies choses de l'art peut dignement apprécier, et que je ne peux montrer aux autres, car ce serait donner de la confiture à des cochons, ajouta-t-elle, car elle ne dédaignait pas de filer la métaphore à l'occasion.

— Puis-je les voir ?

— Évidemment, cher oncle. Après tout ce que vous avez fait pour encourager mes aspirations, comment pourrais-je vous refuser cela ?

Elle écarta un lourd rideau derrière lequel se trouvait une porte dérobée, presque invisible dans le mur. Elle appuya sur un bouton et l'huis pivota sur ses gonds grâce à un moteur électrique. Nous entrâmes, et comme la porte se refermait derrière nous, de puissantes lampes fluorescentes illuminèrent la pièce aveugle, l'éclairant a giorno.

Je me retrouvai tout soudain devant une cigogne criante de vérité : la bête étai t sculptée dans une pierre somptueuse. Il n'y manquait pas une plume, ses yeux étincelaient de vie, elle avait le bec un peu entrouvert, les ailes à demi étendues, et j'aurais juré qu'elle était prête à prendre son envol.

—Doux Jésus ! Elderberry, je n'ai jamais rien vu de pareil.

—Ça vous plaît ? J'appelle ça de l'Art Photographique. Il me semble que ce n'est pas dépourvu d'une certaine beauté intrinsèque. C'est rigoureusement expérimental, bien sûr. S'ils étaient au courant, les critiques et le public s'accorderaient à se gausser de moi ; ils ne comprendraient jamais ce que j'essaye de faire. Ils se contentent de glorifier les simples abstractions strictement limitées à la surface des choses, et que tout le monde peut comprendre. Rien à voir avec ceci, qui ne peut convenir qu'aux âmes subtiles et à ceux qui acceptent de laisser la compréhension se faire jour lentement en eux.

Par la suite, j'eus le privilège d'être admis de temps à autre à pénétrer dans la chambre secrète et à examiner les diverses tentatives artistiques qui naissaient

sous ses doigts puissants et le ciseau qu'ils domptaient si remarquablement. Je tombai en admiration devant une tête de femme qui arborait une ressemblance troublante avec Elderberry.

— Je l'appelle Le Miroir, dit-elle, et la timidité lui mit des fossettes aux joues. Vous ne trouvez pas que c'est le reflet de mon âme ?

J'acquiesçai avec enthousiasme, et je crois que c'est ce qui l'amena finalement à lever le voile sur le plus intime de tous ses secrets. Je lui avais en effet demandé :

—Mais, Elderberry, comment se fait-il que vous n'ayez pas... (Je m'étais interrompu, puis renonçant aux euphémismes, j'avais ainsi complété ma question :) pas de petit ami ?

—Ah, les hommes ! répondit-elle, et ses grands yeux semblèrent hausser les épaules. Ils me tournent autour comme un essaim de phacochères en rut, mais je n'ai pour eux qu'un insondable mépris.

Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis une artiste. J'ai dans le cœur, dans l'âme et à l'esprit une image de la vraie beauté masculine que nulle chair irriguée de sang vermeil ne pourrait rendre, et seule cette beauté saura gagner mon cœur. Et d'ailleurs cette beauté, et nulle autre, a d'ores et déjà conquis mon cœur.

-D'ores et déjà conquis votre cœur, mon enfant ? demandai-je doucement. Vous l'avez donc rencontré(e) ?

—Oui, en effet... Mais venez, oncle George, je vais vous faire voir. Et nous serons deux, désormais, à partager mon grand secret.

Nous repassâmes dans la salle d'Art Photographique où un autre épais rideau s'écarta, révélant une alcôve que je n'avais jamais remarquée. Et dans cette alcôve se trouvait la statue d'un homme de six pieds de haut, rigoureusement nu, et qui était, pour autant que je puisse en juger, la perfection anatomique incarnée.

Elderberry appuya sur un bouton et la statue commença à tourner sur son piédestal, mettant en évidence la symétrie parfaite des courbes et les proportions idéales sous tous rapports.

—Mon chef-d’œuvre, souffla Elderberry.

Je ne suis pas personnellement un admirateur fanatique des charmes virils, mais je lisais dans le beau visage d'Elderberry une admiration aussi pantelante qu'éloquente : elle débordait d'amour et d'adoration.

— Vous raimez, dis-je, en me félicitant que l'élision du pronom personnel m'évite d'avoir à choisir entre le masculin et le féminin.

—Oh oui, fit-elle dans un chuchotement. Je mourrais pour lui. Tant qu'il sera l à, tous les autres hommes me paraîtront difformes et haïssables. Je ne pourrais jamais me laisser toucher par un autre sans éprouver un profond dégoût. Je ne veux que lui et lui seul.

—Mais ma pauvre enfant, cette statue n'est pas vivante.

— Je sais. Oh, je le sais, dit-elle, d'une voix hachée par l'émotion. Mon pauvre cœur est brisé en mille morceaux. Que vais-je devenir ?

— Comme c'est triste ! murmurais-je. Ça me rappelle l'histoire de Pygmalion.

— Pique quoi ? demanda Elderberry, avec un étonnement qui montrait combien embryonnaire était son shawinisme.

Comme tous les artistes, cette âme élevée ignorait tout du monde cruel des simples mortels.

— Pygmalion. C'est de l'histoire ancienne. Pygmalion était sculpteur, exactement comme vous, à ceci près que c'était un homme. Et, tout comme vous, il avait sculpté une jolie statue, sauf que, par suite de préjugés typiquement masculins, c'était une femme, qu'il avait appelée Galatée. La statue était tellement belle que Pygmalion en était tombé amoureux. Vous voyez, c'est exactement comme vous, sauf que vous êtes une Galatée vivante et que la statue est un...

—Non, fit Elderberry sur le ton d'une serpe qui aurait coupé net la conversation. Ne me demandez pas de l'appeler Pygmalion. C'est un nom vulgaire et grossier. Non, pour lui, j'ai choisi quelque chose de poétique. Je l'appelle... (Et la passion illumina à nouveau son visage.) Je l'appelle... Hank. Il y a quelque chose de si

doux, de si musical, dans ce nom, que j'ai l'impression qu'il s'adresse tout droit à mon âme. Mais qu'est-il arrivé à Pygmalion et Galatée ?

— Submergé par l'amour, dis-je, Pygmalion pria Aphrodite...

—Affreux qui ?

—A-phro-dite. La déesse grecque de l'amour. II implora donc Aphrodite, et, touchée, celle -ci donna vie à la statue. Devenue une femme de chair et d'os, Galatée épousa Pygmalion, et ils vécurent éternellement heureux tous les deux.

— Moui, fit Elderberry. Je suppose que cette Aphrodite n'existe pas vraiment, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment. Cela dit...

Mais je préférai en rester là ; je ne pensais pas qu'Elderberry verrait très bien ce que je voulais dire si je lui parlais d'Azazel, mon démon de deux centimètres de haut.

— Dommage, dit-elle. Je donnerais n'importe quoi pour que Hank s'anime et que le marbre froid et dur dont il est fait se change en chair tendre et moelleuse... Oh, oncle George, vous vous imaginez en train d'enlacer Hank, de l'embrasser, de sentir la douce chaleur de sa chair sous vos mains... Sa douceur...

Elle répétait ce mot comme en proie à une étourdissante extase à laquelle elle se livrait sans retenue.

— Eh bien ma chère Elderberry, pour être tout à fait franc, je ne m'y vois pas très bien moi -même, mais je crois comprendre que vous trouveriez cela personnellement délectable. Maintenant, ma chère, vous disiez que vous donneriez n'importe quoi à celui qui métamorphoserait le marbre froid et dur en chair chaude et tendre, je crois. Vous aviez, euh, quelque chose de précis en tête... ?

— Oh oui ! Je lui donnerais un million de dollars ! L'évocation de ce montant m'arracha, comme à tout un chacun, une respectueuse minute de silence.

— Vous disposeriez donc d'un million de dollars, Elderberry ? demandai-je poliment, ensuite.

— J'ai deux millions de jolis dollars, oncle George, dit-elle de la façon simple et directe qui lui était coutumière. Et je ne verrais aucun inconvénient à ce que la moitié change de mains. Hank vaut bien ça. Sans compter que je n'aurais aucun mal à reconstituer mon petit capital en élaborant de nouvelles abstractions pour le peuple.

— Vous en seriez bien capable, marmonnai-je. Eh bien, ne vous laissez pas abattre, Elderberry, et nous allons voir ce que votre oncle George peut faire pour vous.

C'était de toute évidence un problème pour Azazel, aussi convoquai -je mon petit ami. C'est une sorte d'entité extrêmement spéciale, qui se trouve ressembler à une version de deux centimètres de haut d'un diable au grand complet, avec de petites cornes de rien du tout et une ridicule queue terminée en pointe de flèche, qu'il ne cesse de tortiller en tous sens.

J'oubliais : il a un caractère proprement infernal, aussi. Il arriva donc d'une humeur à peu près massacrante, comme d'habitude, et tint absolument à me faire perdre mon temps en établissant la nomenclature des raisons (fort fastidieuses au demeurant) pour lesquelles il était de mauvais poil. Il avait apparemment commis un acte de nature artistique— selon les critères de son grotesque monde, du moins — et les critiques ne l'avaient pas raté. Il faut croire que cette engeance est la même d'un bout à l'autre de l'univers : détestable et turpitude, dans son ensemble et sans souffrir d'exception.

Cela dit, à mon avis, vous devriez vous réjouir que les critiques qui hantent la Terre aient conservé un reliquat de décence. A en croire Azazel (et, pour une fois, je n'eus aucun mal à le croire), la façon dont les critiques l'avaient malmené passait de plusieurs années-lumière tout ce que l'on a jamais pu dire de votre bafouilleuse littérature. Les adjectifs les plus anodins relevaient de la correctionnelle, ou à tout le moins du chat à neuf queues. Passons. C'est la similitude de vos lamentations qui m'a remis cet épisode en mémoire.

Je parvins, non sans difficultés, à couper court à ses vitupérations le temps de présenter ma requête : serait-il assez bon pour donner vie à une statue ? Il émit en réponse un couinement qui me vrilla les trompes d'Eustache.

—Conférer à un matériau à base de silice une vie qui n'appartient qu'aux composés de carbone, d'hydrogène et d'oxygène ? Pourquoi ne me demandes-tu pas plutôt de te fabriquer une planète d'excréments où tu pourrais couler des jours heureux ? Comment veux -tu que je change la pierre en chair ?

—Tu trouveras sûrement un moyen, ô Céleste Puissance, fis-je d'une voix melliflue. Considère : si tu parviens à mener cette énorme tâche à bien, tu pourras en parler dans les journaux de ton monde et les critiques passeront pour tout un tas de putois fétides, non ?

— Tes putois fétides semblent, à côté de ces êtres sadigues et pervers, des créatures séraphiques, reprit Azazel. Etre mué en putois fétides constituerait pour eux un immense honneur et une plus grande volupté encore. Ce serait beaucoup trop gratifiant. Je préfèrerais qu'ils se sentent comme autant de farfelanimors.

— C'est exactement l'impression qu'ils auront. Tu n'as qu'à changer le froid en chaud et le dur en mou. N'oublie pas le mou, surtout : je crois qu'une certaine jeune femme dont je pense le plus grand bien souhaiterait étreindre la statue en question et sentir sous ses doigts le contact d'une chair douce et tendre. Ça ne devrait pas te poser trop de problèmes. Cette statue est une parfaite reproduction d'être humain ; tu n'as qu'à la bourrer de muscles, de vaisseaux sanguins, d'organes, de nerfs et de trucs comme ça, emballer le tout avec de la peau, et le tour est joué.

—La bourrer de trucs comme ça, hein ? Et c'est tout ?

—Réfléchis : les critiques auront l'impression d'être de vrais farfelanimors.

—Oui. Évidemment. Il y a ça. Tu sais ce que ça sent, un farfelanimor ?

—Non, et surtout ne me le dis pas. D'ailleurs, tu pourrais me prendre comme modèle.

—Modèle, schmodel, pesta-t-il. (Je me demande où il va chercher ses expressions.) Tu sais à quel point le cerveau humain, même le plus rudimentaire, peut-être tarabiscoté ?

— Bof, fis-je, là, tu peux y allez à l'économie d'énergie. Elderberry est une

grande fille toute simple, et ce qu'elle attend de la statue n'implique pas très fortement le cerveau, je crois.

— Il faudra que tu me montres la statue et que je réfléchisse à la question, dit-il.

— Je n'y manquerai pas. Mais n'oublie pas : débrouille-toi pour que la statue prenne vie sous nos yeux, et arrange-toi pour qu'elle soit terriblement amoureuse d'Elderberry.

—C'est ce qu'il y a de plus facile, l'amour. C'est juste une question de dosage d'hormones.

Le lendemain, je réussis à me faire inviter par Elderberry à revoir la statue Azazel était dans la poche de ma chemise, et il regardait au-dehors en émettant de petits vrombissements stridents. Par bonheur, Elderberry n'avait d'yeux que pour la statue et n'aurait rien remarqué quand bien même vingt démons grandeur nature se seraient matérialisés à ses côtés.

—Alors ? demandai-je par la suite à Azazel.

— Je vais toujours essayer, dit-il. Je le garnirai d'organes inspirés des tiens. J'imagine qu'on peut te considérer comme un banal représentant de ton espèce immonde et inférieure ?

— Banal, sûrement pas, me piquai-je. Je suis un spécimen exceptionnel.

— Eh bien, ça sera d'autant mieux. Elle l'aura, sa statue entièrement enrobée de chair tendre, chaude et palpitante.

Mais il lui faudra attendre demain midi. Douze heures, heure locale. Je ne peux pas aller plus vite.

— Je comprends. Nous attendrons. Surtout elle. Le lendemain matin, j'appelai Elderberry.

— Elderberry, ma chère petite, j'ai parlé à Aphrodite.

—Oncle George ! fit-elle, d'une voix étouffé par l'excitation. Vous voulez dire

qu'elle existe bel et bien

—C'est une façon de parler, ma chère enfant. L'homme de votre vie prendra la sienne aujourd'hui, à midi, devant vos yeux émerveillés.

— Oh nooon... dit-elle faiblement. Vous ne me racontez pas d'histoires, au moins, tonton ?

— Je ne raconte jamais d'histoires, répondis-je.

Ce qui est l'expression même de la vérité. J'admets toutefois que j'étais un tantinet nerveux, car je m'en remettais entièrement à Azazel. Mais après tout, il ne m'avait jamais abusé.

A midi, nous étions tous deux une fois de plus réunis devant l'alcôve et nous contemplions la statue qui braquait son regard de pierre droit dans le vide.

—Votre montre n'avancerait-elle pas, ma chère ? demandai-je à Elderberry.

—Oh non. Je la mets à l'heure sur l'Observatoire. Plus qu'une minute d'attente, et...

—Il se pourrait que la métamorphose se produise avec une ou deux minutes de retard, bien sûr. Ces choses-là ne se programment pas comme cela.

— Ce n'est pas la peine d'être une déesse si c'est pour être tout le temps en retard, fit Elderberry.

Elle pourrait tout de même faire l'effort d'être à l'heure, non ?

C'est ce que j'appelle une foi aveugle, ou je ne m'y connais pas. Mais il faut croire qu'elle était bien placée, car, au deuxième coup de midi, la statue sembla parcourue d'un frémissement. Tout doucement, sa couleur passa du blanc du marbre inerte au rose chaud de la chair. Lentement, sa silhouette s'anima ; ses bras s'abaissèrent sur ses côtés, ses yeux prirent un éclat vif et brillant, la toison qui ornait sa tête se teinta d'un brun clair, et il en apparut à tous les endroits appropriés de son individu. Puis sa tête s'inclina et il abaissa son regard sur Elderberry qui respirait spasmodiquement.

Lentement et non sans raideur, il descendit de son piédestal et marcha vers

Elderberry, les bras tendus.

— Moi Hank, toi Elderberry, dit-il.

— Oh Hank ! fit Elderberry en fondant dans ses bras.

Pendant un long moment ils restèrent figés dans leur étreinte, puis elle jeta sur moi, par-dessus son épaule, un coup d'œil où brillait l'extase, et dit :

— Nous passerons quelques jours à la maison, Hank et moi, en une sorte de lune de miel, oncle George, je viendrai te voir.

Elle assortit cette déclaration d'un frottement significatif du pouce et de l'index (je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire). A ces mots — à ce geste, aussi mes yeux se mirent à leur tour à refléter toutes sortes de voluptés, et je quittai la maison sur la pointe des pieds. Franchement, je trouvais plutôt incongru qu'une jeune femme tout habillée se laisse aussi chaleureusement enlacer par un jeune homme tout nu, mais je pensais pouvoir compter sur Elderberry pour y remédier immédiatement après mon départ.

J'attendis dix jours qu'Elderberry m'appelle, mais comme sœur Anne, je ne voyais rien venir. Je n'étais pas tellement surpris, au fond, car j'imaginais qu'elle était très prise. Tout de même, au bout de dix jours, j'estimai qu'il ne serait pas déraisonnable qu'elle prenne un peu le temps de souffler, et commençai en outre à penser que, si elle connaissait désormais l'exaltation suprême, c'était bien grâce à mes efforts — je ne parle pas de l'intervention d'Azazel — et qu'il n'était que normal que je parvienne moi aussi à la béatitude.

Je me rendis au séjour du bienheureux couple et sonnai. La réponse se fit longuement attendre. Je commençai à évoquer des images détestables de jeunes gens morts dans la fleur de l'âge d'une extase mutuelle lorsque la porte s'entrouvrit finalement en grinçant sur ses gonds d'effroyable façon.

C'était Elderberry, l'air parfaitement normal, si tant est que l'on puisse considérer comme normal chez une jeune femme l'air d'un chat accroché dans les rideaux et qui se laisse lentement descendre.

— Ah, c'est vous, dit-elle d'un ton quelque peu discourtois.

—Euh, oui, dis-je. Je craignais que vous n'ayez quitté la ville pour prolonger un peu votre lune de miel.

Je jugeai plus diplomatique de passer sous silence l'éventualité d'une lune de miel ayant entraîné une mort mutuelle.

— Et, dit-elle, qu'est-ce que vous voulez ?

Ce qui ne me parut pas d'une mansuétude désordonnée. J'aurais compris qu'elle n'apprécie pas d'être interrompue dans sa besogne, mais au bout de dix jours, une petite pause ne pouvait sûrement pas être confondue avec la fin du monde.

—Il y a, dis-je, cette petite question du million de dollars, ma chère enfant.

Je poussai la porte et entrai.

Elle me jeta un regard polaire, nonobstant la flambée furibarde qui illumina sa face, et voici ce que j'entendis proférer d'un ton qui excluait à peu près toute idée de capital disponible :

—Ce que tu vas récolter, c'est des clopinettes, mon pote, oui !

Je n'ai jamais vu de « clopinettes » de ma vie, mais je supputai instantanément que ça faisait beaucoup moins qu'un million de dollars.

— Mais enfin ? demandai-je, stupéfait et plus qu'un peu blessé. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas ? répéta-t-elle. Ce qui ne va pas ? Je vais vous le dire, moi, ce qui ne va pas !

Lorsque j'ai dit que je voulais que Hank soit doux et moelleux, je ne voulais pas dire partout, et tout le temps.

Elle me repoussa au-dehors de toute la force de ses mains habituées à manier des blocs de marbre, et claqua la porte derrière moi. Puis, comme je restais planté là, perdu dans mes conjonctures, elle rouvrit la porte et se mit à hurler comme toute une ralinguée de putois.

—Et ne vous avisez pas de revenir; ou je demande à Hank de vous massacrer intégralement. Il est fort comme un bœuf à tous les autres points de vue.

Je n'avais pas le choix ; je tirai donc ma révérence. Maintenant, comme critique de mes efforts artistiques, ça se pose un peu là, non ? Alors ne venez pas me savonner le beignet avec vos petits problèmes.

George secouait la tête d'un air si abattu que le pauvre hère me toucha sincèrement.

—George, compatis-je, je sais que vous en voulez à Azazel, mais on ne peut vraiment pas dire que ce soit la faute de ce petit bougre. Vous aviez bien insisté sur l'importance de la, disons... mollesse.

—Elle aussi, répondit George avec indignation.

— Oui, mais vous avez dit à Azazel de vous prendre pour modèle lors de la conception de la statue.

C'est probablement ce qui explique son, euh, incapacité...

George leva une main dans un geste péremptoire.

—Ça, me lança-t-il, ça me fait encore plus mal que la perte de l'argent que j'avais gagné. Je vous ferai savoir que, bien que n'étant plus extraordinairement jeune...

— Mais oui, mais oui, George, je vous présente mes excuses. Tenez, je crois que je vous dois dix dollars.

Allons, dix dollars, c'est toujours dix dollars, et à mon vif soulagement, George prit le billet et nous le revîmes sourire.

18

L'essor de la foi

Lorsque je vais au restaurant avec George, je me garde bien de régler l'addition avec une carte de crédit. Je m'arrange toujours pour payer en liquide car cela

permet à George de se livrer à l'aimable pratique qui consiste à rafler la monnaie. Evidemment, je fais en sorte que le numéraire en question ne soit pas excessif, et je laisse un pourboire en plus.

Nous avions déjeuné, cette fois-là, au Boathouse, et nous revenions à pied par Central Park. C'était une belle journée, un petit peu chaude peut-être, et nous fîmes une halte sur un banc à l'ombre.

George observait un oiseau perché sur une branche ; l'animal s'agita un moment en pépiant, comme font les oiseaux, puis il prit son envol.

— Lorsque j'étais petit, fit George en le suivant du regard, l'idée que ces animaux pouvaient filer dans l'air comme une flèche et pas moi me rendait littéralement fou.

— Je pense que tous les enfants aimeraient pouvoir s'envoler comme ça, dis-je. Et pas seulement les enfants : les adultes aussi. Cela dit, les êtres humains arrivent tout de même à voler, et ils vont plus vite et plus loin que n'importe quel oiseau. Regardez les avions qui tournent autour de la Terre pendant neuf jours, sans se poser, sans se ravitailler ; aucun oiseau n'en serait capable.

— Mais quel oiseau aurait envie de ça ? répondit George d'un ton méprisant. Ce n'est pas voler que de poser ses fesses dans une machine à voler, ou de rester suspendu au bout d'un paquet de ficelles ; ce ne sont là que des compromis technologiques. Je veux parler d'avoir le contrôle de la situation : battre doucement des bras, s'élever et évoluer à son gré.

—Vous voulez dire se libérer de la gravité terrestre, soupirai-je. J'en ai jadis rêvé, George. J'ai rêvé, une fois, que je pouvais m'élancer dans l'air et m'y maintenir grâce à d'imperceptibles mouvements des bras, puis redescendre doucement et me poser avec légèreté. Je savais que c'était impossible, bien sûr, et j'en ai donc déduit que je rêvais. Mais ensuite, dans mon rêve, j'ai eu l'impression de me réveiller et de me retrouver dans mon lit. Je me suis levé, et là, je me suis aperçu que je pouvais encore évoluer librement dans l'air. Je croyais à ce moment-là être vraiment éveillé, et il me semblait que j'étais véritablement capable de voler. C'est alors que je me suis réveillé pour de bon et que j'ai compris que j'étais toujours prisonnier de la gravité. Oh, je ne pourrais pas vous décrire le sentiment de frustration que j'éprouvai alors, cette impression désespérante d'avoir perdu quelque chose d'irréparable... Il me fallut plusieurs jours pour m'en remettre.

L'inévitable se produisit. George dit :

— J'ai vu pire.

— Vraiment ? Vous avez fait ce même rêve, mais plus fort et plus intense, c'est cela ?

—Mais qui vous parle de rêve ! Je n'ai cure de vos rêves. Je laisse ça aux gratte -papier amateurs de votre genre. Je parle de la réalité.

—Vous voulez dire que vous avez vraiment volé pour de bon ? Dois-je croire que vous vous trouviez dans un vaisseau spatial en orbite autour de notre globe ?

—Pas de vaisseau spatial. Là, sur cette bonne vieille Terre. Et il ne s'agit pas de moi mais de mon ami, Baldur Anderson

— mais je suppose que je ferais aussi bien de vous raconter toute l'histoire...

La plupart de mes amis (c'est George qui parle) sont des intellectuels et des gens très cultivés, comme ce que vous croyez sans doute être vous-même ; mais pas Baldur. II était chauffeur de taxi et n'avait sûrement pas beaucoup usé ses fonds de culotte sur les bancs de l'école. Il professait néanmoins le plus profond respect pour la science, et nous avons passé plus d'une soirée dans notre pub favori, à boire de la bière en parlant du big bang, des lois de la thermodynamique, du génie génétique et de ce genre de choses. Il tenait absolument à m'exprimer sa profonde reconnaissance pour les éclaircissements que je pouvais lui apporter sur les arcanes de ces sujets, et il finissait toujours par régler l'addition, en dépit de mes objurgations — car vous pensez si je protestais.

Il n'y avait qu'un aspect déplaisant dans sa personnalité : c'était un indécrottable mécréant. Non pas l'un de vos philosophes incrédules qui, ayant choisi de rejeter un aspect particulier du surn aturel, adhèrent à une organisation humaniste séculière et prennent la précaution de ne s'exprimer que par le biais d'articles écrits dans un jargon incompréhensible, publiés dans des bulletins que nul ne lira jamais. Au fond, ça ne fait de mal à personne.

Non. Baldur était ce que l'on aurait jadis appelé l'athée du village. Au pub, il échangeait des propos diaprés avec des individus aussi ignorants de ces

questions que lui-même, et je puis vous dire qu'il ne s'agissait pas d'un remake de la Critique de la raison pure. Le ton montait, l'invective volait bas, et les épithètes fruitées fusaient dans tous les sens. La controverse typique évoluait de la façon suivante :

—Eh ben, puisque t'es si malin, crétin congénital, disait Baldur, explique -moi un peu où Caïn a trouvé sa femme ?

—C'est pas tes oignons, fleur-de-nave, répondait l'adversaire.

—Hein, puisque Ève était la seule femme vivante à l'époque, d'après la Bible, poursuivait la fleur-de-nave. — Et comment qu'tu le sais, minable ?

— C'est dans la Bible, bougre d'ébahi.

— Sûrement pas. Montre-moi où y'a d'écrit : « A l'époque, Ève était la seule dame à la surface de la Terre. »

— C'est implicite.

—Implicite, ha ! Et mon cul, il est implicite, mon cul ? — Ah ouais, c'est comme ça que tu le prends ?

— Ouais !...

Et les horions ne tardaient pas à pleuvoir. Je tentais de raisonner Baldur pendant les moments d'accalmie.

— Enfin, Baldur, lui disais-je, vous ne devriez pas aborder ces problèmes de foi. Ça ne règle rien ; ça ne fait que vous attirer des désagréments.

—On est en république, répondait Baldur d'un ton belliqueux, et c'est mon droit constitutionnel de ne pas donner dans toutes ces conneries et de le faire savoir.

—Évidemment, mais un de ces jours, l'un des consommateurs de boissons alcoolisées réunis en ces lieux pourrait vous coller un ramponneau entre les deux yeux avant d'avoir réfléchi à la Constitution.

— Ces types-là sont censés tendre l'autre joue. C'est dans la Bible. Y'a écrit : « Quand on vous fait mal, n'en faites pas toute une timbale. Laissez faire. »

— Ils pourraient ne pas s'en souvenir.

— Et alors ? Je sais me défendre.

Je n'en doutais pas. C'était une vraie baraque, avec plein de muscles partout, un nez qui avait dû essuyer plus d'un coup de tabac, et des poings qui donnaient l'impression d'avoir fréquemment réparé ce genre de forfait.

— J'en suis persuadé, disais-je, mais dans ces débats sur la religion, vous vous retrouvez en général seul contre plusieurs belligérants. Qu'une douzaine d'individus se mettent d'accord, et vous pourriez vous retrouver titulaire d'une bouillie sanguinolente en lieu et place de visage. D'ailleurs, ajoutais-je, imaginez que vous l'emportiez dans une discussion portant sur une question religieuse et que vous parveniez à convaincre l'un des membres de l'honorable assistance. Vous n'avez jamais pensé qu'il se pourrait que vous fassiez perdre la foi à un croyant ? Vous pensez vraiment devoir prendre le risque de causer un tel préjudice à quelqu'un ?

Baldur se troublait alors, car il avait bon cœur au fond.

—Je ne fais jamais de remarques sur les points vraiment faibles de la religion, disait-il. Je parle de Caïn et de ce Jonas, qu'à sûrement jamais été foutu de passer trois jours dans sa baleine, et de ces histoires de marcher sur l'eau. Je ne dis jamais rien de vraiment moche. Je n'ai jamais rien dit contre le Père Noël, par exemple, hein ? Ecoutez, même, une fois, j'ai entendu un type dire tout fort que le Père Noël n'avait que huit rennes, et que Rudolph, le petit renne au nez rouge, n'existait pas, et qu'il avait jamais tiré ce traîneau. J'ai dit : « Vous voulez que tous les petits enfants soient malheureux ? »

et je lui en ai flanqué dix livres avec os en plein dans le nez. Et je ne permettrais jamais à personne de dire quoi que ce soit contre Frosty, le Bonhomme Hiver, non plus.

Une telle sensibilité vous allait droit au cœur, bien sûr.

— Comment en êtes-vous arrivé là, Baldur ? lui demandai-je un jour. Qu'est-ce qui a pu faire de vous un incroyant aussi enragé ?

— Les anges, répondit-il en fronçant les sourcils sur un regard sombre.

— Les anges ?

— Ouais. Quand j'étais petit, j'ai vu des images d'anges. Vous avez déjà vu des images avec des anges

?

— Oui, évidemment.

— Ils ont des ailes. Ils ont des bras, des jambes, et ils ont de grandes ailes sur le dos. Je lisais des livres de sciences quand j'étais petit, et dans ces livres, il y avait marqué que tous les animaux qui avaient une colonne vertébrale avaient quatre membres. Ils pouvaient avoir quatre nageoires, quatre

pattes, ou bien deux bras et deux jambes. Il leur arrivait de perdre leurs pattes de derrière, comme les baleines, celles de devant, comme les kiwis, ou toutes les quatre comme les serpents. Mais aucun ne pouvait en avoir plus de quatre. Alors, qu'est-ce que les anges avaient fabriqué pour en avoir six : deux jambes, deux bras et deux ailes ? Ils avaient une colonne vertébrale comme tout le monde, non

? Ce n'étaient pas des insectes ou des machins comme ça, alors ? J'ai demandé à ma mère comment ça se faisait et elle m'a dit de la boucler. Alors je me suis mis à penser à tout un tas de trucs comme ça.

— En fait Baldur, dis-je, il ne faut pas prendre ces représentations au pied de la lettre. Ce sont des ailes symboliques. Elles sont là simplement pour suggérer la vitesse à laquelle les anges sont censés se rendre d'un point à un autre.

— Ah ouais ? fit Baldur. Vous pouvez leur demander quand vous voulez, à ces satanés culs bénis : je vous parie tout ce que vous voulez qu'ils en sont fermement convaincus, que les anges ont des ailes.

Ils n'arriveraient jamais à comprendre cette histoire de membres, de toute façon, ces indurés crétins.

D'ailleurs, c'est complètement stupide, tout ça. Mais y'a tout de même une chose qui me turlupine ; c'est cette histoire d'anges. Il paraît qu'ils peuvent voler, alors comment ça se fait que moi j'y arrive pas ? C'est pas juste.

Il avança sa lèvre inférieure et je crus un moment qu'il allait se mettre à pleurer. Mon cœur tendre se fendit instantanément en deux par le milieu, et je formulai des paroles réconfortantes.

—Si vous allez par là, Baldur, dis-je, lorsque vous mourrez et que vous monterez au ciel, vous aurez de jolies ailes, une belle auréole et une harpe, et vous pourrez voler, vous aussi.

—Vous allez pas me dire que vous croyez à toutes ces conneries, George ?

—Eh bien, par exactement. Et pourtant, ce serait si réconfortant. Pourquoi n'essayez-vous pas d'y croire ?

— Sûrement pas. C'est antiscientifique. Toute ma vie, j'ai rêvé que je volais personnellement, rien qu'avec mes deux bras, et je me dis qu'il doit bien y avoir un moyen scientifique d'arriver à voler tout seul, ici-bas, sur Terre.

Je voulais vraiment le consoler, et, allez savoir, j'en avais peut-être aussi un tout petit coup dans l'aile

— la contagion ? En tout cas je ne trouvai rien de mieux à lui dire que :

— Je suis sûr qu'il y a un moyen.

Il braqua sur moi une prunelle sévère et quelque peu injectée de sang.

—Vous vous fichez de moi ? dit-il. Vous oseriez vous moquer d'un honnête rêve d'enfant ?

— Oh non, non, non, m'empressai-je (songeant tout à coup qu'il avait peut-être éclusé une douzaine de verres de plus qu'il n'aurait dû, et que son poing droit se tortillait d'une façon très désagréable).

Comment pouvez-vous croire un instant que je me moquerais d'un honnête rêve d'enfant ? Ou même d'une brave obsession d'adulte ? Il se trouve simplement que je connais un... un chercheur qui connaît un moyen.

Mais il semblait toujours animé d'intentions belliqueuses à l'égard de mon individu.

— Demandez-lui un peu ce qu'il en pense, fit-il, et tenez-moi au courant. J'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi. C'est pas gentil. Je me moque de vous, moi ? J'ai dit que vous payiez jamais l'addition, moi ? Hein ?

Là, nous nous aventurions en terrain miné.

—Je vais consulter mon ami, me hâtai-je de répondre. Ne vous en faites pas. Je m'occupe de tout ; j'ai la situation bien en main.

J'avais intérêt, dans l'ensemble. Je ne tenais pas à fermer le robinet à boissons gratuites, et j'avais encore moins envie d'être l'unique objet du ressentiment de Baldur. Pour cet esprit frappeur, les exhortations bibliques prônant l'amour de ses ennemis, les appels à pardonner à celui qui vous a offensé et autres incitations à rendre le bien pour le mal restaient lettre morte. Baldur croyait à la vertu du marron dans' l'œil.

Je consultai donc mon ami d'un autre monde, Azazel. Je ne sais plus si je vous ai parlé de ? Ah oui ?

Bon, eh bien, je fis donc appel à lui.

Azazel était, comme à l'habitude, de très mauvaise humeur lorsque je le fis venir.

Il tenait sa queue braquée selon un angle inhabituel, et lorsque je fis allusion à la chose, il explosa en une série d'imprécations virulentes sur un rythme kalaschnikovien à propos de mes ancêtres — sujet auquel il ne pouvait rigoureusement rien connaître.

J'en déduisis qu'on lui avait accidentellement marché dessus. C'est un être minuscule ; il fait peut-

être deux centimètres de haut, de la base de la queue au sommet du crâne, et, même dans son propre monde, je le soupçonne fortement d'être foulé aux pieds en permanence. Dans ce cas précis, il venait certainement de se faire piétiner, et l'humiliation d'avoir été trop petit pour qu'on le remarque le plongeait dans un état de rage frénétique.

—Si seulement tu pouvais voler, ô Toi que l'univers nous envie, dis-je d'une voix

dulcifiante, tu ne serais pas à la merci des rustres parmi les rustres...

Cela eut le don de le divertir quelque peu. Il se répéta la fin de ma phrase à mi -voix, comme s'il tentait de la mémoriser en vue d'une exploitation personnelle ultérieure, puis il dit :

—

Mais je peux voler, ô Immonde Masse de Chair Indigne, et j'aurais pris mon envol si je m'étais donné la peine de remarquer la présence de l'individu abject et méprisable qui, dans sa maladresse, m'est tombé dessus. Bon, et pour toi, qu'est-ce que ça sera, cette fois ?

Ce fut exprimé sur un ton passablement hargneux, auquel la hauteur de sa voix conférait des allures de susurration de moustique.

— Tu veux donc voler, ô Suprême Exaltation, dis-je d'une voix plus sucrée qu'un rahat-loukoum. Mais il y a sur mon monde des êtres qui n'en sont pas capables.

— Il n'y a personne de ton monde qui en soit capable, tu veux dire. Vous n'êtes tous, sans exception, que des enflures bouffies et boursouflées, plus maladroites que des shalidraconiconias. Si tu connaissais quelque chose aux principes élémentaires de l'aérodynamique, misérable insecte, tu saurais que...

— Je m'incline devant tes connaissances supérieures, Sage entre les Sages, mais il m'est venu à l'esprit que tu pourrais peut-être produire un peu d'antigravité...

— De l'antigravité ? Tu sais ce que...

— Ô Incommensurable Intelligence, dis-je, puis-je me permettre de te rappeler que tu l'as déjà fait* ?

—Ah, mais dans ce cas, pour autant que je m'en souvienne, il ne s'agissait que d'un traitement superficiel, répondit Azazel. Juste suffisant pour permettre à un individu de se déplacer à la crête des masses d'eau solidifiée que vous avez sur ton horrible monde. Or ce que tu demandes cette fois, si j'ai bien compris, c'est un traitement beaucoup plus complet.

—Oui. J'ai un ami qui voudrait voler.

Tu as vraiment des drôles d'amis.

** Voir « A fond la caisse dans la neige*

II s'assit sur son appendice caudal, comme il faisait souvent lorsqu'il avait envie de réfléchir, et, évidemment, il se releva instantanément avec — toutes proportions gardées — un cri de cochon dont l'extrémité en question se serait prise dans une barrière. Il avait oublié que la sienne était passablement endolorie.

Je lui soufflai sur la queue, ce qui sembla arranger un peu les choses, et eut en tout cas le mérite de l'amadouer considérablement.

—Je pourrais te procurer un extrapolateur de gravité, dit-il. Mais il faudrait en outre obtenir le concours du système nerveux périphérique de ton ami. Si tant est qu'il en ait un.

— Je crois que oui. Mais comment parviendra-t-il à cette coordination ?

—Je pense qu'on pourrait résumer ça en un mot, répondit Azazel après une hésitation. En gros, il faudrait qu'il croit qu'il peut voler.

J'allais voir Baldur deux jours plus tard, dans ses modestes quartiers.

—Et voilà, dis-je sobrement en lui tendant le dispositif.

Ce n'était pas un appareil de dimensions importantes. II avait la taille et la forme d'une noix, et en le portant à son oreille, on entendait un bourdonnement assourdi. Je ne saurais dire à quelle énergie il fonctionnait, mais Azazel m'avait assuré qu'il ne tomberait jamais en panne.

II m'avait expliqué en outre qu'il fallait qu'il soit en contact avec la peau de celui qui avait envie de s'envoyer en l'air, si vous voulez bien me passez l'expression, aussi l'avais-je fait monter au bout d'une chaîne, comme un pendentif.

—Voilà, répétai-je comme Baldur reculait d'un air méfiant. Passez cette chaîne autour de votre cou et portez-le sous votre chemise. Sous votre tee-shirt aussi, si vous en portez un.

—Qu'est-ce que c'est que ce truc-là, George ? s'enquit-il.

—C'est un extrapolateur de gravité, Baldur. Le dernier cri de la technique. Très scientifique et extrêmement secret. Il ne faut jamais en parler à qui que ce soit. Jamais.

— Vous êtes sûr ? (Il tendit la main.) C'est votre ami qui vous a donné ça ?

—Mettez-le, dis-je en hochant la tête.

En hésitant, il passa la chaîne par-dessus sa tête, et, après quelques paroles d'encouragement, ouvrit sa chemise, fit glisser la chose sous un maillot de corps et se reboutonna.

— Et maintenant ? fit-il.

—Maintenant battez des bras et vous allez voler.

Il agita les bras, mais il ne se passa rien. Ses sourcils se mirent à faire deux bosses disgracieuses au -

dessus de ses petits yeux.

— Vous vous payez ma fiole, je crois ?

—Absolument pas. Il faut que vous croyiez que vous allez voler. Vous n'avez jamais vu Peter Pan, le dessin animé de Walt Disney ? Répétez-vous : « Je peux voler, je peux voler, je peux voler. »

—Ils avaient un genre de poussière avec laquelle ils se saupoudraient.

— Ce n'est pas scientifique, ça. Ce que vous portez l'est beaucoup plus. Dites-vous que vous pouvez voler.

Baldur me gratifia d'un long regard ébénoide et je dois avouer que, bien qu'étant doté du courage propre au grand mammifère carnivore que vous savez, je commençai à éprouver une légère inquiétude.

— II se peut que cela prenne un peu de temps, Baldur. II faut que vous appreniez

à vous en servir.

Il me regardait d'un air aussi inamical que possible, mais il agita vigoureusement les bras en disant : «

Je peux voler, je peux voler, je peux voler. » En pure perte.

— Sautez ! conseillai-je. Prenez un peu d'élan.

Je me demandais non sans inquiétude si Azazel savait vraiment ce qu'il faisait, cette fois-ci.

Baldur fit un bond sur place sans me quitter des yeux, et sans cesser de battre des bras. Il s'éleva dans l'air d'un bon pied et y resta le temps que je compte jusqu'a trois, puis il redescendit.

— Hé, dit-il d'un ton éloquent.

— Hé, répondis-je avec une surprise considérable.

— C'est comme si j'avais plané, là.

— Très gracieusement, qui plus est, fis-je.

— Ouais. Hé, je peux voler. Essayons encore une fois.

Ce qu'il fit, et ses cheveux laissèrent une tache graisseuse des plus disgracieuses à l'endroit où il heurta le plafond. Il redescendit en se frottant le crâne.

—Vous ne pouvez pas vous élever de plus d'un mètre vingt, ici, vous savez ?

— A l'intérieur. Mais dehors...

— Vous êtes fou ? Vous ne voulez pas que l'on sache que vous pouvez voler ! On vous prendrait votre extrapolateur de gravité pour l'étudier, et vous ne pourriez plus jamais voler. Mon ami est le seul à savoir de quoi il s'agit, et c'est affreusement secret.

—Alors, qu'est-ce que je peux faire ?

—Amusez-vous à voler dans la chambre.

— Ce n'est pas beaucoup.

—Pas beaucoup ? Et combien pouviez-vous voler, il y a seulement cinq minutes ?

Il ne pouvait que se laisser convaincre par ma logique foudroyante, comme toujours.

Je dois admettre qu'à le voir évoluer librement et gracieusement, même dans les strictes limites de ce salon plutôt exigu et qui ne sentait pas le géranium rose, j'éprouvai une irrépressible envie d'essayer moi-même. Mais je n'étais pas certain qu'il me prêterait son extrapolateur de gravité, et, de toute façon, je doutais fort qu'il marche pour moi.

Azazel refuse obstinément de faire quoi que ce soit pour moi directement, au nom d'une prétendue éthique professionnelle. Ses dons, ainsi qu'il les qualifie stupidement, ne peuvent profiter qu'aux autres. Mais à défaut de pouvoir changer sa façon de penser, mon plus cher désir serait que les autres révisent la leur ; or je n'ai jamais réussi à convaincre les bénéficiaires de mes munificences de contribuer notablement à mon enrichissement personnel.

Baldur finit par laisser tomber sa carcasse dans un fauteuil, et, d'un petit ton suffisant, la phrase suivante :

—Vous voulez dire que je peux voler parce que j'y crois ? Eh oui. Exactement. C'est l'essor de la foi.

Je n'étais pas mécontent de cette formule, mais Baldur est ce que j'appellerais un daltonien de l'esprit : il est sourd aux subtilités.

—Ben alors, George, fit-il, il vaut autrement mieux croire à la science qu'au ciel et à tout ce fatras d'anges et d'ailes.

— Ça, c'est sûr, répondis-je. Et si nous faisions une petite escale gastronomique, le temps de refaire le plein de boisson, surtout ?

—Tu parles, dit-il.

Et nous passâmes une excellente soirée.

Seulement voilà... Je ne saurais dire pourquoi, les choses ne semblaient pas si bien marcher — si j'ose dire — que ça. Une indéfectible mélancolie avait jeté son ombre sur Baldur, qui abandonna ses anciens repaires pour hanter de nouveaux abreuvoirs.

Ça m'était égal. Le standing des nouveaux endroits était un poil au-dessus des précédents, et ils produisaient habituellement des martinis dry irréprochables. Mais je me posais des questions... et les lui posai à lui.

— Je ne peux plus discuter avec ces abrutis, me dit-il d'un ton sinistre. Je meurs d'envie de leur dire que je peux voler comme un ange, pour voir s'ils vont se mettre à m'idolâtrer. Mais est-ce qu'ils me croiraient seulement ? Ils croient dur comme fer à toutes ces conneries de serpents qui parlent et de gonzesses qui se changent en statues de sel... des contes de fées, tout ça. Mais moi, ils me croiraient jamais. Pour rien au monde. Alors je préfère les éviter. Même la Bible dit : « Évite la compagnie des crétins et ne t'assieds pas sur le fauteuil de l'abjection. »

Et périodiquement il explosait :

— Je ne peux plus me contenter de faire ça dans mon appartement. Il n'y a pas assez de place. Je n'ai pas l'impression de voler. J'ai envie de monter dans le ciel et de décrire des évolutions. Il faut que je m'éclate en plein air.

— On vous verra.

— Je volerai donc la nuit.

—Et c'est pour le coup que vous illustrerez l'expression « voler en éclats », car vous vous écraserez inévitablement sur une colline.

—Pas si je monte vraiment haut.

—Et que verrez-vous de nuit ? Autant vous contenter de voler dans votre chambre.

— Je trouverai, dit-il, un endroit où il n'y a personne. — Où n'y a-t-il personne, de nos jours ?

Je finissais toujours par avoir gain de cause, grâce à ma logique irréfutable, mais je voyais bien qu'il était de moins en moins heureux, et pour finir, il disparut de la circulation quelques jours. Il n'était pas chez lui, et au garage des taxis qui lui servait de quartier général, on me dit qu'il avait deux semaines de congé à prendre et qu'il était parti en vacances mais que, non, ils ne savaient pas où il était allé. Ce n'était pas que son hospitalité me manquât — du moins ne songeais-je pas exclusivement à cela — mais j'étais ennuyé à l'idée de toutes les bêtises qu'il pouvait faire, livré à lui-même avec ces folles idées de planer à l'air libre en tête.

J'eus le fin mot de l'histoire lorsqu'il regagna ses pénates. Il me téléphona d'une voix brisée que j'eus peine à reconnaître, pour me dire qu'il avait terriblement besoin de moi. Evidemment, j'accourus aussitôt.

Je le trouvai assis dans sa chambre, l'air très abattu.

— Je n'aurais jamais dû faire ça, George, dit-il, la mort dans l'âme.

— Faire quoi, Baldur ?

Alors il vida son sac.

— Vous vous rappelez ? Je vous avais dit que je voulais trouver un endroit sans personne.

—Oui, je me souviens.

— Alors j'ai eu une idée. J'ai pris quelques jours de congé à un moment où la météo annonçait du beau temps, et j'ai loué un avion. Je suis allé à un de ces petits aéroclubs où on peut payer pour faire un tour ; comme avec un taxi, sauf que ça vole.

— Je connais, dis-je.

— J'ai dit au pilote de quitter la banlieue et de faire un tour dans la cambrousse.

Je lui ai dit que je voulais voir le paysage. Mon idée, c'était de repérer des coins vraiment déserts, et quand j'en aurais trouvé un, je lui aurais demandé où on était, et je serais revenu le week-end, pour voler comme toute ma vie j'avais rêvé de le faire.

— Mais, Baldur, on ne peut se rendre compte de rien, de là-haut. Un endroit peut avoir l'air désert vu du ciel, et se révéler en réalité grouillant de gens.

—C'est maintenant que vous le dites, fit-il d'un ton amer, et il secoua longuement la tête avant de reprendre. C'était un de ces vieux avions comme on en faisait dans l e temps, avec un cockpit ouvert et un siège pour le passager, derrière le pilote. Comme je me penchais pas mal pour voir par terre s'il y avait des autoroutes, des voitures et des fermes, j'ai enlevé ma ceinture de sécurité pour mieux regarder. Je veux dire, après tout, je peux voler, non ? Alors j'avais pas peur de me trouver en l'air.

Sauf que j'étais plutôt pas mal penché, mais le pilote le savait pas, alors il a négocié un virage sur l'aile, et l'avion s'est incliné du côté où j'étais penché, et avant d'avoir eu le temps de dire « bougri !

», je suis tombé. J'ai même pas pu me cramponner.

— Funérail es, dis-je.

Il attrapa une boîte de bière posée à côté de lui. Eh bien, une pompe aspirante, actionnée par un moteur de cent vingt chevaux, ne l'aurait pas asséché plus vite ni plus formellement. Il s'essuya la bouche du dos de la main et reprit :

—George, vous êtes déjà tombé d'un avion sans parachute ?

—Non, répondis-je. Maintenant que vous m'y faites penser, je ne crois pas que ça me soit jamais arrivé.

—Bon, vous devriez essayer une fois, fit Baldur. Ça fait vraiment drôle. Je m'étais fait avoir par surprise. J'ai mis un moment à comprendre ce qui m'arrivait. Y'avait de l'air partout, tout autour, et le sol tournait dans tous les sens en se rapprochant, et il m'est passé par-dessus la tête, en tourbillonnant de plus belle, et je n'arrêtais pas de me demander : " Qu'est-ce qui peut bien se passer

? " Et puis au bout d'un moment, j'ai senti le vent qui soufflait de plus en plus

fort, sauf que je n'arrivais pas à voir dans quelle direction au juste, et puis ça m'a fait comme une explosion dans la tête : j'étais en train de tomber. Je me suis juste dit comme ça à moi-même : " Hé, je suis en train de dégringoler. " Et quand je me suis dit ça, tout de suite après, j'ai vu que c'était vrai, mais le sol avait

l'air d'être tout en bas là-bas, et je descendais rudement vite, alors je me suis dit que j'allais m'écraser, et je me suis mis les mains devant les yeux en me disant que ça n'allait pas me faire du bien.

Vous allez pas me croire, George, mais pendant tout ce temps-là, j'ai pas pensé une seconde que je pouvais voler. J'étais trop surpris. J'ai bien failli me tuer. C'est quand j'étais presque arrivé au sol que je m'en suis souvenu. Je me suis dit en moi-même : " Je peux voler ! Je peux voler ! " Ça m'a fait comme si je glissais dans l'air, comme si l'air était devenu un gros élastique attaché à moi par en haut, et qui m'aurait empêché de tomber, alors j'ai ralenti, j'ai ralenti, et quand je me suis retrouvé au niveau de la cime des arbres, j'allais vraiment très doucement et je me suis dit : " Ça serait peut-

être le moment d'essayer de faire des évolutions. " Mais j'étais comme qui dirait fatigué, et il n'y aurait plus loin à aller, alors je me suis redressé, j'ai encore ralenti et je me suis posé sur mes pieds avec à peine une toute petite, petite secousse.

Eh ben, George, vous avez raison, évidemment. Tout avait l'air désert quand j'étais là-haut, mais quand je me suis posé par terre, il y avait une foule de gens autour de moi, et il y avait un genre d'église avec un clocher, pas loin. J'avais jamais vu tout ça d'en haut, avec les arbres et tout ce qui s'ensuit.

Baldur ferma les yeux, et il resta comme cela pendant un moment, à respirer lourdement.

—Et que s'est-il passé ensuite, Baldur ? demandai-je enfin.

— Vous ne devinerez jamais, dit-il.

—Je n'ai pas envie de jouer aux devinettes. Dites-moi ce qui s'est passé, c'est tout.

Il rouvrit les yeux.

— Ils étaient tous sortis de l'église, une vraie église pleine de gens qui croyaient à la Bible, et il y en a un qui est tombé à genoux et il a levé les mains en se mettant à Hurler : " Un miracle ! Un miracle ! "

et tous les autres se sont mis à faire comme lui. On n'a jamais entendu un boucan pareil. Et il y a un bonhomme qui s'est avancé, un petit bonhomme rond et court sur pattes qui a dit : " Je suis docteur.

Racontez-moi ce qui s'est passé. Je ne savais pas quoi lui dire. Je veux dire, comment vouliez-vous que je lui explique que j'étais tombé du ciel ? Ils allaient se mettre à bramer que j'étais un ange. Alors je lui ai dit la vérité. Je lui ai dit : Je suis accidentellement tombé en avion. " Et ils se sont tous remis à beugler : " Un miracle ! "

Le docteur a demandé : " Mais vous n'aviez pas de parachute ? " Comment vouliez-vous que je lui dise que j'en avais un alors qu'y en avait nulle part aux alentours ? Alors j'ai répondu : " Non ", et il a dit : On vous a vu tomber, et ralentir, et puis vous poser en douceur. " Et un autre gars — j'ai su après que c'était le pasteur de l'église — a dit avec un genre de voix profonde : C'est la main de Dieu qui l'a retenu. "

Bon, je pouvais pas laisser passer ça, hein, alors j'ai dit : " C'était pas ça du tout ; c'est un extrapolateur de gravité que j'ai. Et le docteur a dit : " Un quoi ? " J'ai répété : " Un machin antigravité. " Et il s'est mis à rigoler et il m'a dit : " Si j'étais vous, je m'en tiendrais à la main de Dieu ", comme si j'avais dit une blague.

Mais entre-temps, le pilote avait posé son avion, et il était arrivé, blanc comme un linge, et il n'arrêtait pas de dire : " C'est pas de ma faute, ce foutu imbécile avait défait sa ceinture de sécurité ", et quand il m'a vu debout là, c'est tout juste s'il ne s'est pas trouvé mal. Il a dit : " Comment vous êtes arrivé là, vous ? Vous aviez pas de parachute. " Et tout le monde s'est mis à chanter un genre de cantique ou un truc comme ça, et le prêtre a pris la main du pilote et lui a dit que c'était la main de Dieu, et que j'avais été sauvé p:s.rce que j'étais destiné à faire de grandes choses en ce bas monde, et comment tous les fidèles qui étaient présents ce jour-là étaient maintenant plus sûrs que jamais que Dieu était sur son trône et qu'il s'évertuait comme un beau diable à faire tout le bien qu'il pouvait et ce genre de trucs.

Il m'a même fait réfléchir : je veux dire, est-ce que j'avais été sauvé pour quelque chose de grand ?

Et puis les journalistes sont arrivés, et d'autres docteurs — je ne sais pas qui les avait appelés, ceux-là

—et on m'a posé tellement de questions que j'ai bien cru que j'allais devenir maboul, mais les docteurs les ont arrêtés, et on m'a emmené à l'hôpital pour des examens.

— On vous a vraiment amené à l'hôpital ? demandai-je, sidéré.

Ils m'ont pas lâché la grappe une seconde. Le journal du coin a fait ses gros titres sur moi, et un savant est venu de Rutgers ou de je sais pas où et il n'a pas arrêté de me poser des questions là-

dessus. J'ai dit que j'avais ce truc antigravité et il s'est mis à rire. J'ai dit : " Alors, vous croyez que c'est un miracle ? Vous ? Un savant ? " et il a répondu : y a des savants qui croient en Dieu, mais aucun qui croit à l'antigravité. " Et puis il a dit : " Mais montrez-moi comment ça marche, Mr. Anderson, et je changerai peut-être d'avis. Et, évidemment, j'ai pas réussi à le faire marcher, et j'y arrive toujours pas.

A ma grande horreur, Baldur se couvrit le visage de ses deux mains et commença à pleurer.

— Reprenez-vous, Baldur, dis-je. Ça doit marcher.

— Non, répondit-il d'une voix étouffée, en secouant la tête avec vigueur. Ça ne marche plus. Pour que ça marche, il faudrait que j'y croie, et j'y crois plus. Tout le monde dit que c'était un miracle.

Personne ne croit à l'antigravité. Ils font rien qu'à me rire au nez, avec ça. Le savant a dit que c'était un bout de métal avec une source d'énergie, sans commandes ni rien, et que l'antigravité était impossible d'après Einstein, le type à la relativité. J'aurais dû faire comme vous le disiez, George.

Maintenant, je pourrai plus jamais voler parce que j'ai perdu la foi. Peut-être qu'il y a jamais eu d'antigravité et que, depuis le début, c'était Dieu qui opérait par votre intermédiaire, allez savoir pourquoi. J'ai perdu la foi et voilà que je me

mets à croire en Dieu.

Le pauvre bougre ne devait plus jamais voler. Il me rendit l'extrapolateur que je restituai à Azazel.

Baldur finit par laisser son travail. Il retourna à l'église auprès de laquelle il s'était posé, et il y fait maintenant office de diacre. Ils sont aux petits soins pour lui, parce qu'ils croient que la main de Dieu était sur lui.

Je scrutai George de mon regard le plus pénétrant, mais sa physionomie, comme toujours lorsqu'il me parle d'Azazel, arborait un air de candeur ineffable.

—Quand cela s'est-il passé, George ? demandai-je.

—L'année dernière.

— Avec toutes ces histoires de miracle, les journalistes, les gros titres dans la presse et tout ce qui s'ensuit ?

—Absolument.

— Alors, comment expliquez-vous que je n'aie rien vu à ce sujet-là dans le journal ?

George fourra une main dans sa poche et en extirpa les cinq dollars et quatre-vingt-deux cents de monnaie qu'il avait promptement raflés après que j'eus réglé l'addition avec un billet de vingt dollars et un de dix.

—Cinq dollars que je peux tout vous expliquer, dit-il en mettant le billet de côté.

Je n'hésitai pas un instant.

— Cinq dollars que non.

— Vous ne lisez que le *New York Times*, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

—Bien. Or donc, par égard pour ce qu'il considère comme son lectorat

d'intellectuels — je ne parle pas de vous le New York Times relègue tous les comptes rendus de miracles en page trente et un, dans un recoin obscur à côté des publicités pour les maillots de bains. D'accord ?

— Peut-être, mais qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que je ne l'aurais pas vu, quand bien même il ne se serait agi que d'un entrefilet noyé dans les faits divers ?

— C'est que, fit triomphalement George, tout le monde sait qu'en dehors de quelques manchettes bien juteuses, vous ne lisez rien dans le New York times. Vous ne le parcourez que pour voir si on parle de vous quelque part.

Je réfléchis un instant, puis lui remis l'autre billet de cinq dollars. II n'y avait pas un mot de vrai là-

dedans, mais je savais que c'était probablement l'opinion générale, aussi décidai - je qu'il était inutile d'essayer de discuter.

Table des matières

Isaac Asimov est né en 1920 dans la banlieue de Smolensk, en Russie. Vers 1923, sa famille émigre aux Etats-Unis. A neuf ans, Asimov commence à lire des livres de science-fiction. A quinze ans et demi, il sort de l'école secondaire. II veut devenir médecin puis décide d'étudier la chimie. C'est pendant ses années de collège qu'il fera ses premiers essais d'écrivain de science-fiction. Professeur de biochimie à l'Ecole de médecine de l'Université de Boston, lsaac Asimov s'est

imposé comme un des maîtres de la science-fiction avec plus de 50 livres de fiction et de science-fiction — dont le fameux cycle Fondation — auxquels s'ajoutent des ouvrages scientifiques.

George adore rendre service. Pour le faire, il peut toujours compter sur l'aide d'Azazel, un diablotin de deux centimètres, apparemment d'origine extraterrestre, qu'il fait apparaître ou disparaître à volonté et qui est doué de pouvoirs extraordinaires. Malheureusement, il suffit que l'un s'explique mal ou que l'autre comprenne de travers et voici que se produisent de véritables catastrophes. Voilà ce qui arrive lorsqu'on joue les apprentis sorciers, même avec les meilleures intentions du monde I